This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

## Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

## About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DC
130
.M2
L12
1778

ARTES 1837 SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

D(
/3
.M
LI
17

# *MÉMOIRES*
## ET LETTRES
### *DE MADAME*
# DE MAINTENON.

---

## TOME VII.

*Contenant le Tome Ier. des LETTRES.*

---

# LETTRES
## *DE MADAME*
# DE MAINTENON.

*TOME PREMIER,*

CONTENANT

*Des Lettres à différentes personnes, celles à M. d'Aubigné, & celles à M. & à Me. de Villette.*

NOUVELLE ÉDITION.

*A MAESTRICHT,*

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

*M. DCC. LXXVIII.*

# TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce Tome premier,

LETTRE I. *De Mlle. d'Aubigné à Mlle. de St. Hermant.* pag. 1
II—VI. *De M. de Scaron à Mlle. d'Aubigné.* 3
VII. *De M. de Méré à Mlle d'Aubigné.* 11
VIII. *De Me. Scarron à Mlle. de l'Enclos.* 16
IX. *De M. de Meré à Me. Scarron.* 18
X. *De Me. Scarron à Me. de Fontenay.* 20
XI. *A Me. de Palaiseau.* 21
XII. *A Me. de Pommereuil.* 22
XIII. XIV, XV. *A Me. Fouquet.* 23
XVI. *A Me. de Villarceaux.* 26
XVII. *A la Maréchale d'Albret.* 32
XVIII. *A M. d'Hermilly.* 33
XIX, XX. *A Me. la Duchesse de Richelieu.* 34
XXI. *A Mlle. de l'Enclos.* 36
XXII. *A Me. de Chantelou.* 38
XXIII. *A Mlle. d'Artigny.* 40



32001

XXIV. *A Me. de Chantelou.* 41
XXV. *A Mlle. de l'Enclos.* 43
XXVI. *A M. l'Abbé Testu* 44
XXVII, XXVIII. *A Me. d'Hudicour.* 46
XXIX. *De M. de Meré à Me. Scarron.* 48
XXX, XXXI. *De Me. Scarron à Me. de Montespan.* 50
XXXII. *De Me. de Maintenon à la même,* 52
*Du Duc du Maine à sa mere.* 53
XXXIII. *A Me. de Coulanges.* 54
XXXIV. *A M. d'Hudicour.* 55
XXXV. *A M. de Coulanges.* 56
XXXVI. *A Me. de Montespan.* 58
XXXVII. *De Me. de Montespan au Roi.* 61
XXXVIII. *De Me. de Maintenon à Me. de Coulanges.* 63
XXXIX. *A M. de Montespan.* ibid.
XL. *A l'Abbé Testu.* 64
XLI. *A Me. de Montespan.* 65
XLII. *De la Comtesse de Bregy à Me. de Maintenon.* 67
XLIII. *De Me. de Maintenon à Mlle. de l'Enclos.* 68
XLIV—LIII. *A Me. de Frontenac.* 69
LIV, LV. *Du Chev. de Meré à Me. de Maintenon.* 77

## LETTRES à M. D'AUBIGNÉ.

LETTRE. I—XXXIII. pag. 84
XXXIV. *De M. d'Aubigné à Me. de Maintenon.* 128
XXXV—LIV. *De Me. de Maintenon à M. d'Aubigné.* 130
LV. *A M. d'Aubigné.* 168
LVI—LXI. *A M. d'Aubigné.* 173
LXII. *A Me. d'Aubigné.* 180
LXIII—CIX. *A M. d'Aubigné.* 181

## LETTRES à M. & à Me. de VILLETTE.

LETTRE I. *A Me. de Villette.* pag. 263
II. III. *A Mr. de Villette.* 264
IV, V. *A Me. de Villette.* 267
VI. *A M. de Villette.* 269
VII, VIII. *A Me. de Villette.* 274
IX—XIV. *A M. de Villette.* 276
XV, XVI. *A Me. de Villette.* 287
XVII—XX. *A M. de Villette.* 289
XXI. *A Me. de Villette.* 295
XXII. *A M. de Villette.* 297
XXIII. *A Me. de Villette.* 299

XXIV. *A M. de Villette.* 300
XXV—XXXIII. *A Me. de Villette.* 302
XXXIV—XLI. *De Me de Villette à Me. de Maintenon.* 315

LETTRES

# LETTRES
## *DE MADAME*
# DE MAINTENON
## *A DIFFÉRENTES PERSONNES.*

### LETTRE PREMIÈRE.

*De Mademoiselle d'Aubigné à Mademoiselle de St. Hermant.*

*De Niort, 1650.*

MADEMOISELLE, vous m'écrivez des choses trop flatteuses, & vous me traitez, peu s'en faut, comme si j'étois d'un sexe différent du vôtre. Je suis bien plus flattée de vos louanges que de celles de M. de M***. (1) Il m'en donne avec

(1) Vraisemblablement le Chevalier de Méré.

plus de passion, mais pas avec autant de tendresse. Aussi me méfierois-je bien d'un amant qui sauroit entrer dans mon cœur avec la même adresse que vous y entrez. Je ne regretterois point Paris, si vous n'y étiez pas. Vous effacez tout ce qui m'y a plu. Je n'oublierai jamais les larmes que vous avez versées avec moi, & toutes les fois que j'y pense, j'en verse encore. Je m'assieds avec un plaisir toujours nouveau sur cette chaise que vous avez travaillée de vos mains; & quand je veux écrire, je ne suis contente ni de mes expressions, ni de mes pensées, si je ne me sers pas de vos plumes & de votre papier. Je vous prie, Mademoiselle, de me dispenser de vous l'envoyer tout écrit. Je n'ai ni assez de courage ni assez d'esprit pour cela; je vous en promets la moitié, & vous aurez le reste quand j'aurai autant d'esprit que Monsieur Scarron. J'aime bien Mademoiselle de Neuillant: je vous prie de le lui dire, & de la remercier du service qu'elle m'a rendu, en me donnant en vous une amie qui me consoleroit de ma mere, si quelque chose pouvoit m'en consoler.

## LETTRE II.

*De M. Scarron à Mlle. d'Aubigné.*

MAdemoiselle, je m'étois toujours bien douté que cette petite fille, que je vis entrer il y a six mois dans ma chambre avec une robe trop courte, & qui se mit à pleurer, je ne sais pas bien pourquoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avez écrite à Mademoiselle de Saint-Hermant est si pleine d'esprit, que je suis mécontent du mien de ne m'avoir pas fait connoître assez-tôt tout le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais cru que dans les Isles de l'Amérique, ou chez les Religieuses de Niort, on apprît à faire de belles-lettres; & je ne puis bien m'imaginer pour quelle raison vous avez apporté autant de soin à cacher votre esprit, que chacun en a de montrer le sien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire difficulté de m'écrire aussi-bien qu'à Mademoiselle de Saint-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai pour faire une aussi bonne lettre que la vôtre, & vous

aurez le plaisir de voir qu'il s'en faut beaucoup que j'aye autant d'esprit que vous. Tel que je suis, je serai toute ma vie, &c.

---

## LETTRE III.

*Du même à la même.*

VOus êtes donc devenue malade de la fievre tierce. Si elle se tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre hyver; car vous ne devez pas douter qu'elle ne me fasse autant de mal qu'à vous. Faites-moi savoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déja eus, & ce que les Médecins en disent, puisque vous les verrez la premiere. Et en vérité, cela est assez extraordinaire que vous sachiez de mes nouvelles quatre ou cinq jours avant moi-même. Je me fie bien en mes forces, accablé comme je suis de tant de maux, de prendre tant de part aux vôtres. Je ne sais si je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la premiere fois que je vous vis. Je le devois faire, à en juger par l'événement. Mais aussi, quelle apparence y avoit-il qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieux garçon?

& qui l'eût jamais soupçonnée de me faire assez de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher ? Douceurs à part, je sais que vous êtes malade, & je ne sais si l'on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmēnte fort le déplaisir que j'ai de vous voir aussi malheureuse que je vous suis inutile.

Tandis que la cuisse étendue,
Dans un lit toute nue,
Vous reposez votre corps blanc & gras
Entre deux sales draps,
Moi, malheureux pauvre homme,
Sans pouvoir faire un somme,
Entre mes draps qui sont sales aussi,
Je veille en grand souci.

Et cela pour vous aimer plus que je ne pensois. Que je vous aime! Et que c'est une sottise que d'aimer tant! Comment! à tout moment il me prend envie d'aller en Poitou, & par le froid qu'il fait; n'est-ce pas une forcenerie? Ah, revenez, revenez, puisque je suis assez fou pour regretter des beautés absentes. Je me devois mieux connoître, & considérer que j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être estropié depuis les pieds jusqu'à la

tête, sans avoir encore ce mal qu'on appelle l'impatience de vous voir. C'est une maudite maladie. Ne vois-je pas bien comme il en prend au pauvre M..., de ce qu'il ne vous voit pas aussi souvent qu'il voudroit, encore qu'il vous voye tous les jours? Il nous en écrit en désespéré; & je vous le garantis ame damnée, à l'heure que je vous parle, non pas à cause qu'il est hérétique, mais parce qu'il vous aime, & c'est tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laisser enfin le genre humain en paix,

Et commander à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

Vous êtes bien heureuse de n'avoir pas à faire à moi; je vous menerois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces. Mais sachez, beauté fiere, qu'on ne manque point d'hommes forts dans une affaire où le public est intéressé. Il n'y auroit donc qu'à faire mourir les gens! Et dites-moi, ma mignonne, êtes-vous Chrétienne? vous êtes Turque, sur mon honneur; je m'y connois bien, & vous êtes Turque des plus méchantes. Encore les Turcs de bien & d'hon-

Je voyois tous les jours l'incomparable Iris;
J'admirois son esprit, je la trouvois fort belle;
Imprudent que j'étois! je m'aimois auprès d'elle,
Sans connoître que j'étois pris.
Mais ne la voyant plus, ô bons Dieux! quelle flamme
S'est découverte dans mon ame!
Quels rigoureux tourments n'ai-je pas enduré,
Quand j'ai pensé depuis à ses aimables charmes!
Que j'ai poussé de cris! que j'ai versé de larmes,
Et que j'ai souvent soupiré!
Mais je ne la vois plus: & cependant mon ame
Voit croître tous les jours sa flamme.
Je la sens dans mon cœur augmenter chaque jour,
Mais aussi chaque jour mon esprit diminue.
O dangereuse Iris! pourquoi vous ai-je vue,
Si j'en devois mourir d'amour?
Et si je ne saurois, tant vous êtes sévere,
Vous le dire sans vous déplaire.
L'Amour que j'ai pour vous me tourmente si fort,
Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus barbare:
Je vous offenserai, si je vous le déclare;
Si je le cache, je suis mort:
Mais redoutant la mort moins que votre colere,
J'aime mieux mourir, & me taire.

M. de Miossens a la goutte: on voit bien qu'il vous aime. Aimez-moi, & je serai guéri de tous mes maux.

## LETTRE VI.

*Du même à la même.*

MAdemoiſelle, je vous envoye ma confeſſion. Quoique je ſois devant tout le monde en poſture de pénitent, il n'y a perſonne en qui j'aye plus de confiance qu'en vous: pour vous mon cœur eſt percé à jour.

Si je n'aime de tout ce cœur
Iris dont le bel œil s'eſt rendu mon vainqueur
Par une ſeule œillade,
Si d'adorer d'autres appas
Jamais l'amour me perſuade,
Je veux que ſa beauté, qui m'a rendu malade,
Ne me guériſſe pas.

C'eſt jurer par les ondes du *Styx*: mais puis-je, ma toute charmante, ma toute précieuſe, m'attacher à vous par un ſerment trop fort?

Oui, ſi je n'aime conſtamment,
Et ſi jamais mépris ou mauvais traitement
Me rendent infidelle,
O grands Dieux! à qui je promets
De l'aimer & douce & cruelle.

Je veux bien que le feu dont je brûle pour elle
Ne me brûle jamais.

Que diable allois-je faire dans cette galere? pourquoi vous aimer, vous qui ne m'aimerez jamais? Vous me direz toujours avec cette gaieté qui me désespere: Vous m'aimez, parce que je suis jolie: je ne vous aime point, parce que vous êtes à faire peur.

Ma raison par de vains discours
A beau me faire voir le péril que je cours;
Quoiqu'elle me conseille,
Grands yeux qui paroissez si doux!
Teint frais & vif! bouche vermeille!
Beaux cheveux! belle Iris! adorable merveille!
Je veux mourir pour vous.

---

## LETTRE VII.

*De M. de Méré à Mlle. d'Aubigné.*

JE n'ose vous écrire, Mademoiselle, quoique vous m'ayez fait la grace de me le permettre, & que ce ne soit pas la premiere fois que je me le sois permis. J'étois bien plus hardi avant d'avoir l'honneur de vous connoître, & je trou-

ve que plus je vous ai vue, plus vous inſpiré de reſpect. Je crois que ſi vous n'étiez que la plus belle & la plus agréable perſonne du monde, je vous dirois librement tout ce qui me viendroit dans la fantaiſie. Mais vous avez tant d'autres qualités de plus haut prix, que lorſque l'on vous écrit ou que l'on vous parle, il eſt bien mal-aiſé de ne vous pas craindre : & je remarque en vous un mérite ſi pur & ſi rare, que j'aurois de la peine à me perſuader que le plus honnête homme qui parut jamais fût digne de vous. Depuis que je vous ai quittée, je n'ai rien vu de de tout ce que j'aime, rien de noble, rien de galant, ni de bon air. Même quand il m'arrive de tourner ma penſée à ces Dames chez qui j'allois quelquefois, lorſque je ne pouvois être auprès de vous, cette idée ne me donne pas des ſentiments bien vifs, & je ne ſonge aux plus accomplies que pour vous mettre au-deſſus d'elles. Encore que vous les effaciez & que vous ſoyez l'admiration de Paris & des mieux faites de la Cour, il eſt pourtant vrai, Mademoiſelle, que c'eſt dans mon eſprit que vous conſervez tous ces avantages. De la ſorte que je les regarde & qu'ils me ſont chers, il me ſemble que les plus grands Princes ne ſauroient être

heureux ſans vous, & que plus ils ont de fortune & de grandeur, plus ils ſont à plaindre de ne vous avoir pas. Auſſi, Mademoiſelle, ſi je m'étois apperçu que les matieres brillantes vous pluſſent, je vous pourrois aſſurer qu'Alexandre & Céſar vous euſſent préférée à toutes leurs conquêtes. Mais eſt-il poſſible qu'avec tant de raiſons que vous avez d'aimer le monde & la vie, il arrive pourtant que vous ne laiſſez pas quelquefois d'être bien ſombre, & d'avoir de triſtes penſées? Je vous ai pourtant vue en cet état; & vous me faiſiez ſouvenir de ces temps bas, qu'on aime quelquefois mieux que les plus brillants jours de l'été. Mais ce qui me plaiſoit tant ne me tourmentoit pas moins; & puiſque votre préſence, qui m'eſt ſi chere, ne m'empêchoit pas de ſouffrir, parce que vous étiez mélancolique, imaginez-vous ſi je ſuis à plaindre à cette heure que je ne vous vois plus, quand votre triſteſſe me revient dans l'eſprit. Croyez-moi, vous devez mieux goûter ce que vous valez: je vous le conſeille ſincérement, & vous en conjure de tout mon cœur. Voici votre leçon, & ce qu'un ancien Grec écrivoit à ſon ami.

Sitôt que je vous perds de vue, je ſuis toujours bien-aiſe d'apprendre de vos nou-

velles; & tout ce que vous me mandez dans votre derniere lettre me rejouit & me paroît de bon ſens, ſi ce n'eſt je ne ſais quoi de triſte qui fait voir aſſez que vous n'êtes pas bien content de notre condition. Nous en parlerons quand vous ſerez de retour, & j'eſpere que vous prendrez d'autres penſées. Cependant il ne ſera pas mal-à-propos de vous écrire ce qui me vient dans l'eſprit ſur le ſujet de vos plaintes. Vous ſemble-il donc, mon cher ami, que les Dieux n'ont rien fait pour nous? Et ne ſongez-vous point qu'ils nous ont donné un corps bien ſain, bien formé, bien vigoureux, capable de ſupporter la faim, la ſoif, la fatigue, & capable de goûter tant d'innocents plaiſirs que la nature nous préſente? Ne tenons-nous pas auſſi de leurs libéralités une bonne conſcience, qui nous exempte de crainte & de remords, un eſprit docile, pénétrant, ſoumis à la raiſon univerſelle, épuré par de profondes réflexions, comme au-deſſus de tout par la Philoſophie? Enfin, ne nous ont-ils pas donné l'un à l'autre! & nous pouvoient-ils faire un meilleur préſent? Que ſi nous ne ſommes pas dans l'abondance, vous imaginez-vous que ce ſoit un ſi grand mal? Peut-être que nous en ſommes plus heu-

reux, car nous n'avons besoin que de peu de choses ; & ce qui se présente en foule & qu'on ne souhaite point, lasse aisément. Mais ce qui nous vient de notre fonds ou de notre industrie, ou même de quelques petites faveurs de la fortune, nous cause toujours un plaisir pur & durable. Considérez d'ailleurs que c'est pour nous que la nature agit, qu'elle étale de si beaux spectacles, qu'elle distingue les saisons, que le Soleil se leve & se couche, & que tant d'astres rendent la nuit agréable. C'est principalement pour nous que toutes ces choses se font, parce que nous en savons mieux profiter que le reste du monde. En effet, connoissez-vous quelqu'un qui se plaise comme nous aux divers chants des oiseaux, ni qui soit si sensible à la douceur d'une belle nuit ? souvenez-vous de plus que ces plaisirs sont accompagnés de tant d'excellentes choses que nous disons dans nos promenades. Remercions-en les Dieux, & désormais gardons-nous bien de nous plaindre : ce seroit une extrême ingratitude. Car, en vérité, nous sommes plus riches que les Rois de Perse, ou du moins nous sommes plus heureux.

## LETTRE VIII. (1)

*De Me. Scarron à Mlle. de l'Enclos* (2).

MAdemoiselle, voici des vers que Mr. Scarron a fait pour vous, après avoir très-inutilement tenté d'en faire contre vous. Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoyer ; & voyez combien je compte sur vous, je lui ai dit que vous les recevriez de ma main avec plus de plaisir que de la sienne. Tous vos amis soupirent après votre retour. Depuis votre absence, ma cour en est grossie ; mais c'est un foible dédommagement pour eux ; ils causent, ils jouent, ils boivent, ils bâillent. Le Marquis a l'air tout aussi ennuyé que les premiers jours de votre départ : il ne s'y fait point : c'est une constance héroïque. Revenez, ma très-aimable, tout Paris vous en prie. Si M. de Villarceaux savoit tous les bruits que Madame de Fiesque seme contre lui,

(1) Cette Lettre est vraisemblablement de l'année 1653.

(2) Ninon de l'Enclos, née à Paris le 15 Mai 1616, morte le 17 Octobre 1706.

il auroit honte de vous retenir plus long-temps. Saint-Evremond veut vous envoyer Châtillon, Mioſſens & du Rincy, en qualité de Chevaliers errants, pour vous enlever dans votre vieux Château. Revenez, belle Ninon, & nous ramenez les graces & les plaiſirs. Ce ſont mes vœux : voici ceux de M. Scarron.

O belle & charmante Ninon!
A laquelle jamais on ne répondra, non,
Pourquoi que ce ſoit qu'elle ordonne;
Tant eſt grande l'autorité
Que s'acquiert en tous lieux une jeune perſonne,
Quand avec de l'eſprit elle a de la beauté!
Le premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'aſſez bon, je n'ai rien d'aſſez beau,
De quoi vous donner une étrenne.
Contentez-vous de mes ſouhaits :
Je conſens de bon cœur d'avoir groſſe migraine,
Si de bon cœur je ne les fais.
Je ſouhaite donc à Ninon
Un mari peu hargneux, mais qui ſoit bel & bon,
Force gibier tout le Carême,
Bon vin d'Eſpagne, gros marron,
Force argent, ſans lequel tout homme eſt triſte & blême,
Et qu'un chacun l'eſtime autant que fait Scarron.

# LETTRE X.

*De Madame Scarron à Madame de Fontenay.*

*Paris, 14 Février 1653.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . Il ne vous le pardonnera jamais, me dit-il, d'un ton & d'un air que je ne lui ai jamais vu. Vous l'avez blessé dans l'endroit le plus sensible; vous avez trompé sa confiance; enfin, c'est un déchaînement, une obstination, dont je ne l'aurois pas cru capable. Ecrivez-lui, dites-lui vos mécontentements; dites tout avec fermeté; j'épierai le moment. Il seroit bien triste pour moi d'être privée du commerce de la personne que j'aime le plus. Ne vous rebutez pas, ne fléchissez point; dans deux jours, je tiens votre paix faite. Dans le fond, vous n'êtes coupable que d'une imprudence, & son cœur est porté à vous justifier. Mon mari est surpris d'une si prompte rupture; il prétend qu'au-lieu de vous en allarmer, vous devez en bénir le Ciel.

## LETTRE XI.

*A Madame de Palaiseau.* (1)

*Paris*, 1654.

J'AI dit à Mr. de Souvré tout ce que vous lui aurez dit vous-même. Je doute qu'il réussisse ; soyez pourtant sûre qu'il fera l'impossible ; il me l'a promis. Il convient qu'il y a de la lâcheté dans le procédé de son mari ; mais il soutient que vos hauteurs diminuent sa faute. La chose est sans remede ; il tâchera seulement de l'engager à doubler la somme. Avec cela, vous seriez heureuse, si vous saviez l'être, & si la réputation pouvoit se renouveller. Donnez-vous à Dieu ; fuyez du moins le monde pour un temps ; vous pourrez y reparoître ensuite, comme si cet accident n'avoit fait aucun éclat. Vous avez toujours aimé la vertu ; quand le public en sera persuadé, & vous le persuaderez par votre retraite, il oubliera vos foiblesses. Monsieur Scarron,

(1) Céleste de Palaiseau, Prieure d'Argenteuil. Scarron l'avoit beaucoup aimée dans sa jeunesse.

qui juge très-ſainement des choſes, quand il veut bien les conſidérer ſérieuſement, eſt de mon avis. Adreſſez-vous à quelque homme de bien, qui vous conduiſe dans les voies du Seigneur. Tout eſt vanité, tout eſt affliction d'eſprit; l'expérience doit vous l'apprendre. Jettez-vous dans les bras de Dieu. Il n'y a que lui dont on ne ſe laſſe point, & qui ne ſe laſſe jamais de ceux qui l'aiment.

---

## LETTRE XII.

*A Madame de Pommereuil.*

*Paris*, 10 *Juillet* 1655.

MAdame, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une auſſi belle paſſion que celle que M. Scarron a conçue pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur de vous voir au chevet de ſon lit. Il ne trouve rien de ſi beau que vous, pas même Madame de Longueville; il vous donne le prix de la beauté, le prix de l'eſprit, le prix de la vertu. Vous êtes, Madame, la ſeule perſonne dont il prononce le nom avec reſpect. A votre conſidération, il a oublié la belle inconnue, & pardonné à

Madaillan. Madame de Brienne eſt jalouſe de vous ; Madame de Fieſque l'eſt auſſi ; jugez combien je dois l'être. Je ne vous remercierai point de cette belle & magnifique chaſuble ; c'eſt le préſent d'une rivale trop redoutable. Si j'en croyois mes amis, je vous priverois des prieres de la Chapelle que vous embelliſſez, & je défendrois au Prêtre de M. Deſlande Payen, de ſe reſſouvenir de ſa bienfaictrice. Madame de Bonneau ſort d'ici ; elle vous eſt ſi attachée, & elle le dit avec tant de plaiſir & de zele, qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.

## LETTRE XIII.

*A Madame Fouquet.*

*Paris*, 25 *Mai* 1658.

MAdame, je ne vous importunerai plus de l'affaire des déchargeurs ; elle eſt heureuſement terminée par la protection de ce Héros, auquel nous devons tout, & que vous avez le plaiſir d'aimer. Le Prévôt des Marchands a entendu raiſon, dès qu'il a entendu le grand nom de

Mr. Fouquet. Je vous ſupplie, Madame, de trouver bon que j'aille vous remercier à Vaux. Madame de Vaſſé m'a aſſurée que vous me continuez vos bontés, & que vous ne me trouveriez pas de trop dans ces allées, où l'on penſe avec tant de raiſon, où l'on badine avec tant de grace.

---

## LETTRE XIV.

*A la même.*

*Paris, 4 Septembre 1659.*

MAdame, la perte que vous venez de faire, eſt une perte publique, par la part que la Cour & la ville y prennent. Si quelque choſe pouvoit en adoucir l'amertume, ce feroit ſans doute la preuve que ce triſte événement vous donne de l'eſtime que toute la France a pour vous & pour Monſeigneur le Sur-Intendant. La mort du Duc d'Anjou n'auroit pas été plus pleurée. Pour moi, Madame, qui ſuis votre redevable par tant de titres, j'ai bien plus beſoin de conſolation, que je ne ſuis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendreſſes infinies; j'avois ſouvent lu dans ſes yeux une félicité

licité & une gloire, à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvînt. Que son saint Nom soit béni! le Ciel vous l'a ravi Madame, il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

---

## LETTRE XV.

*A la même.*

*Paris*, 18 *Janvier* 1660.

MAdame, les obligations que je vous ai ne m'ont pas permis d'hésiter sur la proposition que Madame Bonneau m'a faite de votre part; elle m'est si glorieuse, je suis si dégoûtée de ma situation présente, j'ai tant de vénération pour votre personne, que je n'aurois pas balancé un instant, quand même la reconnoissance que je vous dois ne m'auroit point parlé. Mais, Madame, M. Scarron, quoique votre redevable & votre très-humble serviteur, ne peut y consentir. Mes instances ne l'ont point fléchi, mes raisons ne l'ont pas persuadé. Il vous conjure de m'aimer moins, ou de m'en donner des marques, qui coûtent moins à l'amitié qu'il a pour moi. Lisez sa requête,

Madame, & pardonnez-en la vivacité à un mari, qui n'a d'autres ressources contre l'ennui, d'autre consolation dans tous ses maux, qu'une femme qu'il aime. J'ai dit à Madame Bonneau, que si vous vouliez abréger le terme, j'aurois peut-être son consentement; mais je vois bien qu'il est inutile de m'en flatter, & que j'avois trop présumé de mon pouvoir. Je vous prie, Madame, de me continuer votre protection; personne ne vous est plus attaché que moi, & ma reconnoissance ne finira qu'avec ma vie.

---

## LETTRE XVI.

### *A Madame de Villarceaux.* (1)

*Paris*, 27 *Août* 1660.

JE n'entreprendrai point de vous faire la relation de l'entrée du Roi. Je vous dirai seulement, que ni moi ni personne ne saurions vous en faire comprendre toute la magnificence. Je ne crois pas qu'il se puisse rien imaginer de si beau, & la Reine

---

(1) Femme de Louis de Mornay, Marquis de Villarceaux, mort à Villarceaux, en 1691.

dut ſe coucher hier au ſoir aſſez contente du mari qu'elle a choiſi. S'il y a des relations imprimées, dès aujourd'hui je vous en enverrai; ſinon, j'attendrai. Mais je ne puis vous rien dire en ordre; & tout ce que je vis hier fort diſtinctement, eſt à préſent confus dans ma tête. Je fus toute yeux pendant dix ou douze heures de ſuite. La maiſon de M. le Cardinal Mazarin ne fut pas ce qu'il y eut de plus laid; elle commença par 72 mulets de bagage; les 24 premiers avoient des couvertures aſſez ſimples; les autres, en avoient de plus belles, plus fines, plus éclatantes, que les plus belles tapiſſeries que vous ayez jamais vues; & les derniers, en avoient de velours rouge, en broderie d'or & d'argent, avec des mords d'argent & des ſonnettes; tout cela d'une magnificence ſur laquelle on ſe récria beaucoup. (1) Enſuite vingt-quatre Pages paſſerent, & tous les Gentilshommes & Officiers de ſa maiſon. Après cela, douze carroſſes à ſix chevaux, & ſes Gardes. Enfin, ſa maiſon fut plus d'une heure à paſſer & à être admirée. Celle de Mon-

(1) Dans les Œuvres de La Fontaine, on trouve une Lettre adreſſée à Fouquet ſur cette entrée. Il y eſt ſouvent parlé des mulets de Son Eminence.

vant lequel on portoit un dais de brocard . . . . . ( *Il y a ici une lacune de quatre pages.* ) Le Roi saluoit tout le monde avec une grace & une majesté surprenantes. Ensuite partit M. le Chancelier, en robe & manteau de brocard d'or, environné de laquais & de Pages, vêtus de satin violet, chamarrés d'argent, & couverts de plumes. Enfin, Madame, rien de plus pompeux; des Seigneurs, on ne sauroit dire quel étoit le mieux; & si j'avois à donner le prix à quelqu'un, ce seroit au cheval qui portoit les sceaux. La Feuillade avoit affecté une singularité qui ne réussit pas: il n'avoit sur la broderie que du ruban noir & des plumes noires. Le Chevalier de Grammont, Rouville, Bellefonds & quelques autres courtisans suivoient la maison de Mr. le Cardinal; ce qui surprit tout le monde; on dit que c'étoit par flatterie, & je m'en informerai. Le Chevalier étoit tout couvert de couleur de feu, & fort brillant. Rouville étoit en housse d'emprunt. Pour moi, j'aurois pris le parti de n'y pas être; car le Roi sait bien qu'il n'est pas en état de faire ces dépenses-là. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. J'ai même la main si lasse, que je ne vous remercierai point

de toutes les bontés que vous me témoignez. Madame de Préaux m'envoya encore hier au-soir une de vos lettres, dont je vous rends mille graces. Je n'enverrai celle-ci à la poste que le plus tard que je pourrai, afin d'attendre des relations, s'il y en a d'imprimées.

Dans les premieres harangues que l'on a faites, je n'ai point oui parler de celle du Président Amelot. On ne peut encore savoir ce qu'ils auront fait, ni celui qui aura le mieux réussi : je m'en informerai. On dit que les plus courtes ont été les moins mauvaises. Les Présidents à Mortier étoient assez ridicules avec leurs mortiers sur la tête, qui de loin paroissoient de ces boîtes plates de confiture. On chante aujourd'hui le *Te Deum.* Dimanche, il y aura un feu sur l'eau devant le Louvre. On ne parle que de plaisirs. Je vous prie de croire que je n'en ai point de plus grand, que de vous donner des marques de ma gratitude & de mon respect.

*Signé* D'AUBIGNY.

*P. S.* Je viens d'apprendre que le Roi donna les clefs de la ville, que l'on lui apporta, à Mr. de Trêmes, qui les envoya sur l'heure à Madame de Navailles. Les relations ne sont pas encore impri-

mées: je vous envoye ce qu'il y a. Trouvez bon que je fasse ici mes compliments à M. de Villarceaux, & à M. & à Mademoiselle de la Garanne.

---

## LETTRE XVII.

*A la Maréchale d'Albret.*

*Des Ursulines de la Rue St. Jacques*, 1664.

MAdame, je suis pénétrée du service que vous m'avez rendu; & ce qui me charme dans votre procédé, c'est que vous m'ayez accordé votre protection sans me l'avoir promise. Par la noblesse de votre action, jugez, Madame, de ma reconnoissance & de mon respect. Je pourrai donc enfin désormais travailler tranquillement à mon salut: j'ai bien promis à Dieu de donner aux pauvres le quart de ma pension. Ces cinq cents livres de plus que n'avoit M. Scarron, leur sont dues en bonne morale, ne fut-ce que pour réparer le mensonge officieux de votre ami.

## LETTRE XVIII.

*A M. d'Hermilly.*

*De St. Germain, le 18 Septembre 1664.*

NOus avons fait vœu, mon cher cousin, de passer ici une partie de l'Automne ; vous serez donc sans nous la vendange : croyez qu'il n'y a qu'une résolution aussi forte que celle que nous avons prises, qui puisse nous faire refuser vos offres. Nous menons ici une vie fort uniforme, très-agréable pourtant. Madame de Fiesque, Beuvron, Mlle. de Praslin & Coulanges, nous donnent tous les soirs un petit concert. L'Abbé fait des vers, on nous lit ceux qui nous viennent de Paris. Nous avons la matinée à nous ; & le reste de la journée, nous le donnons au jeu, à la conversation, à la musique. A St. Germain, tout est plaisir ; à Paris, tout ennuye, tout endort.

Les jours sont plus sereins, les zéphyrs sont plus doux :
C'est dans ces lieux charmants que regne l'innocence :

Un amant malheureux y dit tout ce qu'il pense.
Que vos Courtisans soient jaloux!
Du bonheur ils ont l'apparence,
Nous en avons la jouissance.
D'un favori superbe ils craignent le courroux;
D'amour seul nous craignons les coups.
L'art semble fait pour eux, & pour nous la nature.
Les fruits sont nos repas, les fleurs notre parure.
Nul autre miroir parmi nous,
Que le cryſtal d'une onde pure.

Adieu, mon cher cousin, & bonnes vendanges.

## LETTRE XIX.

*A Madame la Duchesse de Richelieu.*

*Le* 20 *Février* 1666.

JE vous remercie, Madame, de tout mon cœur, de la retraite que vous m'offrez; mais je suis bien éloignée aujourd'hui de penser à quitter la rue St. Jacques; il n'y a qu'une vie retirée qui puisse me convenir dans la situation où me réduit la mort de la Reine. J'aurai l'honneur, Madame, de vous porter moi-même le voile, & tel que vous l'a-

vez commandé. Mon deuil est bien différent de celui de la Cour; j'ai à pleurer ma bienfaictrice, & mon repos & mon bonheur. Avez-vous lu, Madame, le sonnet que l'Abbé a fait sur cette mort? C'est la plus belle chose du monde. Il faut que l'Abbé aime la vertu, puisqu'il la loue si bien.

## LETTRE XX.

*A la même.*

*Le* 3 *Mars* 1666.

MAdame, je le jure en présence de Dieu, quand même j'aurois prévu la mort de la Reine, je n'aurois point accepté ce parti; j'aurois encore mieux aimé ma liberté; j'aurois respecté mon indigence. Mes amis sont bien cruels, Madame; ils me blâment d'avoir rejetté les propositions d'un homme riche & de condition à la vérité, mais sans esprit & sans moeurs. J'ai dit à ce sujet à Madame la Maréchale, tout ce que j'ai pu trouver de plus fort & de plus sensé; elle me condamne, elle m'impute des malheurs. A la vérité, je n'aurois pas aujour-

d'hui à regretter la perte de la pension qui me faisoit subsister ; mais Dieu y pourvoira : & j'aurois à présent à regretter ma solitude, ma liberté, mon repos, biens que Dieu ne pourroit me rendre sans miracle ; si le refus étoit à faire, je le ferois encore, malgré la profonde misere dont il plaît au Ciel de m'éprouver ; je me suis bien consultée ; j'ai tout considéré, tout pesé, tout vu. Je ne suis donc pas coupable, Madame ; je ne suis que malheureuse, & c'est bien assez.

## LETTRE XXI.

*A Mademoiselle de l'Enclos.*

*Le* 8 *Mars* 1666.

VOtre approbation me console de la cruauté de mes amis ; dans l'état où je suis, je ne saurois me dire trop souvent que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place Royale, on me blâme ; à St. Germain, on me loue ; & nulle part, on ne songe à me plaindre ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron ?

ô Dieu, quelle différence! Sans fortune, sans plaisirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie; celui-ci l'auroit haïe & éloignée. M. Scarron avoit cet enjouement que tout le monde sait, & cette bonté d'esprit que presque personne ne lui a connu : celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni solide; s'il parle, il est ridicule. Mon mari avoit le fond excellent : je l'avois corrigé de ses licences; il n'étoit ni fou ni vicieux par le cœur; d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple : C** n'aime que les plaisirs, & n'est estimé que d'une jeunesse perdue; livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare & prodigue; au moins m'a-t-il paru tout cela. Je vous fais bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre : il n'auroit pas senti que la premiere fois devoit être la derniere. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, & le sera toujours; je l'ai trop éprouvé, que le mariage ne sauroit être délicieux; & je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes compliments à M. de la Rochefoucault; & dites-lui que le Livre de Job & le Livre des *Maximes*, sont mes seules lectures.

Vous ne serez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être; mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposez. Que je vous dois de choses, ma très-aimable !

---

## LETTRE XXII.

*A Madame de Chantelou.*

*Passy*, 28 *Avril.*

ME voilà, Madame, bien éloignée de la grandeur prédite. Je me soumets à la providence; & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu? mes amis m'ont conseillé de m'adresser à M. ***, comme s'ils avoient oublié les raisons que j'ai de n'en rien espérer : irai-je le regagner par mes soumissions, & briguer l'honneur d'être à ses gages? On m'a envoyée à M. Colbert, mais sans fruit. J'ai fait présenter deux placets au Roi, où l'Abbé Testu a mis toute son éloquence; ils n'ont pas seulement été lus. Oh! si j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux! qu'on doit peu compter sur les hommes! Quand je n'avois besoin de rien, j'aurois obtenu un Evêché; quand

J'ai besoin de tout, tout m'est refusé. Madame de Chalais (1) m'a offert sa protection, mais du bout des levres. Madame de Lyonne m'a dit : *Je verrai, je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ses services, & personne ne m'en a rendu. Le Duc est sans crédit ; le Maréchal, occupé à demander pour lui-même : enfin, Madame, il est très-sûr que ma pension ne sera point rétablie. Je crois que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves : il appelle ses enfants par ses adversités ; qu'il m'appelle, je le suivrai dans la regle la plus austere ; je suis aussi lasse du monde que les gens de la Cour le sont de moi. Je vous remercie, Madame, des consolations Chrétiennes que vous m'offrez, & des bontés que mon frere m'écrit, que vous daignez lui témoigner.

---

(1) Depuis Princesse des Ursins.

## LETTRE XXIII.

*A Mademoiselle d'Artigny.*

*Paris, 30 Juin.*

SI tout ce que Madame l'Ambaffadrice me dit de Dona Camerera eft vrai, je n'aurai lieu de regretter, ni Paris, ni le Poitou. Notre Princeffe eft riche & bonne; elle a été élevée ici, & elle aimera tout ce qui en eft. Je ne ferai pas mal à la Cour; ce n'eft qu'un enfant, mais aimable & d'un bon naturel. Les Portugais font polis à l'excès, pleins d'efprit & magnifiques, à en juger par ceux-ci. A Lisbonne, il y a plus de fociété qu'on ne dit; & les chaleurs n'y font pas exceffives; enfin, on m'y promet toutes fortes d'agréments. Et que quitté-je ici? des amis à qui je fuis à charge; des gens qui ne favent pas fervir l'infortune. Le Maréchal d'Albret eft le feul qui me refte; mais les chofes font bien changées; autrefois mon ami, il eft aujourd'hui mon protecteur. Il a bien voulu s'intéreffer pour moi auprès de Madame de Montefpan; ménagez-moi, je vous prie, l'honneur de lui

être présentée, lorsque j'irai vous faire mes remerciments & mes adieux. Que je n'aye point à me reprocher d'avoir quitté la France sans en avoir revu la merveille!

## LETTRE XXIV.

*A Madame de Chantelou.*

*Paris*, 11 *Juillet* 1666.

JE n'irai point en Portugal, Madame, c'est une chose décidée. Ces jours passés, Madame de Thianges me présenta à sa sœur, lui disant que je devois partir incessamment pour Lisbonne. » Pour Lisbonne! dit-elle, mais cela est bien loin; » il faut rester ici; Albret m'a parlé de » vous, & je connois tout votre mérite; » j'aimerois bien mieux, disois-je en moi-même, qu'elle connût toute ma misere. Je la lui peignis, mais sans me ravaler; elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fût à sa toilette. Je lui dis que ma pension étoit supprimée; que j'avois sollicité en vain M. Colbert; que mes amis avoient inutilement présenté des placets au Roi; que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête; que

la longueur du voyage ne m'effrayoit point, puisque j'avois fait dès mon enfance celui de l'Amérique. Enfin, Madame de la Fayette auroit été contente du vrai (1) de mes expressions & de la briéveté de mon récit. Madame de Montespan en parut touchée, & m'en demanda le détail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au Roi; je la remerciai très-affectueusement; j'écrivis à la hâte mon placet, & j'en fus aussi contente, que si notre Abbé y avoit mis tout son esprit. Je le lui fis remettre par la bonne Dame. Le Roi l'a, dit-on, reçu avec bonté; peut-être la main qui l'a offert, l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'est joint à elle; c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir, & le seul qui m'ait servi. Enfin; ma pension est rétablie sur le même pied que la feue Reine me l'avoit accordée. Deux mille livres, c'est plus qu'il n'en faut pour ma solitude & pour mon salut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'Albret, qui m'annonce cette nouvelle, & me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part est

(1) Mot favori de Me. de la Fayette.

la meilleure réponse à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier Madame de Montespan & M. d'Alincour.

---

## LETTRE XXV.

*A Mademoiselle de l'Enclos.*

*Paris, le 18 Juillet 1666*

Le Maréchal d'Albret est mon ami de tous les temps ; je ne sache pas qu'il ait été mon amant : quand on vous a servi, belle Ninon, on devient d'une délicatesse extrême. Je le vois tous les jours, & vous savez bien qu'on peut le voir sans danger. Vous vous plaignez de son absence ; je suis trop fidelle à l'amitié, pour que vous puissiez vous en prendre à moi ; venez souper ce soir chez moi, & préparez votre vengeance. Madame de Fiesque & Madame de Coulanges ont fait partie de mettre le Maréchal de belle humeur. Je vous attends, à moins que le Marquis n'y mette obstacle ; menez-le, si vous ne portez pas votre luth ; mais songez bien qu'il nous faut ou le luth ou le Marquis.

## LETTRE XXVI.

*A Monsieur l'Abbé Testu.*

*Paris, le 15 Novembre.*

NE vous allarmez pas de ma dévotion, mon pauvre Abbé. Rassurez l'hôtel de Richelieu; on n'oublie pas dans la solitude des amis à qui l'on en doit tous les agréments. Ma vie, dites-vous, n'a pas besoin de réforme; le Pere Bourdaloue ne me parleroit pas sur ce ton; vous êtes aujourd'hui mondain, vous ne le serez pas toujours; viendra un temps où vous préférerez le Ciel à la Terre; vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, sans doute ne me connoissent pas; ai-je jamais donné lieu à de pareils soupçons? Elle est le fruit de réflexions sérieuses; je fuis le monde, parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire son salut; vous devez sentir vous-même combien cela est difficile. J'aime bien cette maxime du Pere Joseph: » Pour » être vertueux à Paris, il ne suffit pas » de le vouloir." Je ne veux pourtant pas en sortir encore; trop de chaînes m'y

attachent ; & à ma foiblesse, je sens que je ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai, si l'on vous a dépeint mon Directeur (1) comme un homme rigide ; mais vous ne devriez pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaisirs innocents, mais il ne permet pas de traiter d'innocents ceux qui sont criminels. Sa piété est douce, gaie, point fastueuse ; mais il veut une vie chrétienne & active ; c'est un homme admirable ; je vous l'enverrai, si vous souhaitez, à vous & à Guébriant. Il commence par s'emparer des passions ; il s'en rend maître, & il y substitue des mouvements contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie, pour mortifier la passion qu'il a apperçue en moi de plaire par mon esprit ; j'obéis ; mais voyant que je bâille, & que je fais bâiller les autres, je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.

---

(1) Mr. l'Abbé Gobelin, Docteur de Sorbonne.

## LETTRE XXVII.

*A Madame d'Hudicour.*

*Paris, le 24 Mars 1669.*

MOnsieur de Vivonne m'a déja parlé : je suis fort sensible à l'honneur qu'on veut me faire ; mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille ; me convient-il de sacrifier mon repos & ma liberté ? D'ailleurs, ce mystere, ce profond secret qu'on exige de moi, sans m'en donner positivement la clef, peuvent faire penser à mes amis qu'on me tend un piege. Cependant, si les enfants sont au Roi, je le veux bien ; je ne me chargerois pas sans scrupule de ceux de Madame de Montespan : ainsi il faut que le Roi me l'ordonne. Voilà mon dernier mot. J'ai écrit à peu près la même chose à Madame de Thianges, & c'est une précaution que m'inspire la prudence. Il y a trois ans que je n'aurois pas eu cette délicatesse ; mais depuis j'ai appris bien des choses qui me la prescrivent comme un devoir. Et vous, me blâmerez-vous aussi ?

## LETTRE XXVIII.

*A la même.*

*Paris, 24 Décembre 1672.*

LA petite se porte mieux : Puthau vous a donné une fausse allarme : je n'ai pas craint un seul instant, & vous savez qu'il n'en faut pas beaucoup pour me faire trembler : les douleurs ont été assez vives, mais sans convulsions : soyez donc tranquille, ma chere Madame. Les enfants furent avant-hier à St. Germain ; la nourrice entra, & je restai dans l'anti-chambre. » A qui sont ces enfants ? lui » dit le Roi. Ils sont sûrement, repon- » dit-elle, à la Dame qui demeure avec » nous ; j'en juge par les agitations où » je la vois au moindre mal qu'ils ont. Et » qui croyez-vous, reprit le Roi, qui en » soit le pere ? Je n'en sais rien, repartit la » nourrice ; mais je m'imagine que c'est » quelque Duc ou quelque Président du » Parlement. " La belle Dame est enchantée de cette réponse, & le Roi en a ri aux larmes.

## LETTRE X

*De M. de Meré à Mad.*

JE ne crois pas avoir été
ébloui que je le fus hier,
me promenant dans votre jar
vous me fîtes signe de monte
chambre. Et si de loin vous
belle & brillante, je fus enc
pris de votre abord & de
quoique je ne le dusse pas êt
sait mieux que moi, & qui l
fondément senti, qu'en tout
plaire, vous ne le cédez en r
aimables de la Cour? Mais, s
Madame, vous aviez dans ce
des graces bien particulieres
toient encore inconnues. Co
n'êtes visible que pour fort pe
je pensois que vous seriez seule
qu'on vous souhaite le plus. Je
moins bien-aise de m'être tromp
ne mine de Monsieur.... qui
compagnie, les excellentes c
disoit, & sa maniere de s'exp
donnerent de l'admiration, &
connoître que le bonheur ne

en effet, Madame, je m'étois cru
ment heureux du ſeul plaiſir de
garder & de vous écouter. Je
voue pourtant que cet homme
fut pas plutôt allé, que je le
beaucoup à dire. Ce n'eſt donc
choſe bien étrange, ſi vous l'a-
quelquefois auprès de vous, mal-
tre humeur ſolitaire; je ne m'é-
pas non plus s'il quitte ſi ſouvent
ur pour venir goûter les charmes
tre converſation. Auſſi, Madame,
s perſuadé qu'il auroit moins de plai-
prendre la conduite d'un ſi beau
ume ſous le plus grand Prince du
e, qu'à gouverner une ſi belle Da-
Ces deux Charges méritent bien d'ê-
riguées; & celui qui diſcouroit avec
s me ſemble aſſez habile homme pour
rer l'une, & même aſſez honnête
me pour aſpirer à l'autre. Mais, Ma-
e, quand ce ſeroit le plus honnête
me qu'on ſe puiſſe imaginer, tou-
s devroit-il bien craindre que votre ſé-
té ne l'éloignât encore plus de vos bon-
graces, que ſon mérite ne l'en pour-
a approcher.

## LETTRE XXIX.

*De M. de Meré à Mad. Scarron.*

JE ne crois pas avoir été de ma vie si ébloui que je le fus hier, Madame, en me promenant dans votre jardin, lorsque vous me fîtes signe de monter dans votre chambre. Et si de loin vous me parûtes belle & brillante, je fus encore plus surpris de votre abord & de vos façons, quoique je ne le dusse pas être. Car qui sait mieux que moi, & qui l'a plus profondément senti, qu'en tout ce qui peut plaire, vous ne le cédez en rien aux plus aimables de la Cour? Mais, sans mentir, Madame, vous aviez dans ces moments des graces bien particulieres, qui m'étoient encore inconnues. Comme vous n'êtes visible que pour fort peu de gens, je pensois que vous seriez seule: C'est seule qu'on vous souhaite le plus. Je fus néanmoins bien-aise de m'être trompé. La bonne mine de Monsieur.... qui vous tenoit compagnie, les excellentes choses qu'il disoit, & sa maniere de s'expliquer me donnerent de l'admiration, & me firent connoître que le bonheur ne se peut limiter.

miter. En effet, Madame, je m'étois cru parfaitement heureux du ſeul plaiſir de vous regarder & de vous écouter. Je vous avoue pourtant que cet homme ne s'en fut pas plutôt allé, que je le trouvai beaucoup à dire. Ce n'eſt donc pas une choſe bien étrange, ſi vous l'avez quelquefois auprès de vous, malgré votre humeur ſolitaire; je ne m'étonne pas non plus s'il quitte ſi ſouvent la Cour pour venir goûter les charmes de votre converſation. Auſſi, Madame, je ſuis perſuadé qu'il auroit moins de plaiſir à prendre la conduite d'un ſi beau Royaume ſous le plus grand Prince du monde, qu'à gouverner une ſi belle Dame. Ces deux Charges méritent bien d'être briguées; & celui qui diſcouroit avec vous me ſemble aſſez habile homme pour eſpérer l'une, & même aſſez honnête homme pour aſpirer à l'autre. Mais, Madame, quand ce ſeroit le plus honnête homme qu'on ſe puiſſe imaginer, toujours devroit-il bien craindre que votre ſévérité ne l'éloignât encore plus de vos bonnes graces, que ſon mérite ne l'en pourroit approcher.

## LETTRE XXX.

*De Me. Scarron à Me. de Montespan.*

*Anvers, le 18 Avril 1674.*

MAdame, notre voyage a été fort heureux, & le Prince se porte aussi bien que la Marquise de Surgeres; tous deux également inconnus, tous deux très-fatigués, tous deux fort surpris de ne pas trouver ici vos ordres. Nous les attendons avec impatience. Il fait le même temps que nous avons eu dans la route, c'est-à-dire, le plus beau du monde. Le Prince est assez gai, il a bon appetit, & dort tranquillement. Il est bien juste que je passe ici pour sa mere, moi qui en ai toute la tendresse, & qui partage avec vous tous ses maux.

## LETTRE XXXI.

*A la même.*

*Anvers, le 20 Avril.*

MAdame, le Médecin visita hier le Prince : il parla de fort bon sens

ſur ſon incommodité ; il eſt tel qu'on vous l'a dit, fort doux, ſimple, point charlatan. Cependant je vous avoue, Madame, que j'ai de la peine à le lui confier ; mais il faut obéir. Il nous donne encore cette journée pour nous remettre des fatigues du voyage ; demain il commencera ſes remedes : je ſouffre par avance de tout ce que le pauvre enfant ſouffrira. C'eſt bien à préſent, Madame, que vous auriez à me reprocher de l'aimer avec excès. Je ne pourrai ſoutenir la vue de l'appareil : il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur. Il prétend que ce n'eſt qu'un affoibliſſement, & cela me raſſure. Le Prince lui a dit : » Au moins, Monſieur, je ne ſuis pas » né comme cela ; voyez maman : & » papa n'eſt pas boîteux : » il a dit cela avec beaucoup de grace & de vivacité. Nous ſommes ici parfaitement inconnus, & nous y vivrons d'une maniere fort retirée ; heureux ſi nous pouvons en rapporter la ſanté : je la demande à Dieu à toutes les heures du jour ; & je ferai dire cent meſſes à cette intention. Le petit Mignon baiſe très humblement les mains à la belle Madame.

## LETTRE XXXII.

*De Madame de Maintenon à la même.*

*Barege, le 10 Juin 1675.*

LE Mignon se porte bien : nous arrivons dans le moment. Ce voyage n'en est pas un; c'est une agréable promenade. La Guyenne a fait des merveilles; & j'ai déja promis à Messieurs d'Albret & de Saint-Simon de vous l'écrire. Le Roi n'auroit pas été mieux reçu; par-tout des honneurs & des acclamations infinies. Vous auriez été enchantée, Madame, & vous n'imaginerez point jusqu'où va l'amour de ces peuples pour le Roi, & pour tout ce qui lui appartient. Le Mignon a répondu à la harangue des Jurats de Bordeaux. Mr. le Ragois s'est chargé de vous mander ces particularités. Dans quatre ou cinq jours, nous commencerons les bains. On en raconte ici des prodiges. Mais il faut de la patience. Il y a ici beaucoup de monde. Nous y serons pourtant aussi libres que si nous étions seuls, quoique nous nous soyons déja apperçus que nous som-

mes trop respectés pour n'être pas un peu contraints : voilà un barbouillage du Mignon.

*Du Duc du Maine à sa mere.*

Je m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon cher petit cœur, & j'écrirai bien mieux quand je penserai que c'est pour vous, Madame. Madame de Maintenon passe tous les jours à filer; & si l'on la laissoit faire, elle y passeroit les nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour mon esprit; elle espere bien d'en venir à bout, & le Mignon aussi, qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au Roi & à vous. J'ai lu, en venant, l'histoire de César : je lis à présent celle d'Alexandre, & je commencerai bientôt celle de Pompée. La tartufferie de l'Aumônier continue. Elle vous divertira bien. Lutain est fort paresseux. J'ai donné mon amitié à Anse, parce qu'il a l'honneur d'avoir la vôtre. Hénaut est complaisant pour toutes les bagatelles que je veux. La couture n'aime pas à me prêter les jupes de Me. de Maintenon quand je veux me déguiser en fille. J'ai reçu la lettre que vous écrivez au cher petit Mignon. J'en

ai été ravi. Je ferai ce que vous me dites, quand ce ne feroit que pour vous plaire; car je vous aime au superlatif. Je fus charmé, & je le suis encore du petit signe de tête que le Roi me fit quand je partis, mais fort mal content de ce que tu ne me paroissois pas affligée: tu étois belle comme un Ange.

---

## LETTRE XXXIII.

### *A Madame de Coulanges.*

JE vous fais mille remerciments, Madame, de tout ce que votre lettre contient de gracieux pour moi. Les deux mille écus sont au-dessus de mon mérite; mais rien n'est au-dessus de mes soins: je consume le plus beau de ma vie au service d'autrui: je suis toujours dans des inquiétudes mortelles, & vous ne sauriez croire combien les désagréments nécessaires de mon état ajoutent à la vivacité de mon tempérament. J'aurois besoin de repos, & je vis dans une action continuelle; pas un moment à donner à mes amis. Les bontés du Roi ne sauroient me dédommager de toutes ces pertes. Je remercie Madame de Sévigné. Dites-lui

combien je mérite qu'elle m'aime toujours. La belle Victoire ſort d'ici, fort piquée, je penſe, de n'avoir pu me perſuader de ſouper ce ſoir chez ſa mere. Je ne ſerois jamais à moi, ſi je ne refuſois pas toujours. Ma ſervitude finira. Mais hélas! peut-être finira-t-elle par une autre ſervitude. Le Mignon a fort bien retenu les vers de M. de Coulanges : il les a récités avec graces : on en a demandé l'Auteur : je l'ai nommé : on a ſouri ; dans ce pays-ci rien ne ſe perd.

---

## LETTRE XXXIV.

*A Madame d'Hudicour.*

LE mariage dont on vous a parlé n'a été propoſé que d'une maniere fort vague, & c'eſt bien aſſez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi : il n'a ni biens ni mérite ; & il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuſer un Duc. J'ai remercié Madame de Monteſpan, & rejetté la cauſe de mes refus ſur ma tendreſſe pour les Princes. Je l'en ai ſi bien perſuadée, que je ſuis ſûre qu'elle ſe repent à préſent d'avoir recouru à ce moyen pour m'éloigner. Elle ne ſe doute pas que je l'aye

pénétrée, & elle m'en aime davantage. Ce matin elle a exigé que je lui donnasse ma parole de ne la point quitter : je lui ai tout promis : j'ai tout oublié : nous nous sommes embrassées : désormais nous vivrons en paix. Elle m'a offert d'en signer le traité. On est malheureux de vivre dans un pays où la bonne foi des traités dépend des serments. Il faut s'accoutumer à tout : j'ai déja renoncé à mes goûts, à ma santé, à mes plaisirs. Mais ne craignez pas que je renonce jamais aux sentiments qui m'attachent à vous.

---

## LETTRE XXXV.

*A Madame de Coulanges.*

5 *Février* 1565.

J'Ai plus d'impatience de vous dire des nouvelles de Maintenon, que vous n'en avez d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment : mon cœur y est attaché. N'admirez-vous pas qu'à mon âge je m'attache à ces choses-là comme un enfant ? C'est une assez belle maison ; un peu trop grande pour le train que j'y destine. Elle a de fort beaux de-

hors, des bois où Madame de Sévigné rêveroit à Madame de Grignan fort à son aise. Je voudrois pouvoir y demeurer; mais le temps n'est pas encore venu. Il est vrai que le Roi m'a nommée Madame de Maintenon; que j'ai eu l'imbécillité d'en rougir; & tout aussi vrai, que j'aurois de plus grandes complaisances pour lui, que celle de porter le nom d'une tere qu'il m'a donnée. Je dirai bien à Madame de Montespan qu'il y a de faux freres, & que du soir au lendemain la ville est fort exactement informée de tout ce qui se fait ici. Les amis de mon mari ont tort de m'accuser d'avoir concerté avec le Roi ce changement de nom: ce ne sont pas ses amis qui le disent: ce sont ou mes ennemis ou mes envieux: peu de bonheur en attire beaucoup. Le voyage de Barege n'est pas encore fixé: au retour je serai plus libre, & j'aurai le plaisir de vous écrire moins souvent. M. de Coulanges est ici: on s'en apperçoit bien: on s'ennuyoit.

## LETTRE XXXVI (1).

*A Madame de Montespan.*

*1677.*

MAdame, voici le plus jeune des Auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il auroit bien voulu, pour les mettre au jour, attendre qu'il eût huit ans accomplis ; mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnoissance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, & qu'il y ait peu d'Auteurs que le Ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il

(1) Cette Lettre fut imprimée l'année suivante à la tête d'un Livre intitulé : ŒUVRES DIVERSES D'UN AUTEUR DE SEPT ANS. *Cette Epître dédicatoire est tournée*, dit Bayle, *de la maniere la plus délicate : il semble qu'on n'y touche pas, ou qu'on ne veuille qu'effleurer : cependant on loue jusqu'au vif; & on va bien-loin en peu de paroles.*

avoue que votre converſation a beaucoup aidé à perfectionner en ſa perſonne ce que la nature avoit commencé. S'il penſe avec quelque juſteſſe, s'il s'exprime avec quelque grace, & s'il ſait faire déja un aſſez juſte diſcernement des hommes, ce ſont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ſes plus ſecretes penſées, je ſais avec quelle admiration il vous écoute; & je puis vous aſſurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ſes livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous préſente quelques traits aſſez beaux de l'Hiſtoire ancienne: mais il craint que dans la foule des événements merveilleux qui ſont arrivés de nos jours, vous ne ſoyez guere touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des ſiecles paſſés: il craint cela avec d'autant plus de raiſon, qu'il a éprouvé la même choſe en liſant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes ſe ſoient fait une néceſſité d'apprendre par cœur des Auteurs qui nous diſent des merveilles ſi fort au-deſſous de celles que nous voyons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs & des Romains, & de tout ce que Florus & Juſtin lui racontent? Ses nourrices

dès le berceau ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans : il n'a que sept ans, & il a déja vu chanter en France des *Te deum* pour la prise de plus de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'antiquité. Il est fier naturellement : je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; & avec quelques éloges qu'on lui parle d'Alexandre & de César, je ne sais s'il voudroit faire quelque comparaison avec les enfants de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, & que vous conviendrez qu'il ne se connoît pas mal en Héros ; mais vous avouerez aussi que je ne me connois pas mal à faire des présents, & que dans le dessein que j'avois de vous dédier un livre, je ne pouvois choisir un Auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci. Je suis, Madame, votre très-humble & très-obéissante servante.

## LETTRE XXXVII (1).

*De Mad. de Monteſpan au Roi.*

VOus me demandâtes, mon cher, ſi votre Couronne n'étoit pas le charme de votre amour; & lorſque je vous répondis que je n'aimois en vous que vous-même, vous me dites que je me pouvois faire illuſion. Je vous aurois bien mieux répondu, ſi j'avois pu vous faire voir combien votre doute m'allarma. J'ai depuis interrogé mon cœur en ſecret. Ah! qu'il m'a bien montré que l'ambition n'agiſſoit pas comme l'amour! Ces deux paſſions ſont aiſées à diſcerner. Que faites-vous de votre pénétration, puiſque vous ne les démêlez pas? Moi ambitieuſe! moi qui crois voir dans les yeux de tou-

(1) C'eſt cette fameuſe Lettre qu'on dit que Madame de Maintenon dicta à la Marquiſe de Monteſpan, & à laquelle on attribue communément la fortune de Madame de Maintenon, par une ſuite du goût que Louis XIV prit pour celle qui l'avoit écrite. Je la place ici pour ne rien omettre. Il eſt vraiſemblable que Gayot de Pitaval l'a forgée.

tes les femmes le même amour qui eſt dans mon cœur pour le plus aimable des hommes !

Faut-il vous rappeller cette querelle que je vous fis ſur votre froideur il y a quelques jours ? Je ne me ſouviens pas de ce que je vous dis alors ; mais je ſais bien que l'ambition ne parla jamais de même. Que ne me dites-vous pas pour me raſſurer ? Si je n'avois aimée que le Roi, ne me ſerois-je pas payée de vos excuſes ? auriez-vous eu tant de peine à me perſuader, à m'appaiſer ? Quand je vois la tendreſſe qui parle dans vos yeux, ne voyez-vous pas la même paſſion vous répondre dans les miens ? l'ambition pourroit-elle ſe déguiſer de la ſorte ? Quand mon cœur ſe livre aux plus doux tranſports, & qu'il y ſuccombe, dites-moi, mon cher, eſt-ce l'ouvrage de l'ambition ? Vous aimez, & vous ne reconnoiſſez pas l'amour ! Je vous en dirois davantage ; mais le dépit m'arrache la plume de la main.

## LETTRE XXXVIII.

*De Me. de Maintenon à Me. de Coulanges.*

*Coignac, 16 Juin 1677.*

JE n'ai que le temps de vous dire deux mots : je suis aussi charmée d'avoir reçu cette lettre, que fâchée de n'y pouvoir répondre. Je vous remercie de l'avis, j'en profiterai : je m'étois toujours bien doutée de ses sentiments, & je voudrois m'être trompée. Mes compliments à M. de Coulanges, & puis à l'Abbé, & puis à l'Abbesse. Je serai toujours, &c.

## LETTRE XXXIX.

*A Madame de Montespan.*

*Barege, Samedi, 1677.*

MAdame, je n'ai rien à ajouter au détail de M. Fagon. Le Prince mérite bien que vous lui écriviez un billet : il assure que vos lettres sont aussi belles que vos yeux. Que je vous conte

une réponse qui m'a fait plaisir, parce quelle m'a paru au-dessus de son âge : je le reprenois hier de quelques manieres hautes, & je lui dis que le Roi avoit plus de politesse que lui : » Cela lui est bien » aisé, me répondit-il ; il est si sûr de son » rang ! & moi j'ignore quel est le mien." Voilà comme il parle quand il parle de lui-même. Madame du Fresnoy m'écrit les choses les plus gracieuses. Je vous en remercie très-humblement, Madame, & l'on ne peut être avec plus de respect, &c.

## LETTRE XL.

*A l'Abbé Testu.*

ET voilà comme les curieux sont toujours mal informés. Mon éloignement de la Cour est si peu décidé, que j'y tiens par des liens plus forts que jamais. Je n'ai aucun sujet de mécontentement, & l'on vous a sans doute mal instruit à dessein. L'idée d'entrer en Religion ne m'est jamais venue dans l'esprit. Rassurez donc Madame de la Fayette. Nous avons beaucoup ri du soupçon dont vous m'honorez de m'être mis en tête d'accréditer les vapeurs : il est vrai qu'elles

ſont ici beaucoup plus communes qu'autrefois ; mais vous ſavez bien qu'il faut monter plus haut pour trouver la ſource de cette mode. Tout le monde eſt ici entre la crainte & l'eſpérance : on nous promet de grands événements : vous verrez à la maniere dont j'y prendrai part que je ne penſe guere à quitter ce pays : non, je ne le quitterai que quand vous ſerez digne d'avoir une Abbaye. Le Roi a dit expreſſément qu'il ne vouloit déſormais que de pieux Eccléſiaſtiques. Que d'Abbayes vaqueront ! allez-vous dire. Adieu, mon pauvre Abbé : ne m'écrivez point quand vous aurez votre accès : vous voyez, vous peignez tout ſi noir, que ſi j'aimois la ſolitude, vous me la feriez haïr.

---

## LETTRE XLI.

*A Madame de Monteſpan.*

*Maintenon, 13 Mars 1678.*

MAdame, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand ; il y a apparence qu'à l'heure qu'il eſt, la citadelle aura ca-

pitulé. Le Roi va revenir à vous, Madame, comblé de gloire. Je prends une part infinie à votre joie. Ma belle-sœur & mon frere arriverent ici hier, pénétrés de vos bontés : le Prince se porte bien. Je vais joindre ici une copie d'une lettre qu'il a écrite au Roi.

*Du Duc du Maine au Roi.*

Sire, si Votre Majesté continue à prendre des Villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant; car M. le Ragois ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive; & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, que pour aller faire un feu de joie.

*De Madame de Maintenon.*

Vous trouverez, Madame, Maintenon bien changé. Mignard s'est surpassé, & ce portrait efface tous ceux des plus belles figures d'Italie. Je vous laisse, Madame, rêver à loisir à votre Conquérant. Si jamais passion fut pardonnable, c'est celle là, sans doute; mais je le dirai toujours, il n'en est point de pardonnable devant Dieu, ni même devant les hommes.

## LETTRE XLII.

*De la Comtesse de Bregy à Madame de Maintenon.*

EN vérité, Madame, l'on rachete si bien par l'ennui de votre absence le plaisir de vous avoir vue, que je ne puis vous être obligée de la visite que vous m'avez faite ici par la peine qu'elle me laisse. Et le monde se montre en vous d'un si beau côté, que j'ai pensé quitter ma solitude pour m'y en retourner, si je ne m'étois souvenue que de tous ceux qui le composent, il n'en est presque point qui vous ressemble. Cela me fait rentrer de bon cœur dans mon hermitage, avec dessein de me servir de la liberté de la solitude, pour penser souvent à vous, mais sans prétendre d'en être récompensée par la même chose, la Cour ayant trop de personnes présentes, pour que les absents s'attendent à quelque place. Mais s'il m'arrivoit d'en avoir quelquefois dans votre souvenir, que ce ne soit jamais, Madame, sans penser à moi, comme à la personne qui est le plus à vous.

## LETTRE XLII.

*De Madame de Maintenon à Mademoiselle de l'Enclos.*

*Versailles, 12 Novembre 1679.*

COntinuez, Mademoiselle, à donner de bons conseils à M. d'Aubigné : il a bien besoin des leçons de *Leontium*. Les avis d'une amie aimable persuadent toujours plus que ceux d'une sœur sévere. Madame de Coulanges m'a donné des assurances de votre amitié qui m'ont bien flattée. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'est qu'un vain bruit : je suis étrangere dans ce pays, sans autre appui que des personnes qui ne m'aiment pas, sans autres amis que des amis intéressés, & que le souffle le plus léger de la fortune tournera contre moi ; sans autres parents que des gens qui demandent sans cesse, & qui ne méritent pas toujours. Vous jouissez d'une liberté entiere ; je vis dans un esclavage continuel. Croyez-moi, ma belle Mademoiselle, (car vous ne cesserez jamais de l'être) les intrigues de la Cour sont bien moins agréables que le

commerce de l'esprit. Mes compliments à nos anciens amis. Madame de Coulanges & moi nous célébrâmes hier votre santé à Maintenon, & nous n'oubliâmes pas la chambre des élus. Continuez, je vous prie, vos bontés à M. d'Aubigné.

---

## LETTRE XLIV.

*A Madame de Frontenac.* (1)

1680.

MOnsieur de Louvois a ménagé à Madame de Montespan un tête-à-tête avec le Roi. On le soupçonnoit depuis quelque temps de ce dessein ; on étudioit ses démarches ; on se précautionnoit contre les occasions ; on vouloit rompre ses mesures ; mais elles étoient si bien prises, qu'on a enfin donné dans le piege. Dans ce moment ils en sont aux éclaircissements, & l'amour seul tiendra conseil aujourd'hui. Le Roi est ferme ; mais Madame de Montespan est bien aimable dans les

---

(1) On n'a pu recouvrer que des fragments des Lettres à Me. de Frontenac.

larmes. Madame la Dauphine est en priere : sa piété a fait faire au Roi des réflexions sérieuses; mais il ne faut à la chair qu'un moment pour détruire l'ouvrage de la grace. Cette Princesse s'est fait un point de conscience de travailler à la conversion du Roi ; je crains qu'elle ne l'importune & ne lui fasse haïr la dévotion : je la conjure de modérer son zele : elle m'admet quelquefois à ses exercices de piété : je vous assure qu'il n'est point de cœur plus à Dieu. Madame de la Valliere est un exemple bien frappant du pouvoir de la grace : le Roi en parle volontiers, & je ne puis me persuader que Louvois & Madame de Montespan effacent de son esprit ces saintes impressions. Mais encore un coup, l'esprit est prompt, & la chair est foible.

## LETTRE XLV.

*A la même.*

23 *Août* 1680.

CEt éclaircissement a raffermi le Roi : je l'ai félicité de ce qu'il avoit vaincu une ennemie si redoutable : il avoue que

M. de Louvois eſt un homme plus dangereux que le Prince d'Orange; mais c'eſt un homme néceſſaire. Madame de Montespan a d'abord pleuré, enſuite fait des reproches, enfin a parlé avec hauteur: elle s'eſt déchaînée contre moi ſelon ſa coutume. Cependant elle lui a promis de bien vivre avec moi. Pour ſon honneur, elle devroit du moins ſauver les apparences. La Feuillade s'eſt brouillé avec Colbert & réconcilié avec Louvois. Le Prince de Marſillac trompe toute la Cour. La Ducheſſe du Lude ſe tient au grand nombre. Madame de Rochefort eſt entrée dans les pieuſes intentions de Madame la Dauphine. Madame du Freſnoy veut me perſuader que le Roi me trompe: & quel intérêt auroit-il à me tromper? Mes amis ne me laiſſent pas le temps de reſpirer: je ſuis plus contente de la diſcrétion de mes parents. Je vous attends après demain à Maintenon.

---

## LETTRE XLVI.

*A la même.*

JE ſuis dévorée de chagrins: je m'étois flattée que Madame de Monte

ceſſeroit de me perſécuter, & que je pourrois enfin faire paiſiblement mon ſalut auprès d'une Princeſſe, qui donne à toute la Cour un exemple bien admiré & bien peu ſuivi. Elle s'eſt raccommodée avec le Roi : Louvois a fait cela. Elle n'a rien oublié pour me nuire : elle a fait de moi le portrait le plus affreux. Mon Dieu, que votre volonté ſoit faite! Elle vint hier chez moi, & m'accabla de reproches & d'injures : le Roi nous ſurprit au milieu d'une converſation qui a mieux fini qu'elle n'a commencé. Il nous ordonna de nous embraſſer & de nous aimer : vous ſavez que ce dernier article ne ſe commande pas. Il ajouta en riant, qu'il lui étoit plus aiſé de donner la paix à l'Europe, que de la donner à deux femmes, & que nous prenions feu pour des bagatelles.

---

## LETTRE XLVII.

*A la même.*

JE ne puis vous voir. J'irai à Maintenon : le Roi veut m'y ſurprendre un jour, & ce jour ſera peut-être demain ou après demain. Je n'ai pas un moment de

de repos : Madame la Dauphine est en retraite. Je ne serois plus ici, si sa dévotion ne m'y avoit retenue. Priez Dieu pour moi : je ne fus jamais si agitée ni si combattue.

## LETTRE XLVIII.

*A la même.*

*10 Octobre 1680.*

JE reçois tous les jours de nouvelles graces du Roi. Mais ma santé qui s'affoiblit tous les jours, ne me permettra pas d'en jouir long-temps. Tout ce que j'acquiers en crédit, je le perds en tranquillité : cette vie m'est insupportable. Le Roi se défie de moi & me craint : il me comble de biens pour me fermer la bouche : il aime la vérité, & ne veut pas l'entendre. Il vit dans une habitude de péché mortel, qui me fait trembler. Je ne puis plus voir toutes ces choses : si cela continue, je me retirerai : il est sûr que c'est offenser Dieu que de vivre avec des gens qui ne font que l'offenser. La piété contracte une certaine tiédeur, sans qu'on s'en apperçoive. Je serois déja hors de ce pays,

si je ne craignois que le dépit ne contribuât plus à m'en éloigner que le desir de mon salut. Je sacrifie à Dieu tout ce qui pourroit m'attacher ici : & je ne puis me résoudre à accomplir mon sacrifice. La piété de Madame la Dauphine me confirme dans mes bons sentiments ; & en même-temps, détruit tous mes projets.

## LETTRE XLIX.

*A la même.*

JE n'ai jamais mieux reconnu combien je me faisois illusion : je suis encore bien loin du détachement où j'aspire. Mes chaînes ne furent jamais ni si pesantes ni si fortes. Je ne sais que dire à l'Abbé Gobelin : je crains de lui ouvrir mon cœur, parce que je crains de me rendre coupable d'une obstination qui offenseroit Dieu ; je suis une malade qui cache son mal par la crainte des remedes.

## LETTRE L.

*A la même.*

SEs discours m'affligeroient bien plus vivement, si je ne savois par qui ils lui sont inspirés. Je n'eus jamais tant de plaisirs éclatants d'un côté, ni tant de chagrins de l'autre. Je n'ai point de plan fixe, parce que mes mesures sont tous les jours dérangées. Je suis si malheureuse, je l'ai tant été jusqu'ici, qu'il y a espérance que la prospérité ne me gâtera pas.

## LETTRE LI.

*A la même.*

J'Obtiens tout : mais l'envie me le vend bien cher. Mon cœur est déchiré, & le sien n'est pas en meilleur état. A quarante-cinq ans, il n'est plus temps de plaire ; mais la vertu est de tout âge. Tout le bien que vous dites de mon esprit, on l'a dit autrefois de mon visage : ces louanges ne me séduisoient point ; jugez si je ne résisterai pas aux vôtres.

## LETTRE LII.

*A la même.*

RUvigny eſt intraitable. Il a dit au Roi que j'étois née Calviniſte, & que je l'avois été juſqu'à mon entrée à la Cour. Ceci m'engage à approuver des choſes fort oppoſées à mes ſentiments. Il y a long-temps que je n'en ai plus à moi. Que je ſerois heureuſe, ſi c'étoit à Dieu que j'en euſſe fait le ſacrifice!

## LETTRE LIII.

*A la même.*

IL n'y a que Dieu qui ſache la vérité ... Il me donne les plus belles eſpérances. Mais je ſuis trop vieille pour y compter. Si Madame de Monteſpan étoit .... » Il » y a long-temps, que, dit-elle, elle ne » s'eſt pas laiſſée aller à cette foibleſſe : » ce n'eſt pourtant point ici qu'on peut ſe faire une ame forte... Je le renvoye toujours affligé, & jamais déſeſpéré.

## LETTRE LIV.

*Du Chevalier de Méré à Me. de Maintenon.*

J'Ai une extrême envie d'avoir l'honneur de vous voir, Madame ; & quand je vous rencontre, il me ſemble que vous ne me fuyez pas. Je fus tout hier à St. Cloud avec Madame la Maréchale de Clerambaud. Nous y parlâmes de vous, à peu près comme vous l'euſſiez pu deſirer. Je vous louois ſans flatterie, & de temps en temps je vous blâmois ſans médiſance. Madame la Maréchale enchériſſoit volontiers ſur les louanges que je vous donnois ; & quand je trouvois quelque choſe à redire en vous, elle tâchoit de l'excuſer ou de l'adoucir. Enfin, elle me chargea d'aller vous prier de ſa part de venir dîner demain chez elle.

Je m'étois levé fort agréablement pour m'acquitter de ma commiſſion, & voilà que Madame la Maréchale me mande que Mademoiſelle, qui devoit aller ce matin voir la Reine, a remis ce voyage à la ſemaine qui vient. Ce changement ne m'empêcheroit pas d'aller à St. Germain,

s'il ne me venoit dans l'esprit que vous êtes quelquefois d'un abord assez difficile, & que si je vous demandois inutilement, cela pourroit vous faire tort & me nuire aussi. Car il est vrai, Madame, que tout ce qu'on censure le plus dans votre procédé, c'est qu'on s'imagine que vous négligez vos anciennes connoissances. Et pour ce qui me regarde, je tiendrois à fort grand déshonneur qu'une personne si sage & de si bon goût, donnât à penser qu'elle m'eût oublié après une si longue amitié. D'ailleurs, j'ai tant soit peu de cette humeur de Fée dont on vous accuse, & je cherche ordinairement la solitude au milieu même de Paris. Ainsi, quelque estime, quelque inclination que nous ayions l'un pour l'autre, je ne crois pas qu'on nous rencontre souvent ensemble, & j'en ai beaucoup de regret. Je crois pourtant qu'il ne tiendra qu'à vous d'en tirer un avantage qui n'est pas à mépriser; car nous pouvons par-là nous acquérir la gloire d'une extrême constance, si nous continuons toujours à nous aimer, sans nous voir, ni sans nous écrire. Pour moi, je vous estime tant, Madame, que je ne cesserai de témoigner par-tout que je suis avec une extrême passion le plus respectueux de vos serviteurs, &c.

## LETTRE LV. (1)

*Du même à la même.*

En vérité, Madame, il seroit bien mal-aisé d'avoir tant d'amis d'importance au milieu de la Cour, & d'estimer constamment ceux qui n'y sont rien, quand ce seroient les plus honnêtes gens qu'on ait jamais vus. Il ne faut attendre que d'une vertu bien rare une faveur si extraordinaire; mais dès le temps que j'avois l'honneur de vous approcher, je m'appercevois que vous saviez toujours distinguer le vrai mérite parmi de certaines choses brillantes, qui ne dépendent que de la fortune. Et cela me fait espérer que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prends de vous écrire.

Je pense avoir été le premier qui vous ait donné de bonnes leçons; & je puis dire, sans vous flatter, que jamais en-

(1) Il est vraisemblable que cette Lettre singuliere est de l'année 1683. Le Chevalier de Méré & Louis XIV, faisoient dans le même temps les mêmes propositions à la même femme.

fance ne m'a paru plus aimable que la vôtre, tant pour les charmes de votre personne, que pour avoir le meilleur cœur du monde & l'esprit le plus éclairé. Je me souviens que je vous instruisois à vous rendre aimable, & que, dès-lors, vous ne l'étiez déja que trop pour moi. De sorte que si l'on ne vous regardoit aujourd'hui comme une personne parfaitement accomplie, il ne s'en faudroit prendre qu'à moi, si ce n'étoit peut-être que la Cour vous eût gâtée. Aussi, Madame, en quelque lieu que je sois, je ne fais rien avec tant de plaisir, que de parler de vous; & je ne sais si c'est par estime, ou par inclination, ou même par intérêt, que je vous mets au-dessus de toutes les autres. Si cela vous paroît fort peu vraisemblable, à cause que vous m'avez extrêmement négligé, je vous apprends, qu'en vos merveilleuses qualités qui font tant de bruit, vous en avez une que je regarde comme un enchantement; c'est que les gens de bon goût, qui vous ont bien connue, ne vous sauroient quitter, de quelque adresse que vous usiez pour vous en défaire; & j'en suis un fidele témoin. Ceci me remet dans l'esprit un sentiment où je vous ai vue, & dont vous devriez bien vous désabuser: car

il n'eſt pas vrai qu'on ſe laſſe de tout à continuer; & la défiance que vous avez de pouvoir conſerver celui qui vous auroit plu pour le mariage, eſt très-mal fondée. Qu'elle ne vous en détourne point ſur ma parole. Oui, je vous jure que de tant de belles perſonnes que j'ai pratiquées, vous êtes celle qui le devez le moins craindre, & je vous conſeille d'en prendre le haſard. Car encore que votre abord gagne aiſément ceux qui vous voyent, vos attraits les plus piquants ne ſe montrent pas ſi vîte; & plus on aura goûté de vos bonnes graces, & plus on ſera charmé. Ne diroit-on pas que je vous veux diſpoſer à recevoir les ſervices d'un galant homme? mais je n'en ſache point de ſi digne de vous que moi; & je ſens bien que ſi la fantaiſie de me prendre vous étoit venue ou vous venoit, je me laiſſerois vaincre, & je vous aimerois toujours. Il me ſemble, Madame, que ſi vous étiez un peu plus enjouée, & qu'on pût eſpérer de vous plaire en badinant, vous en feriez plus ſaine & plus heureuſe. Auſſi-bien le monde eſt ſi peu de choſe, que c'eſt être bien fou, que d'être ſi ſage: mais férieuſement, puiſque vous êtes ſi ſérieuſe, celui que vous auriez choiſi ne ſeroit-il pas au plus haut point de bon-

heur qu'on puisse desirer, de passer sa vie auprès de la plus agréable personne du monde, auprès de vous, Madame, qui donnez tant d'admiration, qu'il faudroit votre génie & vos délicatesses pour vous louer d'aussi bon air que vous le méritez ? Il est pourtant vrai qu'on trouve en votre procédé quelque chose à redire, & je ne crains pas de vous en avertir, parce que vous aimez la franchise & la sincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort assurée. Cependant vous témoignez assez que vous êtes bonne & bienfaisante ; tout le monde en demeure d'accord. Mais les critiques de la Cour observent que vous ne favorisez que des gens qui ne sauroient vous en être obligés, parce qu'ils sont déja si élevés, que tout ce que vous ajoutez à leur fortune, est presque insensible ; encore que ce soit quelque chose de bien grand. Je souhaiterois pour le comble de votre gloire, que vos bontés s'épandissent sur quelques personnes dont le mérite est moins en vue. Outre que vous en paroîtriez plus généreuse, vous vous en feriez des créatures, qui n'auroient rien de plus cher que de reconnoître vos bienfaits. On m'a dit que M. de Vil-

lettre, qui *n'a rien* de ſou ni d'étourdi, que d'être *toujours* fort Huguenot, vous avoit *parlé* d'un très-honnête homme, *qu'on* appelle M. de Vieux-Fourneau. Vous jugez bien, Madame, que pour quoi que ce pût être, je ne voudrois perdre le peu d'eſtime qui me reſte auprès de vous. Mais ſi vous avez encore quelque créance en moi, je vous jure qu'il ſeroit difficile d'exprimer tout ce qu'il a de bon. Je ſuis perſuadé qu'on ne lui ſauroit rien commettre de noble ni d'exquis dont il ne ſoit capable, ou du moins; qu'il ne le puiſſe devenir du jour au lendemain. Comme je le vois ſouvent, je lui ai dit tout ce que je ſavois. Et plût à Dieu, Madame, avoir auſſi bien réuſſi à vous inſtruire! car toujours m'en reviendroit-il cet avantage, que vous ſeriez bien-aiſe que je fuſſe éperduement comme je ſuis, &c.

# LETTRES DE MADAME DE MAINTENON A M. D'AUBIGNÉ.

## LETTRE PREMIERE.

*Paris, ce 3 Janvier 1664.*

JE suis bien fâchée, mon cher frere, de n'avoir cette année que des voeux à vous offrir. Je n'ai pas encore payé toutes mes dettes; & vous sentez bien que c'est-là le premier usage que je dois faire de ma pension; & vous haïriez des étrennes données aux dépens de mes créanciers. Avec un peu d'économie, vous pourriez vivre à votre aise; votre dissipation me perce le cœur; séparez-vous des plaisirs, ils coûtent toujours cent fois plus que les besoins. Soyez délicat sur le choix de vos amis; votre fortune & votre salut dépendent également des premiers pas que vous ferez dans le monde.

Je vous parle en amie. Appliquez-vous à votre devoir. Aimez Dieu. Soyez honnête homme. Prenez patience, & rien ne vous manquera. Madame de Neuillant m'a souvent répété ces conseils ; & je m'en suis jusqu'ici bien trouvée. Adieu, mon cher frere ; je ne serai heureuse qu'autant que vous le serez ; & vous ne le serez, qu'autant que vous serez sage.

---

## LETTRE II.

*Ce Samedi à minuit*, 1666.

JE vous remercie, mon cher frere, du soin que vous avez de moi. Mais pourquoi donner tant de peine à Dandelot ? Il vous est nécessaire, & il me sera inutile. Il est vrai que Mademoiselle de Pons se marie, & que j'ai la joie d'y avoir contribué. J'irai la conduire à Hudicourt. Nous passerons par Pontoise. Vous croyez bien que ce ne sera pas sans vous voir. Je lui ferai demain vos compliments. Je vous assure par avance qu'ils seront bien reçus. Je me trouve un peu mal, non par les fatigues de la noce, mais par l'extrême inquiétude que j'ai eue du succès de cette affaire. Je ferai parler à la Valliere,

devant que d'aller à Pontoise. Mais je crois que vous n'attendrez pas long-temps. On ne parle ici que de guerre : je la souhaite pour vous. Et voilà comme mon amitié pour mon frere, me rend cruelle pour le genre humain! Bon soir. Nous n'aimons, ni vous ni moi, les longues lettres. Je ne sais présentement aucunes nouvelles. Je ne vois personne. Depuis quinze jours, je n'ai songé qu'au mariage de mon amie. (1) Son bonheur me dédommagera bien de mes peines.

---

## LETTRE III.

*Ce 18 Septembre.* (2)

SOit que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas, vous devez être également persuadé de mon amitié, & des soins que je prendrai toujours pour

---

(1) Bonne de Pons, mariée à d'Hudicourt. Dans le premier Recueil des Lettres de Me. de Maintenon, édit. de Nancy, p. 46, on en trouve une sur ce mariage, qui contredit trop celle-ci pour n'être pas apocryphe. De plus, voyez *les Entretiens de Madame de Maintenon.*

(2) L'adresse : *A M. d'Aubigny, Capitaine d'Infanterie & de Cavalerie, au Quesnoy.*

votre repos & votre fortune. Je vous aime tendrement ; & je suis persuadée que vous êtes pour moi ce que je suis pour vous. Ainsi, mon cher frere, nos fortunes sont communes ; & elles ne seront pas si malheureuses qu'elles l'ont paru d'abord. Je n'ai pas encore demandé en quel Régiment je vous voulois, parce qu'on m'a promis qu'on me donneroit à choisir. Je vais recevoir votre argent, payer nos dettes, & garder le reste. Votre compagnie d'Infanterie sera vendue avant qu'on délivre aucune commission des augmentations que l'on a faites dans le Régiment. Adieu, mon enfant ; conservez votre santé, & faites mille amitiés pour moi à votre Gouverneur. Je me porte très-bien.

---

## LETTRE IV.

*Le 27 Décembre.* (1)

JE suis très-fâchée de ce que votre valet vous a volé, & encore plus de ce que M. de Barillon me mande que vous

---

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigné, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment du Roi, à Saint-Quentin.*

lui paroiſſez triſte, par vos lettres. Vous ſavez qu'il ne faut que cela pour nous brouiller : réjouiſſez-vous donc, je vous en ſupplie. Dépenſez vos vingt mille francs cette année ; & faites une compagnie merveilleuſe. Choiſiſſez de vieux Cavaliers, bien faits, bien montés ; & ne vous piquez pas d'avoir plus de rubans que les autres. Montrez qui vous êtes, s'il s'en préſente quelque occaſion. Appliquez-vous à votre métier. Connoiſſez tous vos cavaliers & tous vos chevaux ; faites votre cour aux bons ouvriers. Liez-vous avec M. de Fourille ; faites-vous aimer des Officiers. Ne vous moquez de perſonne. Réjouiſſez-vous toujours, & laiſſez-moi faire le reſte. Je demandai à M. de Louvois quelque gratification. Il me promit de donner ſes ordres là-deſſus à M. de St. Pouanges ; ils ſont partis l'un & l'autre. Mais vous n'en êtes pas à cela près. Vous ne manquez pas d'argent ; & j'en ai encore à vous. Je vous le dis ſans chagrin, je ſerai contente, pourvu que votre compagnie ſoit belle. Je vous fais faire un lit à très-bon marché. Soyez le mieux monté & le plus mal couché des Capitaines du Régiment. M. Charpentier m'a dit qu'il avoit envoyé votre rente & votre quartier d'aſſemblée à M. de Ba-

rillon. Adieu, mon cher frere, je n'aime rien tant au monde que vous; faites votre devoir, & ſoyez gai : voilà tout ce que je demande.

---

## LETTRE V.

*A Paris*, 2 *Septembre* 1672.

JE ſuis bien ſurpriſe de n'entendre pas parler de vous depuis que le Roi vous a fait l'honneur de vous nommer pour commander dans Amersfort. J'ai reçu une lettre de vous au bout du mois, jour pour jour, que vous me l'avez écrite : cependant je ſais que l'on en peut recevoir de plus fraîches d'Utrecht. Je ne vous répondrai point ſur ce que vous me demandez, que vous croyez être mal avec moi : vous ſavez aſſez que cela ne peut jamais arriver; & que ſoit que je vous faſſe des amitiés ou que je vous querelle, je vous aime toujours également, & plus que tout ce qui eſt au monde. Mais revenons à vos affaires. J'ai une grande impatience de ſavoir comment vous êtes ſur ce que le Roi vient de faire pour vous; je ne ſais point le détail de ces choſes-là : mais il me ſemble que dix mille francs d'appoin-

mérite. Je vous crois encore plus charmé de lui que je ne le ſuis, parce que vous avez vu de plus ce qu'il a fait cette campagne. Il doit y avoir du plaiſir à ſervir un Héros & un bienfaiſteur ! Marquez-moi le nom de ceux qui vous aiment ou qui vous protegent ; ils ne s'en repentiront pas. Dites à M. de Luxembourg, que s'il veut que je vous faſſe recommander à lui, je le ferai ; mais qu'en attendant, j'ai beaucoup de reconnoiſſance de ce qu'il a fait de lui-même. Faites des merveilles, mon cher frere ; juſtifiez le choix de Sa Majeſté. Soyez appliqué, vigilant, exact. Songez que dès qu'on n'eſt pas aſſez dévot pour être Capucin, il n'eſt rien de plus beau que de ſe faire tuer. Écrivez-moi ſouvent, je vous en prie.

## LETTRE VII.

*Paris, 27 Septembre 1672.* (1)

JE ſens encore mieux la joie de votre établiſſement, depuis que j'ai reçu votre lettre du 12 de ce mois. Je ſuis ra-

(1) Même adreſſe.

vie de vous voir content; & bien-loin de me repoſer là-deſſus, je veux être plus vive que jamais ſur votre fortune. Ne penſez donc qu'à faire votre devoir à Amersfort; & laiſſez-moi ici le ſoin de vos affaires. J'ai parlé à M. de Louvois ſur votre compagnie; il m'a dit qu'il la falloit garder encore quelque temps, & qu'enſuite on verroit; j'ai remercié tous ceux dont vous vous louez. J'ai une grande impatience de voir M. de St. Pouanges, pour ſavoir de vos nouvelles particulieres. Je ſuis ravie de vous ſavoir tenant table. Le prie-Dieu me ravit; vous avez raiſon de croire que j'aurois plaiſir de vous y voir, & d'être témoin de votre gravité; réjouiſſez-vous, mon cher frere, mais ſongez à votre ſalut. Il y faut venir; & les ſoldats doivent y penſer par un motif plus noble que celui de la peur. Je vous recommande les Catholiques; & je vous prie de n'être pas inhumain aux Huguenots. Il faut attirer les gens par la douceur; c'eſt l'exemple que Jeſus-Chriſt nous a donné. Je parlerai à Dandelot. Mais vous êtes bien éloigné pour vous rejoindre. Je me porte aſſez bien. Que je ſache de vos nouvelles le plus ſouvent que vous pourrez. Et de longues lettres. Je reçois tous les jours des com-

pliments pour vous, & de mes amis & de nos parents. Je réponds comme si j'ignorois ce qu'ils veulent me dire par cette joie si nouvelle & si empressée. Adieu, mon cher frere, je vous embrasse de tout mon cœur.

---

## LETTRE VIII.

1 *Octobre.*

ON m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraitez les Huguenots, vous en cherchez les moyens, vous en faites naître les occasions; cela n'est pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables : ils sont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes, & d'où la violence ne nous auroit jamais tirés. Henri IV a professé la même Religion, & plusieurs grands Princes. Ne les inquiétez donc point : il faut attirer les hommes par la douceur & la charité : Jesus-Christ nous en a donné l'exemple : & telle est l'intention du Roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance : c'est aux Evêques & aux Curés à faire des conversions par la

doctrine & par l'exemple. Ni Dieu ni le Roi ne vous ont donné charge d'ames. Sanctifiez la vôtre, & soyez sévere pour vous seul. J'aurai bien du plaisir de vous voir ici : mais cela viendra avec le temps. J'ai de bonnes espérances. Mr. de Louvois nous sert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous le répete, mon cher frere, que M. de Ruvigny ne se plaigne plus de vous.

---

## LETTRE IX.

*Paris, le 16 Octobre 1672.*

MOnsieur de Louvois m'a écrit aujourd'hui qu'il vous avoit envoyé vos expéditions telles que vous pouvez les desirer, & que le Roi avoit décidé en votre faveur. Plus de difficultés; plus de murmures. Vous savez à quel point je suis sensible à ce qu'on fait pour vous: aussi les nouvelles d'aujourd'hui troublent-elles un peu ma joie : j'apprends que les Hollandois assiegent des Places. Je sais que la vôtre n'est point fortifiée. Vous avez la guerre tous les jours, & je tremble également, soit que vous eussiez à périr dans Amersfort, ou à vous rendre.

Vous connoiſſez mon cœur, & ce qu'il eſt capable de faire & par honneur & par reconnoiſſance; mais vous ne connoiſſez point la tendreſſe que j'ai pour vous: je ne puis vous parler d'autre choſe aujourd'hui. Ne me laiſſez point dans ces inquiétudes. Voilà des lettres de Mr. de Villette. Faites mille amitiés pour moi à Mr. de Coumont, ſi vous le voyez, & dites-lui que je ne me laſſerai jamais de l'obliger en tout ce qu'il me ſera poſſible. Adieu, mon cher frere, je me porte très-bien: n'ayez aucune ſollicitude ſur mon compte: tout ira bien: c'eſt moi qui vous le dis, oui, moi qui eſpere ſi difficilement.

## LETTRE X. (1)

*A Tournay, le 16 Juin 1673.*

IL y a long-temps que Mr. de Louvois m'a dit que l'on abandonnoit Amersfort,

(1) L'Adreſſe eſt : *A M. de Saint-Quentin, Commandant à Campen, pour faire tenir à M. d'Aubigny, Gouverneur d'Elbourg, à Elbourg, à Campen.*

Amersfort, & que vous auriez un autre Gouvernement : je suis bien fâchée que l'ennemi soit si avancé, & je serois dans un étrange état si l'on vous assiégeoit. J'espere que la paix finira bientôt toutes mes craintes. Vous avez raison d'être persuadé de mon amitié ; je le suis de la vôtre : je voudrois en jouir plus souvent. Cela viendra. Je ne vous oublierai pas. Quoiqu'il arrive, j'ai de bonnes paroles pour vous. Mr. de Louvois fait merveille en cette occasion, & nous lui sommes très-obligés : je vous avoue que j'aurois un grand plaisir de vous voir à Paris. N'en espérez pas sur le récit de ce voyage ni sur la citadelle de Tournay. Je suis trop ennuyée pour pouvoir faire une relation agréable. Je trouverois en mon chemin des choses à vous dire qui ne vous amuseroient pas. Je me porte fort bien : je suis très-contente, car je suis disgraciée. Je ne puis vous trouver l'homme que vous me demandez pour votre maison : je m'en informe pourtant autant que je le puis. Adieu, mon chere frere, je suis toute à vous.

F. D'AUBIGNY.

## LETTRE XI.

*Le 31 Décembre 1673.*

JE reçois les lettres que vous m'écrivez; mais il ne me paroît point que vous receviez les miennes. Quoiqu'elles ne soient pas bien importantes, je voudrois qu'elles allassent jusqu'à vous. Celle-ci y ira. Je m'étendrai donc sur toutes les choses que j'ai à traiter avec vous. Mr. de Louvois assure que vous n'avez rien à craindre où vous êtes. Le Roi vous a donné un Gouvernement en Alsace, où vous serez très-bien. Vous attendrez les ordres là-dessus, & vous vous tairez sur ce nouvel honneur, tant que vous ne le saurez que par moi. Je vous verrai quand vous changerez de lieu, & je vous avoue que je m'y prépare comme. . . .
. . . . *Le reste manque.* . . . . . . . . .
. . . . . . . . .

# LETTRE XII (1).

*Paris, le 2 Mai 1674.*

JE mourois d'envie de vous écrire : je remettois de jour en jour par la quantité de bagatelles qui m'occupent. Je ne doutois point que des Rolines ne prît soin de vous mander de mes nouvelles : je me porte très-bien, & je me trouve toujours de la santé, dès que mon corps & mon esprit sont en quelque repos : & si M. le Duc du Maine marchoit, je serois fort contente de la mere & du Roi. Voilà tout ce que je puis vous dire. Pourquoi ne m'instruisez-vous pas de la maniere dont vous vous trouvez à Bedfort ? Je suis bien-aise que vous ayez reçu des marques de considération de la part de M. de Turenne. Il en va recevoir des remerciments qui l'obligeront à continuer. Je ne vois pas fort souvent les gens dont vous me parlez, hormis Mr. de Montchevreuil : je m'enferme plus que jamais & je mene une vie très-douce. Je songe fort à votre établissement. Il y a deux

(1) L'Adresse : *Pour M. d'Aubigny, Gouverneur de Betfort.*

ou trois affaires sur le tapis : elles ne sont pas assez avancées pour vous en parler. Adieu, mon cher frere : j'ai aussi plusieurs terres auxquelles je pense ; quand il y aura quelque chose de décidé, vous le saurez : j'ai parlé à M. & à Me. Colbert en faveur de M. Arnaud.

## LETTRE XIII. (1)

*A Versailles, le 15 Juillet 1674.*

IL y a long-temps que je veux vous écrire, & je n'ai pas pu y parvenir : la vie que l'on mene ici est fort dissipée comme vous savez, & les jours y passent fort vîte : tous mes petits Princes y sont établis, & je crois pour toujours : cela, comme toute autre chose, a son bon & mauvais côté : je suis assez contente. Je me porte bien. Je songe très-sérieusement à vous marier : je travaille à une affaire qui seroit bonne. N'en parlez point. Comptez que tout revient, & qu'on ne peut trop veiller sur ses paroles, quand on a les moindres relations dans ce pays-ci.

(1) Même adresse.

Je ne puis trouver de terre comme je la voudrois : je ne me rebuterai point que je n'en aye une. Adieu, mon cher frere, soyez persuadé que je n'oublierai rien pour vous mettre en état de vous passer de moi & de tout le monde : je ferai peindre votre carrosse, & j'ai donné ordre pour des armes. Notre petit Duc vient de me dire de son chef qu'il vous baise les mains, & qu'il voudroit bien que vous fussiez ici. Je ne sais ce qu'il vous revient de ce que j'ai fait pour Mr. Arnaud; mais si j'aimois l'argent, j'aurois pu vendre bien cher ma protection, & j'ai été surprise & indignée de tout ce que l'on m'a offert là-dessus : je ne lui en demande que quelques petits emplois. Marquez-lui, que s'il veut m'obliger, il secoure des misérables. C'est tout ce que je veux de sa reconnoissance; mais je ne vous défends point d'en profiter autant que l'honneur & la conscience peuvent le permettre : car il faut que tout cede à notre devoir. Adieu, mon cher frere; je vous aime bien tendrement.

## LETTRE XIV.

*Paris, le 7 Septembre 1674.*

JE suis venue à Paris pour me guérir de la fievre tierce, dont j'ai eu cinq accès : j'en suis quitte, & je pars pour Versailles. Je n'ai pas voulu vous l'écrire, pour ménager votre sensibilité : voilà une confiance à laquelle je ne suis pas fort sujette. Je crois la devoir à votre amitié. Je vous prie d'épargner quelque somme considérable pour les fraix de vos noces. Je traite pour vous un mariage qui va assez bien ; mais vous ne prendrez pas un sol du bien de votre future épouse : car il faut songer à vous établir, & non à la ruiner. Le petit Duc est malade depuis six semaines, mais il est mieux à présent. Les autres sont en bonne santé, & la Princesse est belle comme un Ange. Tous nos amis me voyent ici avec beaucoup de soin : j'y suis seule, & par conséquent très-libre : j'ai recommandé les intérêts de M. Arnaud à M. Frémont: enfin, je fais tout ce qu'il desire de moi: profitez-en, puisque je n'en profite pas. Adieu : mon cher Masa est mort sans con-

fession : Villandry a été trouvé mort dans son cabinet un moment après y être monté. Voilà ce qui arrive aux libertins : songez à Dieu, tandis que vous le pouvez ; & ne remettez pas votre conversion à la mort. Car que pouvons-nous faire alors ? Pardonnez ce petit sermon à la solidité de mon amitié.

## LETTRE XV. (1)

*A Versailles, 16 Octobre 1674.*

ON m'a écrit de Paris aujourd'hui que votre mariage va assez bien : il ne faut pourtant s'assurer de rien qu'il ne soit fait. Mais à tout hasard, amassez de l'argent pour les fraix des noces : je compte en cette occasion sur M. Arnaud : il seroit pourtant honteux que son affaire meublât votre maison. La Demoiselle est jolie, à ce qu'on dit. Je me porte à merveilles : le Duc du Maine a la fievre quarte ; la Princesse, la tierce. J'y fais de mon mieux, & je me console des événements. Je suis en marché d'une terre dont j'of-

(1) *Pour M. d'Aubigné, à Betfort.*

ſre deux cents quarante mille livres : n'en dites encore rien. Rien ne porte plus malheur que l'indiſcrétion, & les vanteries les plus petites ſont de grands ridicules. Adieu, mon cher frere : je crois que nous paſſerons une aſſez jolie vieilleſſe, s'il peut y en avoir de jolie.

## LETTRE XVI.

*A St. Germain, le 10 Novembre 1674.*

JE ne ſais ſi des Rolines, qui eſt très-bien informé de tout ce que je fais, vous aura mandé que j'achete une terre. Mais il ne ſait peut-être pas encore que c'eſt Maintenon, & que le marché en eſt fait à deux cents cinquante mille francs. Elle eſt à quatorze lieues de Paris, à dix de Verſailles, à quatre de Chartres : elle eſt belle, noble, & vaut dix à onze mille livres de rente. Voilà une retraite qui ſera votre pis-aller. Vos affaires ne vont pas ſi bien que les miennes. Votre future épouſe eſt très-opiniâtre, & ne ſe rend ni à la perſuaſion de nos amis, ni à l'autorité de ſes parents : je ne me ſuis pas encore rebutée, & peut-être en viendrons nous à bout, Mr de Louvois eſt toujours

malade. Mais le Roi a entendu parler de ce que vous demandez pour votre Compagnie de Cavalerie : je crois qu'il en disposera, & qu'on ne vous refusera point ce qu'on pourra vous accorder. Adieu : j'ai bien envie de savoir votre guerre finie, pour tenter de demander un congé pour vous. J'espere que l'hyver ne se passera pas sans vous voir. Je me porte fort bien. Mes Princes sont toujours malades. Le petit Duc parle souvent de vous.

---

## LETTRE XVII. (1)

*Le Jeudi matin.*

VOtre lettre a bien plus de l'air d'un homme qui rend compte d'une galanterie que d'un mariage. Voyez ce qui en arrivera : instruisez-m'en, afin que je prenne mes mesures là-dessus. Je meurs d'envie de me retirer à Maintenon. Mais je ne veux pourtant pas m'éloigner, tant que j'espérerai quelque chose : pressez votre maîtresse le plus que vous pourrez,

---

(1) Ce billet sans date dans l'Original, est vraisemblablement de l'année 1675.

puisque le temps vous presse. Ne vous inquiétez point de l'idée qu'on a ici de votre long séjour à Paris. Vous ne sauriez faire à Versailles ce que vous faites à Paris. On sait que vous y êtes, & ce qui vous y retient.

---

## LETTRE XVIII.

*Le 6 Février* 1675.

JE reçois votre derniere lettre, qui m'afflige, en me montrant que vous ne vous portez pas bien : conservez-vous autant que vous le pourrez dans le vilain séjour que vous me dépeignez, & attendez tranquillement une heureuse vieillesse. Je fais tout mon possible pour vous marier. Et peut-être y réussirai-je. Bon prétexte pour un congé : je songe toujours à vous. Vos intérêts me sont plus chers que les miens. J'ai été à Maintenon, dont je suis très-contente. C'est un gros château au bout d'un grand bourg ; une situation selon mon goût, & à peu près comme Murçai : des prairies tout autour : la riviere qui passe par les fossés : dix mille livres de rente actuellement, & douze dans deux ans. J'y ai me-

né notre fidele ami M. de Montchevreuil. Nos Princes sont en bonne santé : je crois que j'irai cet été mener l'aîné à Barege. La Princesse n'a eu que vingt grains de petite-vérole. Me. de Bourg veut vous épouser. Mandez-moi à tout hasard si vous pourriez vous accommoder de sa personne. Je m'informerai du reste. Adieu, mon chere frere : nous ferons grande chere à Maintenon, si Dieu vous conserve ; songez à votre salut : il est de bien mauvais sens de ne se pas mettre dans l'état où l'on voudra être à l'heure de la mort. Vivez sobrement, & prenez le matin du lait de vache bouilli un moment, & écrêmé.

---

## LETTRE XIX.

*Le* 15 *Avril* 1675.

MAdame de Montespan, qui n'est pas de mauvais sens, & à qui j'ai lu votre lettre, prétends que vous devez passer outre, & que ce mariage vous sera très-utile : j'en entretiendrai encore aujourd'hui Mr. Barillon. Consultez-vous vous-même, & tâchez de lui ôter de l'esprit que je dois lui assurer un douaire

pendant ma vie. Après ma mort, oui. Mais ne m'en faites pas de remerciment. L'effort n'est pas bien grand. J'aimerois mieux donner une somme à votre premier enfant. Mais si votre future s'opiniâtre au douaire, il en faudra passer par-là. Pressez votre affaire à tout hasard. Vous en serez toujours le maître. Si elle doit se faire, ce ne sauroit être trop tôt.

## LETTRE XX.

*Ce Lundi.*

JE vais demain à Paris, j'y arriverai à dix heures; je vous prie d'envoyer votre carrosse à la porte St. Honoré : si vous voulez me donner à dîner, vous me ferez plaisir. Nous verrons la Veuve, si vous le jugez à propos. Il faudroit aussi voir M. Barillon : enfin, je serai à vous & à vous seul, six heures de suite, que vous me veuilliez ou que vous ne me veuilliez pas.

## LETTRE XXI.

JE suis arrivée en même-temps que vous. Mais quelqu'envie que j'aye de vous voir, il faut remettre à demain. Vous ne trouverez personne chez moi. Vous irez ensuite songer à votre bonne mine. Il faut vous montrer au plutôt à cette femme. Elle meurt d'impatience. Il faut profiter de ces moments de ferveur. Je ne sais encore rien d'elle. J'en attends des nouvelles. Je ne pars point d'ici, que l'affaire ne soit faite ou rompue. Une décision est de conséquence pour vous & pour moi. Bon soir. Faites-vous beau. Il faut donner de l'amour à cette vieille qui me paroît assez facile à en prendre.

## LETTRE XXII.

*A St. Germain, le Dimanche gras.*

COmme je ne sais si je vous verrai bientôt après que vous serez arrivé, je vous écris avant que vous puissiez l'être, afin de vous apprendre l'état de

vos affaires. Votre mariage est conclu avec Mlle. Cavellier : & Mr. de Louvois en doit voir les articles au premier jour. Elle a, je crois, cent mille écus. Avec cela il est superflu d'être jolie, & elle l'est. Je ne vous dirai rien de l'obligation que nous avons à M. de Louvois. Si j'entrois en matiere, je ne pourrois vous parler que de lui; & il s'agit de vous. Portez-vous bien. Ayez de l'argent, & plaisez à la Demoiselle. J'espere que l'air de Paris aura fait le premier, & que notre protégé (1) fera le second, soit pour un prompt payement, si vous avez quelque convention avec lui, soit pour un prêt, si vous n'en avez pas. Quant au troisieme, brodez-vous bien; moins de cheveux à vos perruques, de la gaieté, & tout ira bien. Je vous avoue que je suis ravie, si cette affaire-là se conclut à votre satisfaction, & que mon mariage ne me fera pas plus de plaisir que le vôtre. Ne faites rien en ceci que par mes conseils. Ce seront ceux de M. de Louvois. Voyez-le, & témoignez-lui que vous n'êtes pas ingrat. . .

(1) M. Arnaud.

## LETTRE XXIII. (1)

*A St. Germain, ce 16 Juin.*

VOus m'avez écrit en partant. Je ne me souviens plus si je vous ai fait réponse. Je n'ai pas entendu parler de vous, depuis que vous êtes à Betfort. Ne vous réglez pas sur moi. Je ne suis pas maîtresse de mon temps. Vous avez vu quelques échantillons de ma servitude, & vous n'avez rien vu. Il y a deux mois que je demande d'aller à Maintenon pour un jour, & je ne l'ai pu obtenir. J'en suis dans une colere épouvantable. J'y fait travailler, sans qu'il me soit permis d'y donner aucun ordre. C'est une passion que j'ai pour ce lieu-là, & une passion nouvelle; jugez de ce que je souffre de la voir contredire. M. Bosteau m'a écrit, & m'a envoyé une lettre qu'il a reçue de vous, où vous lui dépeignez fort bien le tort que vous a fait l'empressement de nos amis. Il me mande que Madame Boudon a voulu le voir, & croit

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigné, Gouverneur de Betfort.*

que cette affaire dépendra de vous. Je lui ai écrit que cette femme-là me plaisoit fort, pourvu qu'elle vous assurât du bien ; que je croyois quevous en aimeriez mieux une plus jeune dans la fantaisie d'avoir des enfants, mais que l'on ne pouvoit pas trouver tout ensemble ; que je le priois d'y penser, & de travailler sourdement à votre mariage ; soit pour celle-là, soit pour une autre ; que je lui en aurai une extrême obligation, & que je suis hors d'état de ménager ces occasions-là, étant aussi séquestrée du monde que je le suis. Voilà le sens de ma lettre : l'âge de Madame Boudon me fait peine à cause des enfants ; mais son habileté à conduire votre maison, & cette terre à quatre lieues de Paris, me font envie. J'ai été bien fâchée de la mort du Maréchal de Rochefort. Madame sa femme ne se console point. Madame de Montespan est présentement à Fontevrault, & en reviendra à la fin de ce mois. Son absence me donne un peu de repos : & je men porte mieux. Les Princes & les Princesses sont en parfaite santé. Je n'écris pas un mot à M. de Louvois sans parler de vous ; je ne sais ce que mes lettres opéreront. Adieu, mon cher frere ; jouissez du repos en attendant mieux ; & pour vous

consoler dans votre ennui, songez que je ne me couche, ni ne me leve, selon ma volonté, & que je n'aspire qu'à être seule, & à n'avoir rien à faire; songez à Dieu, qui est encore une meilleure consolation.

---

## LETTRE XXIV.

*A Basas, 28 Juin.*

JE crois que le fidele des Rolines vous aura déja mandé de mes nouvelles, & que pour vous en faire savoir, il s'en sera informé à tous ceux qui lui en peuvent apprendre. Mais après avoir écrit non au plus chéri, mais aux plus pressés, je veux vous en dire moi-même: je ne crois pas que nous puissions recevoir de nouvelles bien fraîches: & c'est en cette occasion qu'il faut dire, il vaut mieux tard que jamais. Venons à notre voyage. Il se passe très-heureusement; & excepté trois accès de fievre tierce que notre Prince a eus, je n'ai pas senti un mouvement de chagrin. Je me repose plus qu'en aucun lieu du monde. Nous avons un très-beau temps, toutes nos commodités. Et s'il ne nous arrive rien de nouveau, ce voyage-ci ne me paroîtra pas

ſi fatiguant, que d'aller de Paris à Verſailles. On nous reçoit par-tout comme le Roi; mais il faut avouer que la Guyenne ſe diſtingue, & que l'on ne peut rien ajouter aux démonſtrations de joie qu'elle nous donne. Madame la Maréchale d'Albret me parut fort aiſe de nous voir : on nous avoit penſé étouffer à Poitiers à force de careſſes. M. le Duc de St. Simon nous traita magnifiquement à Blaye, & les Jurats de Bordeaux nous y vinrent amener un bateau magnifique. Il en périt un de notre train dans le moment que nous nous embarquâmes, & l'Aumônier trouva une grande imprudence de ne pas profiter de cet exemple. Nous voguâmes très-heureuſement avec quarante rameurs, & à la vue de la Ville. Il ſe détacha des vaiſſeaux pour nous venir ſaluer, les uns pleins de violons, & les autres de trompettes : mais quand nous fûmes plus près, rien effectivement ne peut être plus beau que tout le canon du château Trompette, celui des vaiſſeaux qui étoient au port, mêlé avec les tymbales & les violons qui nous ſuivoient, & les cris de *Vive le Roi* d'une infinité de peuples qui étoit ſur le bord de l'eau. M. le Maréchal d'Albret, qui étoit venu au-devant de nous juſques à Pons, con-

duisoit notre Princè, qui fut reçu par M. de Montégu, & par tous les Jurats qui le haranguerent. Nous montâmes ensuite en carrosse avec une centaine d'autres qui nous suivoient : nous fûmes plus d'une heure à aller du port à la maison. . . . . . . . *Le reste manque.*

. . . . . . . . . . . . . . .

## LETTRE XXV.

*A Barege, le 8 Juillet.*

JE vous ai écris une grande Lettre sur la route de Bordeaux ici, & je ne doute point que vous ne l'ayez reçue; car je l'ai adressée à M. Viette, que je tiens infaillible comme le Pape. Nous sommes ici depuis le 30 Juin, & nous n'y faisons pas grand'chose: le petit Duc a la fievre quarte, peu considérable à la vérité, mais c'est toujours un trouble dans ses bains qui nous embarrasse. Nous n'en voyons encore aucun fruit : il faut prendre patience, vous, sur votre roche, & moi dans les Pyrénées. Nous nous rejoindrons encore, s'il plaît à Dieu. Songez à lui, afin d'être toujours prêt à mourir : & du reste tenons-nous gais. Je n'écris point

à M. de Louvois sans le faire souvenir de vous ; & il me répond qu'il fera ce que je demande. Il faut vous marier cet hyver : notre pis-aller est Maintenon, où nous ne mourrons pas de faim. Vous voyez que je prends courage dans un lieu plus affreux que je ne puis vous le dire. Pour comble de misere, nous y gelons : la compagnie y est fort mauvaise : on nous respecte & on nous ennuye : & avec tout cela, je m'y porte fort bien, parce que j'y ai moins de peine & moins de chagrin qu'ailleurs; vous ne sauriez faire trop de liaisons avec Vauban. L'estime de cet homme-là est plus glorieuse que celle de tous les Courtisans. Toutes nos femmes sont toujours malades. Ce sont des badaudes de Paris, qui ont trouvé le monde bien grand dès qu'elles ont été à Etampes. Adieu, mon cher frere. Vous savez si je vous aime.

## LETTRE XXVI (1).

*A Brion, entre la Ville Dieu-Donné & St. Léger de Mesle, ce 16 Octobre.*

Je crois que la date de ma Lettre vous sera connue. On y parle fort Poitevin, & ce seul mérite-là me fait trouver tout ce que je vois de fort bonne compagnie : la joie où je suis depuis quelque temps y peut contribuer. M. le Duc du Maine marche ; & quoique ce ne soit pas bien vigoureusement, il y a lieu d'espérer qu'il marchera comme nous. Vous ne savez pas toute la tendresse que j'ai pour lui ; mais vous en connoissez assez pour ne pas douter que cet heureux succès de mon voyage ne me fasse un grand plaisir. Les nouvelles de la Cour me font espérer que j'y passerai mon temps agréablement, & qu'on trouvera bon que je m'y conserve plus que je n'ai fait par le passé. J'y suis fort résolue. Je me servirai de tout mon crédit pour vous tirer d'où vous êtes. Je me prépare aussi à m'occuper de

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigné, Gouverneur de Betfort, à Betfort.*

Maintenon, qui est, je crois, à moi présentement, sans qu'on puisse me l'ôter; le décret doit être fait ce mois-ci. Adieu, mon cher frere. Il ne me reste plus qu'à vous marier : il faut y travailler cet hyver; je vous aime avec une extrême tendresse. Réjouissez-vous, pensez à votre salut. Il n'est rien de plus doux que le plaisir & la piété. Madame de Montespan m'écrit des Lettres fort cordiales.

## LETTRE XXVII.

*A Richelieu, ce 28 Octobre.*

IL y a bien long-temps que je ne vous ai écrit. A Paris je serai plus exacte. J'ai reçu la lettre que vous avez adressée pour moi à M. le Maréchal d'Albret, par laquelle vous me faites une proposition qui me paroît très-raisonnable, & qu'il a jugée telle : il me mande qu'il y faudra travailler dès que je serai de retour. Je vous promets tout mon crédit. Nous partons d'ici le lendemain de la St. Martin, & nous arriverons le 18 ou le 20 de Novembre. Vous aurez de mes nouvelles : j'en ai beaucoup à vous dire de Poitou, où j'ai été quinze jours. J'ai logé aux Ur-

ſelines de Niort; mais je n'ai pu me diſpenſer de coucher ſouvent chez M. de Villette, dont je ſuis fort contente : ſa femme eſt la plus raiſonnable de mes parentes. Il n'y a ſorte de conſidération ni d'amitié que je n'aye reçu d'eux; j'ai fait beaucoup de jaloux, & M. & Madame de Fontmort en ſont très-mécontents. J'ai été trois jours à Murçai : j'ai été dîner à Surineau, où l'on m'a régalée, & où je n'aurois pas été ſi M. de Senſac n'eût été abſent. M. de Launé a très-bien vécu avec moi. Mlles. de Senſac ne m'ont pas quittée. Mais par une conformité de goût, j'ai pris en amitié votre favorite Artémiſe. Elle eſt très-changée, & ſi malade de ſa groſſeſſe, qu'à peine peut-elle ſe ſoutenir. Cependant au travers de cette langueur & d'une très-grande triſteſſe, on démêle une grande beauté & un caractere charmant. Elle m'a plu, & par ſa perſonne, & par un procédé plein de douceur & de franchiſe, dont je m'accommodois admirablement. Elle paſſoit les journées avec moi; malheureuſement ce n'étoit pas tête-à-tête. J'ai été accablée de viſites à n'avoir pas un moment à moi. A Niort on m'a comblée d'honneurs. M. l'Intendant me régala en paſſant par Poitiers. Madame & Mlle. de la Laigne me ſont venues voir. J'ai ap-

porté l'histoire de mon grand-pere, c'est-à-dire, sa vie, & plusieurs papiers qui prouveront notre noblesse, si jamais on nous la dispute. Parmi ces papiers, quelques-uns m'ont fait voir nos prétentions sur Surineau. Je pourrai bien faire quelques pas contre les usurpateurs : mais je vous assure que si je prends ce parti-là, je commencerai par des propositions très-douces & très-raisonnables, non à cause du pere, mais à cause des filles que je ne voudrois point ruiner : je vous avertirai de tout. Conduisez-vous par-tout comme si vous y deviez passer votre vie.

## LETTRE XXVIII.

*A Versailles ce 9 Août.*

L'Etat de votre santé m'afflige. Des Rolines vous enverra l'avis des Médecins : en essayant leurs remedes, soyez sage & sobre ; c'est le meilleur : point d'excès, nul chagrin. Il y a du bon & du mauvais par-tout : je sollicite toujours M. de Louvois : souvent nous nous trouvons mal des changements. Ce n'est pas que je ne sache très-bien que vous êtes fort tristement établi. Adieu, je m'en

vais

vais me baigner à Maintenon. Plût à Dieu que vous y fussiez! Nous y serons quelques jours : songez à Dieu ; c'est tout ce qu'il y a de nécessaire.

---

## LETTRE XXIX.

*A Versailles, le* 10 *Août.*

VOtre favori, des Rolines, m'apporte une lettre de vous qui me donne de la joie, parce qu'il me paroît que vous en avez un peu : au moins votre style est assez gai. Je me porte mieux que ma place ne me le permet : car je veille beaucoup. Les fatigues semblent me donner des forces. Le pauvre petit Duc aura de la peine à vivre : il est abandonné aux Médecins : pour moi je le remets tous les jours entre les mains de Dieu. Comptez que tout ceci est sujet à de grands changements, & que la disgrace & la faveur se tiennent par la main. Je fais mon possible pour vous marier ; mais nous traitons avec des gens qui sont fort loin : ainsi notre négociation va lentement.

## LETTRE XXX.

*A Versailles, ce 7 Septembre.*

JE ne devrois point vous écrire en l'humeur où je suis. Vous avez assez de chagrins, & vous prenez assez de part aux miens, pour que je ne desire pas de vous les montrer. Cependant à qui me plaindrois-je plus à propos qu'à vous dans la perte commune que nous venons de faire? M. le Maréchal d'Albret est mort, & m'a écrit, une heure avant d'expirer, d'un style qui marque l'estime & l'amitié qu'il avoit pour moi. C'est une perte irréparable, & qui me donne une tristesse mortelle : il est mort comme un Saint. Mais que savons-nous, s'il a eu assez de temps pour réparer tout le mal qu'il avoit fait? J'écarte cette idée : je n'aime point à douter du salut de mes amis. Songeons à nous, mon cher frere, nous avançons en âge, nous devenons mal-sains; applanissons-nous par une bonne vie le passage de la mort; ce moment est terrible pour ceux qui ont mal vécu; l'état de votre santé me fait trembler; & la paresse que je me trouve pour le

ſervice de Dieu, me fait craindre que vous ne me reſſembliez en cela comme en autre choſe. Je preſſe Mr. de Louvois; on me promet toujours. Nous ne ſerons que trop bien ici-bas, il faut penſer à l'avenir. J'ai été trois ſemaines à Maintenon. Vous ne le reçonnoîtrez pas. J'y avois M. Barillon, Mlle. du Mongeron, M. de Montchevreuil & Mlle. de la Harteloire. Madame de Guiſe m'y vint voir; le Roi m'y envoya M. le Nautre. Me. de Monteſpan m'y faiſoit tous les jours quelques préſents. Je m'y ſuis baignée; je m'en trouve très-bien. Ecrivez-moi quelquefois, & prenez patience. Vous mourez de langueur pour venir dans le monde; & moi je n'aſpire qu'à en ſortir. Voilà comme Dieu a ſemé des peines dans tous les états! Il faut les lui offrir, & le prier de nous conduire. Il ſait mieux que nous ce qui nous eſt bon. Adieu, mon cher frere. J'eſpere que vous paſſerez l'hyver avec nous, & qu'un peu de plaiſir vous remettra mieux que les remedes que l'on vous ordonne.

## LETTRE XXXI.

*A Verſailles, ce 8 Novembre.*

ON ne m'a pas conſeillé de demander votre congé, que l'armée des ennemis ne fût ſéparée. On m'aſſure que ce retardement n'ira qu'à ſept ou huit jours; je prierai ſeulement M. de Louvois de ne pas accorder le congé à M. de la Potrie, au cas qu'il le demandât. J'arrivai il y a deux jours de Maintenon, où j'ai été trois ſemaines toujours au lit. Je ſuis dans une langueur éternelle. J'ai des maux dont je ne guérirai point. Il faut prendre patience, mon cher frere. Tout eſt mêlé ici-bas, pour nous porter à deſirer ce qui ſeul nous ſera bon; penſez-y, vous en ſerez plus conſolé. Dites, ou faites ſavoir à M. de Caumont, qu'il n'a qu'à demander ſon congé à M. de Monclars. J'ai entretenu M. de St. Pouanges ſur ſes intérêts; il m'a dit que l'on ne ſongeoit pas préſentement à faire des Régiments. Bon ſoir, mon cher frere. Je ſuis plus touchée de vos chagrins que des miens, quoique j'en aye peut-être ici autant que vous en avez à Betfort.

## LETTRE XXXII.

On n'eſt malheureux que par ſa faute. Ce ſera toujours mon texte, & ma réponſe à vos lamentations. Songez, mon cher frere, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeuneſſe, & vous bénirez la Providence, au-lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un de l'autre du point où nous ſommes aujourd'hui. Nos eſpérances étoient ſi peu de choſes, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à préſent quatre fois plus, & nos ſouhaits ne ſeroient pas encore remplis! Nous jouiſſons de cette heureuſe médiocrité que vous vantiez ſi fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons pas de vues trop vaſtes. Nous avons le néceſſaire & le commode; tout le reſte n'eſt que cupidité. Tous ces deſirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes ſont payées; vous pouvez vivre délicieuſement, ſans en faire de nouvelles. Que deſirez-vous

de plus ? Faut-il que des projets de richesse & d'ambition vous coûtent la perte de votre repos & de votre santé ? Lisez la vie de St. Louis ; vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des desirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répete ; vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur ; si vous pouvez la rendre moins bilieuse & moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules ; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie & réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement, l'ame est sans vigueur. Adieu. Ecrivez-moi plus souvent, & sur un ton moins lugubre.

## LETTRE XXXIII.

*A St. Germain, le 22 Décembre.*

QUand je demandai votre congé à M. de Louvois, il me dit qu'il n'y avoit aucun Commandant où vous étiez, & qu'aussi-tôt que le Lieutenant de Roi seroit de retour, vous n'aviez qu'à l'écrire. J'ai passé huit jours à Maintenon avec bien du plaisir; on y a fait des réparations qui l'ont fort embelli, mais qui me coûtent beaucoup; j'y avois mené Mr. & Me. de Montchevreuil, avec le bon homme Viette; j'y retournerai au mois de Mars, & peut-être serez-vous de ce voyage-là. Je fais mes efforts pour vous tirer du lieu où vous êtes. M. de Louvois me le promis encore hier au soir. Madame de Montespan en parla aussi au Roi; je leur dis ce que vous me mandez, que vous ne prétendez point au grand, que vous desirez seulement une condition sûre dans un lieu moins désagréable. M. de Louvois me dit qu'il n'y auroit rien à faire pour ces maladreries que dans deux ans. Il faut prendre patience, mon cher frere, & penser que tandis que vous vous

plaignez, il y a des gens au monde qui n'ont pas un moment de repos, qui sont dans une servitude sans relâche, & font toute leur vie la volonté des autres. Que cette peinture ne vous afflige point!

---

## LETTRE XXXIV.

*De M. d'Aubigné à Me. de Maintenon.*

Il m'est impossible, ma très-chere soeur, de cesser de vous aimer, comme il vous l'est de cesser de me gronder. Je ne répondrai point à vos reproches, en faisant valoir ce triste droit d'aînesse que je ne dois qu'au hasard; mais je me conformerai à vos conseils, qui sont le fruit d'une sagesse que vous devez à vos réflexions. Je ne verrai plus le Comte de **, parce que, quoique je puisse le voir sans danger pour moi, je ne puis le voir sans inquiétude de votre part. Je serois fâché d'affliger votre ame. C'est par les mêmes considérations que je vous promets de vous sacrifier cette passion, que j'aime si fort & que vous haïssez tant, quoiqu'elle ne m'ait pas jusqu'ici dérangé autant qu'on vous l'a dit. Priez Madame de Montespan & Monsieur de Louvois

de ne pas me laisser languir plus long-temps. Le chagrin de voir monter tant de gens aux premiers emplois, tandis que je reste dans les subalternes, ajoute beaucoup à ma mélancolie naturelle. Je serois guéris de mes vapeurs, si mon esprit l'étoit de ses inquiétudes. De pensée en pensée, de projet en projet, je m'enfonce dans des rêveries qui me consument : c'est un poison lent. Je monte tous les jours à cheval, & je m'en porte mieux. Le petit de Circe est fort gentil : sa mere me le recommande, non comme à un parent, mais comme à un favori : vous voyez bien qu'elle se méprend : je vous l'enverrai. La beauté flétrie vous fait mille compliments ; & dit que vous rajeunissez ; il n'y a donc rien qui éloigne plus de la vieillesse que la faveur. Aimez-moi, ma très-chere sœur : je ne croirai plus être aimé de vous, quand vous ne me direz plus mes vérités. Je demande tous les jours à Dieu qu'il me fasse être à lui autant que je suis à vous. J'ai vu M. de Brisacier. Ce n'est pas un homme, c'est un Ange. Rien ne m'a plus inspiré le desir d'être bon Chrétien que de voir la vertu pratiquée par celui qui la prêche.

## LETTRE XXXV.

*De Me. de Maintenon à M. d'Aubigné.*

*Le 17 Mars.*

JE reçus hier au soir deux lettres de vous, qui me donnent tant d'impatience d'y répondre, que je ne puis remettre à demain, quoique j'aye la migraine. Je me sers donc d'un Secretaire en qui je me fie, pour vous dire que je voudrois avoir tous les défauts que je vous ai reprochés, & être capable d'en recevoir la réprimande de la maniere dont vous avez reçu la mienne. Croyez, mon cher frere, que de l'humeur dont je suis, c'est la plus grande marque de tendresse que je vous aye jamais donnée. Ne vous affligez point, je vous en prie: & jouissez du présent, sans vous inquiéter de l'avenir. Vous allez dans le plus beau lieu du monde, dans votre pays. Ne songez qu'à vous y réjouir, à vous faire aimer, à vous marier, afin de n'avoir plus d'opposition à votre salut. Je vous verrai au commencement de Juin. J'ai reçu une lettre d'un Gentilhomme d'auprès de Cognac. Si j'avois pu lire le nom, j'y ferois réponse: je vous l'envoye.

## LETTRE XXXVI.

*Ce 19 Avril.*

JE trouve toutes vos raiſons fort ſolides : & le mariage que cette femme propoſe ſeroit plus avantageux pour elle que pour vous. Elle ne veut vous aſſurer aucun fonds : & je lui en aſſurerois ! Vous auriez autant de revenu qu'elle, ſi vous étiez ſage. Quand même elle ſeroit d'une condition égale à la vôtre, ce ſeroit encore vous qui perdriez à ce marché : ſi vous vendez votre liberté, vendez la mieux, je vous prie. Conſultez M. Barillon ; il eſt notre ami. Mais que mon conſentement ne vous gêne point. J'arrivai hier à dix heures du ſoir, ſi laſſe que je ne pus vous écrire. Me. de Monteſpan eſt charmée de Maintenon : il eſt vrai qu'à préſent il y fait fort joli.

Vous me viendrez dire adieu, quand il vous plaira ; j'eſpere que vous me trouverez un peu plus tranquille, & que l'agitation de Me. de Monteſpan ſe calmera ; ſi elle duroit, telle qu'elle eſt depuis quinze jours, je n'y réſiſterois pas.

# LETTRE XXXVII.

*A Maintenon, ce 8 Mai 1677.*

JE ſuis bien ſurpriſe de ce que vous ne m'écrivez pas votre arrivée à Cognac, & comment vous vous trouvez de ce nouvel établiſſement : je vous en avois prié. J'y prends aſſez d'intérêt pour que je mérite d'en être inſtruite. Mandez-moi auſſi, je vous prie, ce que c'eſt que l'aventure de Madame de.... Je l'apprends, par tant d'endroits que je ne puis preſque plus en douter ; & j'en attends la confirmation par vous. Si l'on dit vrai, je ſuis bien trompée à cette femme-là : ſa vertu, ou ce qui en avoit l'air, m'avoit donné beaucoup d'amitié pour elle : & vous en pouvez juger par les ſoins que j'en prenois. Appaiſez tout ; c'eſt toujours le parti le plus honnête & le plus ſage. Je ne veux point la voir. Je ne l'affecterois pas ſi je paſſois par Niort, de peur de ſcandaliſer les foibles. Il ne faut pas la faire trouver à Cognac. Si vous voyez Me. de Mioſſens, faites-lui, je vous prie, mes compliments, & à Mlle. Martel auſſi ; ſi vous les voyez, vous avez bonne com-

pagnie. Voilà une lettre pour votre Maire. J'ai toujours ici Me. de Monteſpan & M. du Maine : je m'en vais au premier jour querir Mlle. de Tours ; & toute cette bonne compagnie y ſera juſqu'à ce que nous partions pour Barege : ce ſera au commencement de Juin. J'ai envoyé une lettre de cachet à M. de Marillac (1) pour Me. de Montgon. Que j'en ſache le ſuccès.

---

## LETTRE XXXVIII. (2)

*Saint-Germain, ce* 11 *Mai* 1677.

MAdame de St. Bazile me fait une propoſition pour vous qui ne me déplairoit pas, ſi ſon expoſé eſt vrai. Je préférerois une Demoiſelle, avec cent mille francs, d'un bon caractere & jolie, à une laide bourgeoiſe avec cent mille écus. Voyez donc ſi le bien de cette fille eſt effectif, s'il n'y a point de tache à ſa conduite, ſi vous l'aimez. Mr. de Monchevreuil & M. Barillon ſont de bons conſeils. Ne faites rien ſans eux. Nul démêlé avec les gens de Madame de Guiſe.

---

(1) Intendant de Poitou.
(2) Pr. M. d'Aubigné.

Voyez avec douceur s'ils se sont emparés des droits de votre Gouvernement : nous ferons ce qu'il faudra pour vous soutenir avec tout le respect qu'on doit à ce nom-là. Adieu. Je suis lasse à mourir. Rien n'est plus fatiguant que les petites affaires. Vivez bien avec ceux qui vous aiment. Ne vous plaignez jamais de vos ennemis : n'en parlez pas même. Ne cherchez & ne fuyez personne. Soyez affable sans bassesse. Il est inutile de vous le recommander. Vous n'êtes déja que trop glorieux. Vous ne me parlez point assez de votre établissement. Ecrivez-moi les moindres détails. Des riens, mon amitié pour vous en fera des choses. Nous partirons pour Barege le 4 ou le 5 de Juin. Nous séjournerons à Fontevrault. Je vous verrai donc le 18 ou le 20. Vous êtes dans le plus beau lieu du monde, dans un bon poste, votre maître : *J'en connois de plus misérables !* Mes chagrins me sont moins sensibles que les vôtres. Ne vous croyez point mal à la Cour. Nous nous y soutiendrons. Jouissez en Philosophe de ce que vous avez. Comptez pour rien tout ce que vous n'avez pas. Le Roi arrive Lundi à Versailles ; & nous y serons Dimanche. On se croit défait de nous. Vous me connoissez. On ne s'en défait pas aisément.

Et Maintenon ne ſera pas
Ce que le vieux Duc n'a pu faire.

Je ne crois pas que vous deviez ſonger à nous recevoir. Nous avons nos lits : avez-vous de la place pour les mettre ? Rien n'eſt ſi pitoyable que l'aventure de M. de Courpeteau.

---

## LETTRE XXXIX.

*Ce Vendredi.*

QU'il eſt déſagréable de négocier pour des abſents ! on ne ſait point leurs vrais ſentiments. On craint toujours d'aller trop loin, ou bien de s'arrêter mal-à-propos. Vous m'avez chargée d'examiner ſi cette fille avoit cent mille francs : je vous réponds qu'elle n'a que vingt-cinq mille écus. Vous l'acceptez malgré ce mécompte. Je vous en crois amoureux ; & aujourd'hui vous m'en écrivez en homme qui en eſt dégoûté. J'ai ſongé à votre honneur ; elle eſt Demoiſelle : elle eſt bien faite. Je doute que vous trouviez mieux. Un peu de légéreté, il eſt vrai. Mais elle n'a de bourgeois que ſa vanité ſur ſa nobleſſe. J'ai donné juſqu'à Diman-

che, pour voir si elle reviendroit. J'ai protesté que ce jour-là passé, je ne la recevrois plus. Voyez si vous consentez à ce plan-là : je mande à M. l'Abbé Testu de vous voir. Il se mêle de cette affaire : c'est la vôtre : venez ici quand il vous plaira, & menez mon cousin : dites à M. de Lagny que si le mariage est rompu, les rieurs ne seront pas pour lui. Adieu, voilà une lettre pour M. Barillon, & une autre pour M. de Roquelaure.

---

## LETTRE XL.

*A Fontevrault, ce 12 Juin 1677.*

NOus partirons d'ici Lundi, nous irons à Poitiers, & tout droit à Cognac. Je ne me souviens plus combien il y a de journées. Comment voulez-vous nous recevoir? Ne vous en embarrassez point. Nous avons trop de domestiques difficiles à contenter : il faut que nous logions à l'hôtellerie. Vous nous donnerez seulement à dîner. Instruisez-moi bien de vos intentions : je vous écrirai de tous nos gîtes, afin que vous sachiez le jour & l'heure que nous arriverons. Vous viendrez au-devant du Prince, à une ou deux lieues

de Cognac. Il a M. Fagon avec lui, M. le Ragois son précepteur, un Aumônier, six Valets-de-chambre, toutes sortes d'Officiers; & moi j'ai trois femmes. Je vous conte ce détail, pour que vous preniez vos mesures : le Prince & moi nous couchons dans la même chambre. J'ai une grande envie de vous voir.

---

## LETTRE XLI.

*A Bagneres, ce 22 Août 1677.*

LE Prince est en bonne santé, & moi auss[illegible] a fait plus de la moitié de ses remedes, & j'en espere du succès. Il n'a pas moins d'envie que moi de repasser à Cognac : & je vois que je me brouillerois avec lui & toute sa maison, si je préférois Pons : je crois que je ne puis prendre une meilleure route que d'aller coucher de Blaye à Jonsac, si Me. de Mioffens veut bien nous y venir recevoir. Je suis bien-aise que vous soyez content de ce que le Roi a fait sur l'affaire que vous aviez avec Me. de Guise.

Je vous ai répondu sur Mlle. de Floigny. Ayez les parentes que je vous ai demandées, Me. de Mioffens, & rien de

plus : nulle cérémonie. Feignez d'être surpris.

Pour avoir des audiences de M. Colbert, il faut s'adresser à sa femme ; c'est elle qui les accorde ; mais c'est bien lui qui les donne. Je parlerai des affaires de Saint-Lazare, dès que je serai à la Cour.

*Du Duc du Maine à Mlle. de Villette.*

Je n'oublierai jamais, Mademoiselle, la marque d'amitié que vous m'avez donnée en partant de Cognac ; & je vous pardonne le mal que m'ont fait votre beauté & votre modestie. Je vous enverrai mon portrait, afin que vous ayez toujours votre amant devant les yeux.

---

## LETTRE XLII.

*De Bagneres, ce 4 Septembre 1677.*

JE vous réponds par un Secretaire, comme vous m'avez écrit : & quoique je croye être bien moins malade que vous, j'ai la tête si foible que M. Fagon me défend d'écrire. Qu'importe comment Mr. Colbert vous paye, pourvu que vous soyez payé ? on n'y regarde pas de si près

avec un Contrôleur-général des Finances. Je ſerai fort aiſe de trouver à Cognac toutes les perſonnes que je vous ai nommées : & ſur-tout n'oubliez pas Poignette. Vous êtes plus Gaſcon que toute la Gaſcogne que nous voyons ici : vous oſez nous dire que vous ne nous attendiez pas ! je ne vous prie point de n'en pas faire davantage ; car je vous en défie. Il m'eſt impoſſible d'y être plus d'un jour. Le Prince meurt d'envie de vous voir. Adieu, mon très-cher frere. Je ſuis fort en peine de votre ſanté : il me ſemble que tous les maux ne ſont rien quand on n'a pas la fievre.

Nous ſerons, je crois, chez vous le 25 de ce mois : vous ſerez averti des changements qui peuvent arriver. Il faudra que le Prince mange tout ſeul en gras à ſa petite table. Que Me. de Mioſſens ne nous abandonne pas à Jonſac. Je ne pourrois vous voir à Bordeaux. J'y ſerois comblée d'honneurs : & vous y mourriez d'ennui.

## LETTRE XLIII.

*A Versailles, le* 18.

POint de santé depuis que je suis arrivée à l'inique Cour. Je n'ai pu voir Mlle. de Floigny : on m'en dit beaucoup de bien. Je m'informe si les cent mille francs sont effectifs. J'ai mis M. de Mesmes dans l'affaire : nous verrons leurs réponses. J'ai bien envie de faire les noces à Maintenon. Je donnerai votre mémoire à M. de Louvois. Je parlerai à M. Colbert pour que vos appointements vous soient payés à Cognac.

Je vous prie de dire à Me. la Comtesse de Mioffens que rien n'approche de son honnêteté : elle m'écrit sur la mort de Me. la Maréchale d'Albret : & c'étoit moi qui lui devois une lettre. Elle pouvoit attendre mon compliment, & elle le prévient. Il est vrai que j'ai été fort surprise & fort touchée de cette perte.

J'écris à M. de Mesmes : jugez par-là de l'intérêt que je prends à l'affaire de M. de la Laigne. Je me sens toute la tendresse possible pour mes parents : & si vous vous mariez, je vais m'abandonner au plaisir de la famille : j'ai déja fait

porter des berceaux à Maintenon à votre intention. Adieu, mon cher frere.

---

## LETTRE XLIV.

*A Versailles, ce 26 Septembre.*

JE ſuis bien-aiſe que M. de Meſmes ſerve M. de la Laigne : je lui en ai écrit. Vous ne me paroiſſez avoir aucun naturel pour vos parents. Je vous avoue que j'ai beaucoup de tendreſſe pour eux. J'ai eu ſouvent à m'en plaindre ; aujourd'hui j'ai à m'en louer. Ils ont leurs défauts ; chacun a les ſiens ; mais ils ont de l'eſprit & de la politeſſe. Vous auriez donc grand tort de rompre avec eux, ſans compter qu'il ne faut jamais rompre avec perſonne. Il eſt des temps où il eſt néceſſaire de vivre en famille, & alors toutes les complaiſances paſſées ſe retrouvent. Pour moi je m'accommoderois de tous ceux qui nous appartiennent de plus près : & je paſſe pour avoir le goût aſſez délicat. L'affaire des ports de lettres ne vaut pas la peine de faire crier tous les Commis. Je preſſerai M. Colbert pour vos appointements, & je tâcherai d'obtenir que vous ſoyez payé à l'avenir dans la Province.

Voilà les bagatelles expédiées : venons à l'essentiel. Vous m'avez surprise fort agréablement en me parlant modestement de Mlle. de Floigny : je l'ai trouvée fort belle & fort aimable. Mais je ne sais pourquoi vous traitez cette négociation comme une chose à faire, quand j'apprends que vous vous aimez tous deux, que vous êtes content des conditions, qu'il n'y a plus qu'à signer le contrat & aller à l'Eglise ; vous lui parlez de vos amours, des enfants que vous aurez d'elle, vous lui faites voir le plan de vos noces. Elle répond à tout : *Que votre volonté soit faite!* Déterminez-vous donc. La voulez-vous ? parlez. Qu'en certains moments vous êtes décidé! qu'en d'autres vous êtes indécis ! Il est constant que son bien vaut cent mille livres : & plusieurs m'ont dit quarante mille écus : sa réputation est pure ; son humeur, vous la connoissez : ordonnez donc ce que vous voulez. Je vous ai offert de faire la noce à Maintenon : je vous l'offre encore. Elle s'en va Mardi à Floigny avec M. Quelin : ils y seront quinze jours. Mon projet vous sauveroit de la dépense. La magnificence est la passion des dupes.

L'hyver prochain nous prendrions à Paris une maison ensemble. C'est à vous

à conclure, parce que ce n'eſt point moi qui me marie ni qui vous marie. Je ne la connois point; vous la ſavez par cœur: décidez donc. Elle a les manieres bourgeoiſes, mais ſa perſonne eſt très-aimable. Si elle a de la vertu & de la bonté, je vous trouverai fort heureux. Nous la formerons. Ou elle ſe croit un mauvais parti, ou elle vous aime paſſionnément; car elle ſouhaite ardemment cette union. Il vous ſeroit très-utile de la tranſplanter à Cognac, & pour la dépenſe, & pour lui ôter le goût & l'air de l'Iſle. Elle reviendra groſſe à Paris, & elle aura oublié la moitié de ſes connoiſſances. Cela me paroît bon à tout. L'affaire eſt publique: écrivez-lui vos deſſeins avec ſincérité. Ne vous tenez pas à votre ſtyle laconique. Il y a loin d'ici à Cognac: il vaut mieux écrire quelque choſe de ſuperflu, que de manquer au néceſſaire. Elle m'a dit que vous aviez perdu au jeu l'hyver paſſé douze ou quatorze mille francs. Vous ne jouerez plus, ſi vous l'épouſez, vous êtes trop honnête-homme pour vous marier dans le deſſein d'envoyer une femme & des enfants à l'Hôpital. Pour moi, je ne ſerai pas d'humeur à m'incommoder pour vous aider à vivre dans la diſſipation, quand je me ſou-

viendrai que tandis que je m'épargnois le néceſſaire pour meubler mon château, vous jouiez mille piſtoles, & que vous dépenſiez en un mois plus que je ne faiſois en un an. Réglez-vous : ſongez à paſſer votre vieilleſſe tranquillement. Je vous le dis ſans autre intérêt que le vôtre. Répondez-moi bien poſitivement ſur ce mariage. L'équité naturelle veut que ſi vous ne lui aſſurez pas de douaire, vous la laiſſiez maîtreſſe de ſon bien. Il eſt vraiſemblable que vous ſerez ſon maître. Ainſi vous lui aurez fait une honnêteté qui ne vous coûtera guere : & la juſtice & moi nous ſerons contentes. C'eſt mon avis : ſi vous ne le ſuivez pas, nous n'en ſerons pas plus mal enſemble : je ne prétends point vous tyranniſer. Adieu : après tous ces diſcours de mere, croyez que j'en ai toute la tendreſſe.

Je compte d'avoir à vos noces M. & Mlle. Quelin, Mlle. de Mongayac, ſi vous le voulez ; Madame de St. Bazile, Mlle. Gomeau, M. & Me. de Montchévreuil, & des Rolines. Voilà de quoi remplir Maintenon : je ſerai trop heureuſe ſi votre mariage eſt heureux ; car je deviens ſi mal-ſaine, que je ne puis plus eſpérer d'autre plaiſir. J'ai eu bien de la joie de ce que M. le Tellier eſt Chancelier. Un

compliment

compliment à M. de Louvois. Si vous vous mariez, faites une action ſi importante par de bons motifs.

---

## LETTRE XLV.

*A Verſailles, ce 19 Septembre.*

JE vous ai écrit une ſi longue lettre ſur votre mariage, que je ne crois pas avoir à vous dire rien de nouveau. Mlle. de Floigny me témoigne de fort grands empreſſements : vous m'en écrivez avec une froideur & une indifférence qui me fait craindre que vous ne faſſiez à cette fille l'affront de la refuſer à la vue de tout le monde. Elle me plaît; je l'aime. Elle m'a preſſée de ſi bonne foi de voir M. Quelin! Madame de Monteſpan veut la voir. Concluez ou rompez. On m'aſſure de tous les côtés que les cent mille francs ſont réels. Madame de Monteſpan dit que votre froideur eſt affectée : que vous me craignez ſi fort que vous n'oſez m'avouer les pas que vous avez déja faits avec elle : que vous ſerez ravi quand vous verrez l'affaire aſſurée. Par où m'attiré-je cette crainte! je ne veux que votre bonheur. Je vous deſtine mon bien,

& je vous laisse le maître. On n'est point terrible avec ces procédés-là. Si j'avois dans ma manche une fille de cent mille écus que vous refusassiez dans l'espoir d'être heureux avec Mademoiselle de Floigny, je vous approuverois : & comment ne vous laisserois-je pas libre, moi qui ne veux que votre bonheur & votre salut, que je crois plus facile à faire avec une femme aimable qu'avec une laide qui vous réduiroit à en chercher d'autres? Quand cette amie voudroit vous prêter dix mille francs, il seroit de mauvais sens de les accepter.

Je suis ravie que M. de St. Eugene soit de vos amis : je l'estime au dernier point, & j'aime Madame sa femme. M. de Roquelaure m'a mandé qu'il leur a rendu service à ma considération : je lui ai écrit de continuer. J'ai tant de gens à pousser dans la Marine, que je n'ose parler pour leurs enfants à Mr. de Seignelay; mais votre M. de Mesmes peut faire ce que vous desirez.

21 *Novembre.*

M. Quelin est allé à la campagne; Mlle. de Floigny est demeurée. Voilà le mémoire de son bien : elle prétend qu'il

vaut davantage. C'est elle qui vaut beaucoup plus. Ne me demandez point mon conseil : car je ne vous le donnerai pas. On vous aime; on a un procédé franc; on n'est point riche. Pensez & jugez.

*23 Novembre.*

Mlle. de Floigny me mande que tout est rompu, sur ce que vous voulez qu'elle vous donne tout son bien. Quelle injustice! prenez un autre prétexte : vous en trouverez mille chez M. Quelin. Finissez honnêtement. Cette fille peut vous déplaire; mais voudriez-vous lui nuire? J'en serois au désespoir.

Vous m'écrivez d'une maniere si pressante sur l'affaire de Mrs. de Cognac, que je n'ai cessé d'importuner M. de Louvois : il m'a promis d'ôter cette cavalerie. Mes compliments à votre Maire. Assurez-les tous que je serai toujours leur solliciteuse.

## LETTRE XLVI.

*Le 28 Février 1678.*

MOn amitié pour vous me fait souhaiter que vous ne vous soyez pas marié simplement pour avoir une femme chez vous : faites de la vôtre (1) un être raisonnable. Sa jeunesse me donne des espérances. Si vous ne détruisez pas de près ce que je ferai de loin, nous la formerons. C'est une fille unique, fille gâtée : il faut que le mariage la corrige. Elle a de la piété, qu'elle en ait encore davantage. En cela, votre intérêt est conforme à celui de Dieu : car, quoique laide, elle trouveroit encore des amants. Qu'elle ne sorte jamais seule. Mais qu'elle ne se donne point les airs de grande Dame : ce seroit un grand ridicule pour elle. Ne l'abaissez pas trop : c'en seroit un grand

(1) Demoiselle Génévieve Pietre, fille de Siméon Pietre, Conseiller du Roi en ses Conseils, Procureur de Sa Majesté & de la Ville de Paris, & de Dame Marguerite le Clerc de Château du Bois, mariée à Charles d'Aubigné, le 23 Février 1678.

pour vous. Nulle familiarité avec les hommes. Je l'en ai fort priée. Elle est très-dangereuse : & les Provinciaux patinent volontiers : ils se jettent grossiérement sur le lit d'une femme. Point de ces manieres-là. Laissez-la souvent auprès de Madame de Miossens, qui nous aime assez pour la supporter. Elle parle mal, inconvénient léger; car le François s'apprend fort vîte. Elle aime fort sa petite personne. Elle est d'un âge à se couvrir de verd & d'incarnat : négligée elle seroit très-mal. Trois heures au miroir tous les matins, c'est deux de trop. Je ne sais quelle idée on lui a donnée de nous. Elle envoye tous les jours me demander quelque chose; comme s'il étoit égal de lui donner un habit, ou de lui en donner une douzaine. Donnez-lui une certaine somme par année pour ses habits; c'est prévenir les querelles qui brouillent toutes les familles. Je suis fâchée qu'elle ait deux Demoiselles : deux Demoiselles pour servir cette petite femme ! Quand elles seroient sur le pied de servantes, ce qui n'arrive jamais, ce seroit un grand ridicule : mais le mal est fait, n'en parlons plus. Madame d'Aubigné me paroît modeste : laissez-lui cette pudeur qui va si bien, & que tant d'insensés maris ôtent les premiers à leur

femme. Elle me parut embarraſſée ici de voir prendre la chemiſe à M. le Duc du Maine : j'en fus ravie. Qu'elle ne s'habille jamais devant les hommes : ne le ſouffrez point. Qu'elle faſſe tous les jours la priere en public. Comptez que l'on doit cet exemple à ſes domeſtiques. Ici, où l'on fait le mal avec tant d'effronterie, & le bien avec tant de négligence, on ne manque point à ce devoir. Me. de la Laigne n'a pas à ſe plaindre d'un excès d'eſprit; mais c'eſt une très-bonne femme; & Madame d'Aubigné n'aura pas à ſe plaindre de ſon cœur. Je ne comprends pas votre averſion pour nos parents. Ne ſouffrez pas, je vous prie, qu'elle voye ſouvent Madame de Fontmort, la tête lui tourneroit : elle ne lui parleroit que de la Cour, de ce que je ſuis, de ce que vous ſerez, & la trouveroit fort malheureuſe de n'être pas Dame du Palais. Donnez-la quelquefois aux St. Eugenes; ils la traiteront comme leur fille. Elle eſt glorieuſe : on la reſpecte par rapport à nous; ſi on lui perſuade qu'on la reſpecte pour elle-même, vous en ferez la plus impertinente & la plus inſupportable créature du monde. Sur-tout ne la voyez point trop : accoutumez-la à ſe paſſer des plaiſirs, ſi vous ne voulez vous en laſſer

bientôt : qu'elle apprenne à demeurer chez elle, à lire de bons Livres, à travailler.

Vous trouverez peut-être bisarre qu'une femme qui n'a jamais été mariée, vous donne tant de leçons sur le mariage. Mais j'ose vous dire que la grande confiance qu'on a toujours eue en moi m'en a plus appris que n'auroit fait ma propre expérience. J'ai toujours vu que les grandes aversions ne naissoient que de bagatelles qui revenoient souvent. Il n'y a qu'à se livrer peu dans les commencements à l'amitié, à s'observer, à se respecter mutuellement; & tout va bien dans la suite, & de lui-même, & sans effort. Je voudrois vous voir heureux : & c'est pour y contribuer que je m'enfonce dans ces détails.

Réglez votre dépense. C'est notre vanité qui étend nos besoins. La nature ne nous en donne que d'aisés à satisfaire. Un bon lit, une bonne table abondante, un équipage, que voulez-vous de plus ? L'état où nous avons été doit nous faire goûter celui où nous sommes. Comparez ce que vous êtes né avec ce que vous êtes devenu : & je vous défie de ne pas vous trouver heureux. Vous excitez déja assez les murmures de l'envie. Mettez la

dans son tort en renonçant à ces dépenses qui vous ont fait si peu d'amis, à ces airs de Seigneur qui nous ont attiré tant de ridicule. Qui s'est le plus moqué de vous ? ceux à qui vous avez donnez les plus magnifiques repas. Votre famille sera la mienne. Mais elle me deviendra étrangere, quand je vous verrai prendre un ton qui vous ruinera. Je ne suis pas plus avare que vous; mais j'aurois cinquante mille livres de rente, que je n'aurois pas le train de grande Dame, ni un lit galonné d'or comme Madame de la Fayette, ni un valet-de-chambre comme Madame de Coulanges. Le plaisir qu'elles en ont, vaut-il les railleries qu'elles en essuyent ? M. le Chancelier son oncle est plein de modération : & le Roi l'estime.

Souvenez-vous encore de ne parler jamais ni en bien ni en mal de votre femme : c'est le plus sot des personnages. Ne l'entretenez point de vos bonnes fortunes ni de votre galanterie ; c'est une oison : vous n'êtes point sur vos gardes, vous vous échappez. Elle vous croit, ou elle ne vous croit pas : si elle ne vous croit pas, elle vous méprise ; si elle vous croit, elle répete tout. Elle ne fut l'autre jour qu'un moment avec nous, & elle nous rapporta votre singuliere façon de battre

les Anglois. Vous ne craignez que moi en ces occasions; vous me faites suer, mais vous faites rire les autres. Quand vous ne songez qu'à m'éviter, toutes vos cachoteries ne font que vous jetter en des mains assurément plus dangereuses.

Votre femme avoit besoin d'un plus long séjour ici pour se rendre propre aux honnêtes gens. Elle paroît douce : ses défauts sont ceux de son éducation.

Il y a dans ma chambre vingt personnes, trois enfants & dix chiens. J'ai du loisir, mais point de repos. Donnez une somme par an; c'est le seul moyen de l'empêcher de mettre vingt écus pour avoir des *heures* couvertes de vaisselle d'argent. Je vous conseillerois mille francs, si elle n'en avoit dépensé quatre mille en quatre jours. Quand je lui parlai de robes de chambre unies pour cet été, elle me répondit : Quoi ! sans or & sans argent? Qui n'eût cru qu'elle en avoit été toujours couverte? & hier elle ne savoit ce que c'étoit. Profitez de l'éloignement où elle est de sa famille. Si vous m'informez de sa conduite, je lui ferai des présents ou des réprimandes. C'est un enfant, il faut la conduire en enfant : je suis en train d'éducation, je sais ce qu'il en coûte; ainsi ne vous rebutez pas.

Quel eſt l'état de l'affaire de M. Truc ? Si mon crédit ne ſuffit pas, il eſt de plus grands crédits dont je diſpoſe aſſez. A l'égard du Marquiſat ou Comté, je ſais par expérience qu'on en eſt fort libéral à la Cour : on le donne d'abord par civilité ; mais il y a toujours quelques rebelles : on les réduit bientôt, en empêtrant de ce nom ſes amis & ſes valets.

Vous accuſez bien légérement votre marchand de fripponnerie. Vous avez une erreur fort ruineuſe : vous voulez toujours du plus cher. Vos points de France ſont plus beaux que ceux du Roi. Jamais les hommes ne les portent fins à cauſe du continuel blanchiſſage. Ces fins-là ſont pour les femmes qui mettent un mouchoir ſix mois ſans le faire blanchir.

Je ne puis conſeiller à Me. de la Challoniere de vous donner ſa fille. La jeuneſſe de Me. d'Aubigné ne la met pas à couvert de vos infidélités. Je crois notre couſine fort ſage, mais je vous le crois très-peu. Je ſuis bien trompée, ou votre femme ſeroit jalouſe ; & elle auroit raiſon de l'être.

Je voudrois vous voir eſtimé. On vous a fait des injuſtices ! cela n'eſt pas bien ſûr ; mais faites rougir vos ennemis, ſi vous en avez. Si mon amitié vous impor-

tune, dites-le-moi franchement. Je serai contente pourvu que vous le soyez. Mais si vous vous ruinez, comptez que vous en souffrirez seul, & que je ne sacrifierai point mes pauvres à votre luxe.

Adieu, mon cher frere : si cette immense instruction vous déplait, vous me saurez gré du moins de l'intention. Vous n'aurez point d'esprit pour aujourd'hui. Je le garde tout pour l'ouvrage que je vous ai promis : & ce sera quelque chose de bon.

## LETTRE XLVII.

*A St. Germain, ce 15 Mars 1678.*

JE vous envoye le bel ouvrage dont je vous ai parlé, &que je vous ai tant fait attendre (1). Je vous prie de le lire & de ne le pas critiquer. Il est plus aisé de bien discourir que de bien écrire. Nanon m'a dit que vous étiez fort touché de la marque d'amitié que je vous ai donnée sur cet enfant (2). Si vous aviez plus

(1) Apparemment les Œuvres d'un Auteur de sept ans.

(2) C'étoit un fils naturel de M. d'Aubigné, nommé Charlot.

de confiance en moi, vous me trouveriez la même en tout. Vous me craignez trop. J'aurois des complaisances. J'aurois empêché votre favori des Rolines de vous ruiner. Que votre femme ne vous résiste point. Vous ne pouvez la trop aimer; mais dans les choses sérieuses, prenez l'autorité que doit vous donner le rôle de mari & la disproportion d'age. Je lui écris un mot. Ne l'accoutumez point à voir nos lettres, nous serons plus libres. Nous sommes les plus forts, nous en viendrons à bout. Elle me haïra peut-être, peu m'importe, pourvu qu'elle devienne raisonnable. Je suis ravie que ma lettre ne vous ai pas déplu. Le jugement vaut l'expérience. Et j'ai vu de près tant de ménages, que je crois pouvoir parler du vôtre. M. Scarron ne me donnoit que cinq cents francs. Laissez votre femme à Me. de Mioffens. Quand vous voudrez revenir, écrivez-le-moi; je vous chercherai une maison à Paris. Tous les quartiers me sont indifférents, lequel aimez-vous le mieux? Il ne faut point renoncer à Cognac; on vous l'ôteroit insensiblement. M. Colbert est dans une douleur qu'il faut laisser passer. Je lui parlerai. Votre style est trop succinct; ce n'est point par monosyllabes qu'on répond aux

gens qu'on aime. Vous passez trop légérement sur l'article de Me. d'Aubigny.

*Ce* 19.

Ma lettre a été interrompue : vous savez que je ne suis pas maîtresse de mon temps. Je parlerai à M. de Crussol de l'affaire du Lieutenant-Général ; car je ne crois pas être fort bien avec Mr. de Montauzier. Nous aurons une très-belle maison à Paris pour cinq cents écus. Que Me. d'Aubigny m'écrive souvent ; j'aurai la complaisance de lui faire réponse. Elle apprendra à bien écrire. Je m'entends un peu en éducation, & il paroît par mes Princes que je ne suis pas sans talents. Vous n'avez que deux choses à faire, à vous réjouir & à vous sauver : je connois des gens qui ne soupirent qu'après ce bonheur.

Je suis au désespoir de vous fâcher toujours ; mais qui vous parlera franchement, si ce n'est moi ? Votre marchand se plaint de vous, & il a raison. Quand des parties sont arrêtées, il n'y a qu'à payer. Les marchands de Paris ne craignent point les violences des Gouverneurs de Cognac. Ils se font payer des plus grands Seigneurs. Quand on n'a pas

la somme entiere, on entre au moins en payement. Quand ils voyent de la bonne foi, ils ne sont que trop faciles. Rien ne nuit plus à la réputation que les mauvais procédés où il s'agit d'argent. Je suis tout-à-fait rebutée de Maintenon, par la foule du monde qui s'y jette. Si vous y venez, ne perdez pas une occasion de dire que vous ne voudriez pas vous jouer à me surprendre, & que je suis au désespoir d'avoir un monde sur lequel je ne compte pas. Je passerai pour bisarre; mais du moins je serai libre. Je vais-là pour me reposer, & l'on m'y étouffe.

---

## LETTRE XLVIII. (1)

*Ce Mercredi, 12 Juillet 1678.*

NE parlez jamais d'affaires avec les parents de Madame d'Aubigny : on s'aigrit, on ne s'entend point, on s'éloigne; & ce n'est pas ce qui les avance. Prenez Viette. Servez vous du temps où j'ai encore du crédit pour les mettre à

---

(1) L'adresse : *Pour M. d'Aubigny, rue St. Pere, Fauxbourg St. Germain, A Paris.*

la raiſon. Pourquoi vous dites-vous réduit à dix mille livres de rente? Premiérement, cela n'eſt point; enſuite comptez que l'argent que vous touchez du Roi, doit être évalué plus de quinze mille livres de rente. Maintenon m'a appris ce que valoient les fonds de terre. Mais ne faut-il pas que vous touchiez tôt ou tard la dot de Me. d'Aubigny?

Ne vous chagrinez pas, je vous en conjure. Vous avez une femme dévote, jeune, douce, & qui vous aime. Une plus riche vous auroit été moins ſoumiſe. Ouvrez-moi votre cœur ſur ſon ſujet, afin que je la traite plus ou moins bien, ſuivant que vous en ſerez plus ou moins ſatisfait. Il faut la punir, il faut la récompenſer comme un enfant. Conſolez-vous des déſagréments de votre mariage par les bons côtés qu'il a. Il eſt fait, Dieu l'a permis : ſongez à votre ſalut. Ne jouez point ſi vous m'aimez. Oppoſez-vous à une mélancolie qui eſt votre pente naturelle. Venez ici quand vous voudrez, vous ne manquerez pas de gens qui vous préſenteront. Si vous avez de la triſteſſe, vous m'en donnerez. Vous ne connoiſſez pas la moitié de ma tendreſſe pour vous. L'autre jour je vous vis ſain & gai, je m'en porte encore bien. Songez, mon

cher frere, à ce que nous étions il y a dix ans, & nous nous trouverons heureux.

## LETTRE XLIX.

*Ce Vendredi au soir.*

ALlez à Maintenon quand vous voudrez, & disposez-en comme moi-même. Menez-y votre femme; elle s'y ennuyera, mais il est bon qu'elle apprenne à s'ennuyer. Mlle. de la Harteloire (1) est assez bonne compagnie. Nos amis ont tort de croire que je vous aime moins. Ce soupçon est fondé sur ce que nous avons vécu si peu ensemble; que vous paroissez devant moi dans une contrainte qui approche de la méfiance, ou si vous voulez, du respect. Vous me voyez assez; & je ne desire de vous que votre plaisir, votre bonheur & votre amitié.

Je parlai bien rudement à Me. d'Aubigné sur ses mauvaises habitudes. Elles vous échappent, parce que vous la voyez tous les jours; mais il est sûr qu'elle a

(1) Parente de Scarron.

appris à parler du nez, à rire ſans en avoir envie, à s'applaudir en parlant avec des airs & des minauderies, qui faiſoient contrefaire Me. de Longueville, qui les ſoutenoit pourtant avec l'eſprit & la figure d'un Ange. Qu'elle parle naturellement aux gens à qui elle veut plaire, comme à ſon laquais. Que ſes ſouris ne ſoyent pas de commande. Qu'elle ſe mette dans l'eſprit qu'il vaut mieux paſſer pour ſérieuſe que pour ridicule, & pour taciturne que pour imbécille. Adieu. C'eſt un mauvais perſonnage auprès d'elle que celui de Gouvernante : je m'en abſtiendrois, ſi je l'aimois moins. M. Fagon eſt perſuadé qu'elle mange des vilainies, & qu'elle n'aura jamais de ſanté ni d'enfants, ſi par une longue ſuite de bonne nourriture, elle ne rétablit ſon eſtomac, & ne purifie ſon ſang.

Votre M. le Gois eſt très-importun ; il préſente une figure triſte, & non-ſeulement il veut que je le ſerve de mon crédit, mais encore que je cherche en quoi & comment : on m'offre pour lui un emploi à Blaye, & il le veut à Bordeaux : je le ſervirai pourtant par conſidération pour la mémoire du Maréchal d'Albret ; mais il faut me donner les affaires toutes mâchées : je ne puis donner un moment

aux miennes, & l'on exige que je commence & que je finiſſe celles des autres! Je vais parler tout-à-l'heure à M. de Louvois.

---

## LETTRE L.

*Ce Jeudi-ſaint à dix heures du matin.*

JE ſuis bien fâchée de la maladie de Me. d'Aubigny. Une femme de ſeize ans n'eſt pas un petit embarras. Je vous admire de vouloir courir le pays! Vous la laiſſerez donc ſeule? J'aurois ſouhaité qu'elle eût paſſé avec moi l'été, ſoit à Barege, ſoit à Clagny. A ſon âge, paſſer d'une mauvaiſe éducation au gouvernement abſolu de ſa propre perſonne, c'eſt la choſe du monde la plus dangereuſe. Me. de Monteſpan me paroît fort contente de vos ſoins & de vos procédés à ſon égard. Je ne vous dis rien de notre voyage, ne ſachant point comment je le ferai. S'il n'y avoit que M. du Maine, on pourroit ſuivre la voiture; mais ſi les petits marchent, c'eſt un embarras qui ôte tout plaiſir. Il y a du temps d'ici au 15 de Mai, & il ne faut qu'une minute pour tout changer. Bon jour. Je vous plains

tout-à-fait de voir toujours souffrir une personne que vous aimez. Ne peut-on pas vous donner une commission? c'est deux cents aunes de damas bleu qu'il me faudroit, ni pâle, ni turquin, mais fort beau. Quoique vous en disiez, vous n'êtes sur la route de personne, & je vous aime uniquement. Quand Me. d'Aubigny sera mieux, amenez-la un peu, nous lui ferons voir la Cour : elle dîneroit chez Me. de Montespan, & souperoit chez Me. de Richelieu. J'ai grande envie d'aller dans l'entresol : c'est un lieu charmant : excellents repas, air de solitude, conversation libre : tout m'en plait.

Je vous envoye le mémoire de ce que j'ai dépensé pour Me. d'Aubigny depuis quinze mois, non pour vous le reprocher ni pour vous le faire payer, mais pour vous montrer que deux mille écus sont bientôt partis. Elle est bien habillée. Je n'ai jamais eu ni n'aurai rien de pareil, quoique je passe ma vie à la Cour, où l'exemple porte à l'excès ce goût de luxe qui y est comme naturel. Adieu, je vous embrasse tous deux. Mr. du Maine se porte bien. Mlle. de Nantes a la fievre. Vous voyez les deux autres, qui ne sont pas en fort bon état.

## LETTRE LI.

*A sept heures du soir.*

CHerchez une maison à votre fantaisie, & ne pensez pas à moi. Outre la complaisance que j'aurai pour votre choix, je suis si peu à Paris que vous ne devez pas me compter. Je suis bien fâchée de n'avoir pu mener Me. d'Aubigny au camp. Je n'ai pu y aller. Cependant M. de Noailles m'y avoit conviée. Tout ce que votre femme fera avec Me. de Breuillhac sera très-bien ; elle a de l'esprit & des moeurs ; elle n'est pas du grand air, tant mieux ; les prudes sont la société la plus convenable aux jeunes personnes. Nous partons de demain en huit pour Fontainebleau. Je n'entends rien à la chicane. Je renvoye tout à M. Viette. Je suis très-inquiete de M. de Montchevreuil. Ne le soyez pas de moi : je passerai l'été à Clagny. Adieu, mon ami : je vous embrasse tous deux, & je voudrois vous voir. Le Roi ne mene à ce voyage-ci que très-peu de Dames, & cinq ou six vieux Seigneurs. On ne fera que chasser & se promener. Après celà

voyez si vous voulez en être, vous qui n'aimez ni l'un ni l'autre. Vous n'aurez pas Blaye, à moins que le Roi ne vous le donne de lui-même. Si en effet vous avez donné de bons avis, pourquoi n'en demanderiez-vous pas le droit ? Adressez-vous à M. de Pontchartrain, & non à moi ; il peut tout là-dessus : vous ne voudriez pas que j'entretinsse le Roi de ces miseres !

## LETTRE LII.

*A midi, à St. Germain.*

JE vous remercie de tous vos soins, & je les reçois avec beaucoup de plaisir. Je ne puis vous rien dire sur notre convertie que je n'aye parlé à M. Pellisson. Je ne comprends point pourquoi je ne le vois plus. Il faut accompagner notre zele de quelque prudence, & ne nous pas charger d'une fille dont nous pourrions être embarrassés. Je vous verrai du 15 au 20 de ce mois, & nous ferons de ces merveilleux soupers, excellents remedes contre mes migraines. Vous aurez dans peu notre cousin Villette. Faites-lui bien ma cour, je vous prie, & réparez les irrégularités qu'il trouvera dans

mon procédé. J'ai vu le bon homme Caumont (1). Il est moins chagrin en conversation que par écrit. Vous l'avez adouci sans doute. J'embrasse votre petite femme : si elle est raisonnable, je lui permettrai de venir me voir avec sa robe de velours.

---

## LETTRE LIII.

*A Maintenon, le 29 Octobre.*

JE vous écrivis hier en partant de Versailles. Dans la crainte que ma lettre ne soit perdue, je vais vous la redire. On ne peut être plus inquiete que je le suis de la petite-vérole de ma sœur. Je souhaite de tout mon cœur que son teint puisse s'en sauver. J'espere beaucoup de sa jeunesse. Elle sera très-aimable tant qu'elle se conduira bien. Nous ne craignons pas tant la petite-vérole que vous pensez : il y a long-temps que je suis aguerrie contre tous les maux. Ne changeons rien à nos mesures. Je vous recevrai ici quand vous y viendrez; Mada-

---

(1) Son oncle.

me d'Aubigny y demeurera si elle veut; sinon elle trouvera un appartement meublé à l'hôtel des Princes. Bon prétexte pour ne pas voir du monde. Toutes les fois qu'on me dit qu'elle n'aime que Dieu & vous, je suis si ravie que je me livrerois volontiers à l'inclination que j'ai de la gâter. Mais pourquoi choisir l'hyver pour voir Maintenon? Il perd bien de ses agréments. J'ai donné ordre qu'on reçût vos meubles à l'hôtel du Maine. Vous pouvez être ici les premiers jours de Décembre. Arrivez donc.

---

## LETTRE LIV.

*Fête de St. Thomas.*

J'Ai une maniere de rhumatisme dans la tête & par tout le corps qui me tient fort violemment depuis hier au soir. Madame de Montespan & moi nous irons Vendredi à Paris. Que personne ne le sache. Que votre carrosse soit à onze heures précises à la porte de la rue St. Honoré. Nous irons chez vous à une heure après midi, trouvez-vous-y pour donner la main à Madame de Montespan. Je ne crois pas qu'elle hasarde de voir Madame

d'Aubigny, à cauſe de la petite-vérole. Nous dînerons chez M. de Mortemar. Accoutumez votre femme à la ſolitude; elle n'eſt point faite pour être dans le monde. Offrez à M. de Mortemar votre équipage, il n'en a point : c'eſt le ſeul ſervice que vous puiſſiez lui rendre, & il peut vous en rendre mille. Vous avez trop peu de gens dans votre grande maiſon : recueillez-vous-y, au-lieu de vous y éparpiller. Inſtruiſez Me. d'Aubigny pendant ſa convaleſcence : elle a un air d'emplâtre qne je voudrois bien lui ôter.

## LETTRE LV. (1)

*A Madame d'Aubigné.*

*A Verſailles, ce Samedi au ſoir.*

J'Avois réſolu de vous voir aujourd'hui; mais puis-je répondre un moment de moi? Me. de Monteſpan a voulu profiter

(1) Cette lettre, qu'on a déja vue en partie dans l'édition de Nancy, a déplu à quelques perſonnes. Je l'aurois retranchée de celle-ci, ſi elle n'avoit plu à d'autres d'un goût auſſi fin, quoique moins frivole. C'eſt une lettre de caractere; elle

ter de ce beau soleil pour voir Noisy; & je conduis demain au Val (1) Mlle. de Tours. Lundi j'irai recevoir la Cour à St. Germain. Je vous prête Noelle; ne l'employez point aux achats: elle est dépensiere. Je vous promets un laquais fort grand; les petits ne sont bons à rien; s'il vous déplaît, chassez-le; si son successeur a le même malheur, chassez-le aussi, jusqu'à ce que vous en ayez trouvé un bon. J'en ai deux très-inutiles que je vous prêterai. Il vous faut un bon feu, de la gelée & peu de train: quatre chevaux vous suffiront. Je vous écris tout ce qui me vient dans la tête, non pour vous gêner, mais pour vous instruire. Vous croirez bien que je connois Paris mieux que vous. Dans ce même esprit, voici,

---

elle donne une idée juste du luxe & du prix des denrées de ce temps-là; enfin, il y a je ne sais quel plaisir à entendre parler de ménage une femme qui a régné. J'aurois dû sans doute supprimer de ce recueil beaucoup d'autres détails aussi minucieux; mais les copies manuscrites de la plupart de ces Lettres étant assez communes à Paris, j'ai craint qu'un Libraire ne recueillît ces minucies, & ne fit acheter deux fois au public le même Livre, en annonçant une édition plus complete.

(1) Petite maison dans le parc de St. Germain.

ma chere sœur, un projet de dépense, tel que je l'exécuterois si j'étois hors de la Cour. Vous êtes douze personnes, Monsieur & Madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet-de-chambre.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Quinze livres de viande, à 5 sols la livre, | 3 liv. | | 15 f. |
| Deux pieces de rôti, | 2 | - | 10 |
| Du pain, | 1 | - | 10 |
| Le vin, | 2 | - | 10 |
| Le bois, | 2 | - | 10 |
| Le fruit, | 1 | - | 10 |
| La bougie, | | - | 10 |
| La chandelle, | | | 8 |
| | 14 | - | 13 |

Je compte 4 f. en vin pour vos quatre laquais & vos deux cochers : c'est ce que Me. de Montespan donne aux siens. Si vous aviez du vin en cave, il ne vous coûteroit pas 3 f. Je mets 6 f. pour votre valet-de-chambre, & 20 pour vous deux, qui n'en buvez pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en faille qu'une demi-livre. Je mets 10 f. en bougie; il y en a six à la livre, qui coûte 1 liv. 10 f., & qui dure trois jours.

Je mets 2 liv. pour le bois; cependant

vous n'en brûlerez que trois mois de l'année, & il ne faut que deux feux.

Je mets 1 liv. 10 ſ. pour le fruit; le ſucre ne coûte que 11 ſ. la livre, & il n'en faut qu'un quarteron pour une compote.

Je mets deux pieces de rôti : on en épargne une quand Madame ou Monſieur ſoupe ou dîne en ville. Mais auſſi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. Nous entendons le ménage. Vous pouvez fort bien, ſans paſſer 15 liv., avoir une entrée, tantôt de ſauciſſes, tantôt de langues de mouton ou de fraiſe de veau, le gigot bourgeois, la pyramide éternelle, & la compote que vous aimez tant.

Cela poſé, & que j'apprends à la Cour, ma chere enfant, votre dépenſe ne doit pas paſſer 100 liv. par ſemaine; c'eſt 400 par mois; poſons 500 afin que les bagatelles que j'oublie ne ſe plaignent point que je leur fais une injuſtice : 500 liv. par mois ſont :

| | |
|---|---|
| Pour votre dépenſe de bouche, | 6000 liv. |
| Pour vos habits, | 1000 |
| Pour loyer de maiſon, | 1000 |
| Pour gages & habits des gens, | 1000 |
| Pour les habits, l'Opéra & les magnificences de Monſieur, | 3000 |
| | 12000 liv. |

Tout cela n'est-il pas honnête? Et le reste de votre revenu ne peut-il suffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, comme quelques grands repas, l'entretien de deux carrosses, l'acquit de quelque petite dette? Cent pistoles suffiront pour vos habits : vous avez une année d'avance, & je vous en donnerai. Je suis ravie que vous ayez été dîner chez M. de Vaujour. Me. d'Hudicourt compte aussi beaucoup sur vous. Ne vous piquez point de leur rendre ces somptueux festins qu'ils vous donnent. Je prends sur moi toutes ces vilainies-là. Bon soir : en voilà assez pour un jour. Si de tout ce que je vous ai dit, un mot peut vous être utile, je n'aurai nul regret à ma peine; & du moins je vous aurai appris à ne pas dédaigner le ménage. En lisant ce projet, peut-être me trouverez-vous avare; essayez-en, & l'on vous trouvera très-magnifique. Adieu, mon enfant; aimez-moi comme je vous aime.

## LETTRE LVI.

*A M. d'Aubigné.*

*Ce Vendredi 15 Décembre 1679.*

NE grondez pas la France, je l'ai retenu. Je ne suis point Dame d'atour : M. de Villette dit que je ne suis que Dame d'honneur, & cette charge-là n'est point embarrassante. Quand la maison de Madame la Dauphine sera déclarée, vous le saurez des premiers; jusques-là moquez-vous de tout ce que vous entendrez dire : ces bruits sont répandus par des gens mal-intentionnés, que le mépris seul fait taire. Ne pensez plus à ce que vous appellez ma faveur, & songez à votre mal. Le carrosse y est pernicieux; la diete y est inutile : si les douleurs augmentent, un bain d'eau tiede. J'en sais plus là-dessus que M. Fagon. Essayez de la chaise inventée par l'Abbé Testu : elle est très-commode. Beaucoup de soins, point de remedes; voilà ma recette. Si vous traitez ce mal çavaliérement, il augmentera. Vous faites trop valoir le peu que je fais pour vous. Envoyez cette lettre à la mere

de Mr. Barillon. J'embellis un cabinet dont je suis fort occupée. Je serois fort aise de vous voir Dimanche.

## LETTRE LVII.

*A Fontainebleau*, ce 30 *Juin* 1680.

JE veux des mulets à tout prix : les charettes versent, & demeurent dans les défilés des chemins de Flandres ; les mulets arrivent toujours.

J'ai encore fait un pas pour M. Brillon, qui sera, je crois, aussi inutile que les autres.

M. de Bonrepaux sort de ma chambre..... (*On a effacé quatre lignes dans l'original...*) Vous ne pouvez trop le remercier. Faites visiter mon carrosse, je vous prie ; il rompt à tout moment, & je ne sais si celui de Me. d'Aubigny ne seroit pas plus sûr. Ayez pitié de moi, & donnez ce que vous croirez le meilleur : si mes femmes demeuroient en chemin, où en serois-je ?

J'écris à M. Viette de ne plus agir dans mes affaires sans l'avis de Mr. le Président Pelletier.

Vous me paroissez content de Me. d'Aubigny : je voudrois de tout mon cœur que

vous vécussiez mieux ensemble : Dieu vous béniroit l'un & l'autre : elle sera toujours contente de moi ; car elle me trouvera un procédé fort égal.

Il n'y a rien de nouveau dans les déchaînements que l'on a contre moi. Comme je suis fort glorieuse, les premiers mouvements sont fort violents. Mais je me dis fort vîte ce que la raison dit fort tard à ces sournois qui n'osent éclater : & ce que vous m'en écrivez est fort raisonnable & fort pieux. Toutes ces agitations sont calmées : calmez-vous aussi.

---

## LETTRE LVIII.

*A Fontainebleau, le 3 Juillet 1680.*

JE vous défie de recevoir mon meuble de velours d'aussi bon cœur que je vous le donne. Je parlerai pour vous à M. Colbert, quelque mal satisfaite que je sois de lui : il en sera plus porté à ne pas me refuser. Les chagrins & les injustices valent encore mieux que les procès. Vous seriez trop riche si vous pouviez quitter le jeu & vivre régulièrement. Quand les malheurs vous donneroient cette pensée, vous ne feriez que

ce que tout le monde fait : nous nous piquons d'un ſentiment contraire par vanité ; mais il n'importe comment nous allons à Dieu. Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal : rien n'eſt ſi voiſin de la faveur que la diſgrace. Envoyez à Beuvron cette lettre pour Mlle. de Martel. Je ſuis ſi pareſſeuſe & ſi occupée, que je ſerois fâchée qu'elle fût perdue après avoir eu la peine de l'écrire. Ne prenez point feu ſur le mal que vous entendez dire de moi : on eſt enragé, & on ne cherche qu'à me nuire. Si on n'y réuſſit pas, nous en rirons : ſi l'on y réuſſit, nous ſouffrirons avec courage. Adieu, mon cher frere ; ſongez à l'état où nous étions autrefois, pour nous trouver heureux dans celui où nous ſommes. Dans les premiers jours, je ne pourrai quitter Madame la Dauphine, parce que je ſerai ſeule. Veillez à vos diſcours par rapport à moi : on vous en fait tenir de bien inſenſés, qu'on me répete avec complaiſance. Du reſte, je ſuis tranquille ; on s'accoutume à tout : il faut prendre le bénéfice avec les charges. Madame la Dauphine a mal aux dents : c'eſt tout ce qu'il y a de nouveau.

## LETTRE LIX.

*A Calais, ce 22 Juillet* 1680.

JE remis en partant à M. Viette l'ordonnance de M. Colbert. Avez-vous été payé? Je vous envoye 949 liv. que vous ne voulez pas que je vous doive. J'ai du loisir, & je vous le donne. Je reviendrai de ce voyage aussi grasse que je l'étois à mon retour de Schelestadt. Mes mulets sont admirables : je trouve toujours mon lit arrivé avant moi : je fais fort grande chere : je suis gaie, désœuvrée, gourmande & mal vêtue. Il est arrivé de grands accidents au manteau *feuille morte*. J'en demanderois un autre à Nanon; mais je crains d'être grondée. Quand partez-vous pour Cognac? Je m'intéresse uniquement à vous. Je ne vous le dis ni souvent ni tendrement; mais vous me connoissez; je ne suis ni doucereuse ni importune. J'embrasse Me. d'Aubigny. Il ne se passe ici rien de nouveau; mais que dit-on à Paris?

## LETTRE LX.

*A Saint Omer, 24 Juillet 1680.*

VOilà l'ordonnance de M. de Louvois; vous ferez, je crois, content de ma diligence : il sera bien difficile de ne pas l'être de tout ce qui sera en mon pouvoir. Mon carrosse me déplaît autant qu'à vous. Mon équipage va bien, ma santé comme mon équipage, & mon enjouement comme ma santé. Je vous suis très-obligée d'en avoir été en peine. Rien de plus agréable que de se bien porter, & de savoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne se porte mal. Mes compliments à Me. d'Aubigny. Je ne comprends pas M. Colbert. Il vous fait donc attendre encore votre argent! Je n'en suis pas fâchée dans la conjoncture présente. Nulle femme de la Cour n'est mieux servie que moi. M. Bontemps me prépare mon appartement de Versailles; ainsi je le trouverai en bon état. Voilà deux lettres que je reçois de votre femme. J'y ferois réponse de bon cœur, faites-la pour moi; ce ne seroient que des remerciments, & elle peut prétendre de vous des amitiés.

## LETTRE LXI.

*Ce premier jour de l'an* 1681.

CEtte année je n'ai à donner pour étrennes à Me. d'Aubigny qu'un habit & un carreau que Madame la Princesse d'Harcourt m'a apporté d'Espagne. Je crois que je changerai ma livrée : cela convient. Notre voyage est remis au mois de Février. M. Fagon est déclaré premier Médecin de Madame la Dauphine. On ne dira pas du moins que cette Princesse est environnée de sots & de fripons. Vous êtes déraisonnable de vouloir que je demande au Roi dans un temps où il m'accable de biens, d'honneurs & de toutes sortes d'agréments. Je ne lui demanderai jamais rien, & je ne songe plus qu'à le servir en la personne de ma maîtresse, avec un zele, une fidélité, une assiduité qui lui marquent ma reconnoissance. Je verrai M. des Marets. Si je puis achever votre affaire, vous serez trop heureux. Me. d'Aubigné peut venir ici quand il lui plaira. Qu'elle vienne en robe de chambre. Je l'habillerai : je l'enverrai à l'Opéra. Le lendemain elle dînera chez Me. de Montespan. Quand j'aurai une mai-

son montée, elle fera un plus long séjour. Qu'elle me rende le portrait de Me. de Montespan. Je vous souhaite une bonne année, une vie & une mort chrétienne.

## LETTRE LXII.

*A Madame d'Aubigné.*

*Le 3 Janvier.*

JE demande tous les jours à Dieu, ma très-chere enfant, qu'il vous conduise dans ses saintes voies. On ne fait pas ces vœux-là dans le monde. Je les fais au milieu de la Cour, où il ne faut qu'être pour haïr le monde & ses plaisirs. J'y éprouve bien que Dieu seul peut remplir le vuide du cœur de l'homme. Croyez, ma fille, que les choses que vous vous figurez si délicieuses, & que vous m'enviez peut-être, ne sont que vanité & affliction d'esprit. La Cour est comme ces perspectives qui veulent être vues dans l'éloignement. Je ne puis vous y placer: & quand je le pourrois, je ne le ferois pas. Aimez votre mari, & vous serez heureuse. Vous êtes indolente & mal-saine, tournez ces inconvénients au profit de

votre salut. J'approuve fort que vous ne vous exposiez pas aux visites. Si le monde ne vous gâtoit pas, il vous ennuyeroit. Vous savez combien je vous aime; faites que je vous aime davantage. Ne voyez point Madame de L....; cela n'est bon a rien. Ne faites pas de nouvelles liaisons. Connoissez avant que d'aimer. Je suis votre sœur, votre mere, votre amie.

---

## LETTRE LXIII. (1)

*A M. d'Aubigné.*

*Luneville*, 10 *Février* 1681.

J'Ai été si accablée de visites à Nancy, que je n'ai pu vous écrire. Je me porte bien. Quand j'ai mon lit, je me trouve toujours bien logée; & je l'ai. Si je demeure en chemin, ce ne sera pas manque d'argent. Remerciez bien M. Brillon: dans le besoin, je recourrai à lui. Faites préparer mon appartement à mon gré; cela n'est pas aisé. Mais pour moi vous feriez bien quelque chose de plus diffi-

---

(1) L'adresse: *A Mr. d'Aubigny, rue St. Pere, près la Charité, au fauxbourg St. Germain.*

cile. Il me faut un feu doré, que la grille en soit très-grosse. J'aime le grand feu preférablement à toute autre délicatesse. Mes compliments à Me. de Coulanges. Elle aura de mes nouvelles quand j'aurai vu Madame la Dauphine. Mille amitiés à Me. d'Aubigny : & pour vous, Monsieur, notre amitié doit être égale ; & je crois qu'elle l'est aussi. Adieu.

## LETTRE LXIV. (1)

*A St. Germain, 2 Mars 1681.*

IL y a bien long-temps que je ne vous ai écrit : tantôt migraine, tantôt occupation, souvent paresse. On aime les gens, on en est aimé ; on en est sûr, on les néglige, on ne se contraint point avec eux : ils se plaignent : un billet les appaise. Mon Carnaval a été languissant. M. Fagon m'a ordonné des eaux de Sainte-Reine : elles me font du bien. Point de Carême. J'ai des soins infinis de ma personne. Je jouis d'un grand repos ; & Me. d'Aubigny ne travaille pas plus en tapis-

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigny, Gouverneur de Cognac, à Cognac.*

ferie que moi. Me. de Fontmort pourra vous dire de mes nouvelles : elle a été la premiere victime de la résolution que j'ai prise de ne plus voir personne. Ma tendresse en souffrira ; mais je me suis si mal trouvée des exceptions que je faisois, que j'ai mieux aimé prendre le parti de faire tout égal. J'en essuyerai quelques murmures : on dira, & peut-être le dit-on, que la tête m'a tourné ; mais les murmures sont moins fâcheux que les affaires qu'on me faisoit. On avoit parlé de quelques voyages pour ce carême ; mais ils sont rompus. On passera huit jours à St. Cloud, d'où l'on partira le lendemain de Pâques. On se préparera ici au voyage de Bourbon, où la Cour séjournera tout le mois de Mai. On ira passer le mois d'Août à Chambord, & celui de Septembre à Fontainebleau : projet qu'un caprice peut déranger. Je souhaite que ce soit une grossesse. Monseigneur se porte à merveilles. Il y a quinze jours que Me. la Duchesse de Richelieu est à Paris, où le Duc a la fievre tierce. Me. la Maréchale de Rochefort est encore plus souvent malade que moi. Me. de Montchevreuil soutient seule la fatigue. Elle a augmenté son troupeau de la plus laide fille qu'on puisse imaginer : c'est votre Mlle.

de Jarnac. Mlle. de Laval a triomphé dans les bals, présentement elle est malade. Voilà les nouvelles de notre maison, ou si vous voulez, de notre Cour. Je n'en sais guere d'autres. Apprenez-moi ce que l'on vous écrit de moi. Mille amitiés à Me. d'Aubigny.

---

## LETTRE LXV.

*A Versailles*, 19 *Mai* 1681.

JE voudrois de tout mon cœur que votre Capucin vous convertît. Vous en seriez plus heureux & dans ce monde & dans l'autre. J'ai vu Charlot : il est admirable, & tout-à-fait bouffon; il ne croît pas du tout. Je voudrois le mettre au College; mais il ne perd pas son temps à Maintenon. J'y vais demain. Je n'y coucherai qu'une nuit : ma principale affaire est de voir mes vieilles. La grossesse de Madame la Dauphine est déclarée, & rompt tous nos voyages, excepté celui de Fontainebleau. On parle de marier Mlle. de Jarnac; je ne sais encore à qui. Mlle. de Laval est depuis quinze jours à Paris, & avec elle un grand mal aux yeux. Le Roi tomba de cheval avant-hier à la

chasse : vous croyez bien que chacun fut allarmé à proportion de son amitié, & que je ne le fus pas le moins. Il ne se fit aucun mal. Vous aurez vu mon Prince mignon; j'espere que vous m'en direz des nouvelles : la passion que j'ai pour lui ne diminue point. Je crois qu'il ne demeurera d'Huguenots en Poitou que nos parents : il me paroît que tout le peuple se convertit ; bientôt il sera ridicule d'être de cette Religion-là. La Maréchale de Rochefort est malade : je le serai bientôt par conséquent. Je ne suis pas propre à la fatigue. Cependant point d'inquiétude. Vous savez que je prends de grands soins de ma personne. Ce n'étoit rien en comparaison de ceux d'aujourd'hui. Me. d'Aubigné devroit bien convertir, quelques-uns de nos jeunes parents.

## LETTRE LXVI.

*A Maintenon, ce 23 Mai.*

VOus avez bien fait de montrer Bordeaux à Me. d'Aubigny, & Mlle. de la Carte à Bordeaux. J'écrirai à M. de Roquelaure sur tout ce que vous m'en mandez, & je n'aurai pas de peine à lui

en témoigner beaucoup de reconnoissance. Je suis bien de votre avis sur Mr. & Madame de St. Eugene; ils m'ont toujours plu au dernier point. Je voudrois leur marquer mon estime. Je suis ravie que vous soyez content de votre femme, & qu'elle ne perd pas sa piété dans un âge où elle a d'ordinaire de foibles racines, & en Province où il y a peu de dévotion. Je passai deux heures à Paris avant de venir ici. Je fis une visite à l'aveugle. Si j'avois un peu plus de loisir, je vous mitonnerois bien cet homme-là. Vous êtes insupportable sur les détails; vous ne m'en écrivez jamais, & je les aime tout-à-fait. Vendez donc cette maison de St. Cloud, qui ne vous rapporte ni argent ni plaisir.

Je ne réponds point à tout ce que vous me dites sur la guerre & sur les emplois: la paix va finir tous ces projets-là, du moins on en a de grandes espérances. Ne vous chagrinez ni sur M. de Jarnac ni sur votre fortune. Vous êtes né Gentilhomme, mais sans un sol: vous voilà dans un lieu délicieux: vous avez quinze mille livres de rente, de l'esprit & de la réputation; vous pouvez venir à Paris quand il vous plaît; j'embellis tous les jours un beau château & une belle terre pour

vous ou pour vos enfants : vous avez fait votre devoir dans votre jeunesse, passez votre vieillesse en joie & en paix. Jouissez de tout ; soyez homme de bien, & préparez-vous à la mort le plus gaiement que vous pourrez. Ne vous livrez point à votre mélancolie, & songez que vous portez en vous-même l'ennemi de votre tranquillité & de votre bonheur. Dites à Me. d'Aubigné que plus elle m'écrira souvent, plus je l'aimerai ; mais qu'elle n'exige pas de moi un commerce réglé. Je suis fort occupée & fort paresseuse ; mais je prétends que ma paresse ne me prive pas de ses lettres. D'ailleurs, cela forme son style ; car plus on écrit, mieux on écrit.

## LETTRE LXVII.

*A Maintenon, ce 26 Mai 1681.*

ENfin, voilà des détails, & c'est ce que je demande : je vous en remercie autant que de vos amitiés. Je vais faire l'impossible pour obtenir de M. Colbert ce que vous desirez. La paix va le rendre de meilleure humeur. On travaille à mes jardins : on fait des canaux, & Main-

tenon sera fort joli. J'ai grande envie de vous y faire mauvaise chere : il m'en coûteroit trop de vous la faire bonne; vous savez que j'ai bu toute honte là-dessus. Vos gens seront au cabaret pour l'exemple, & si vous me fâchez, par économie. Enfin, vous me verrez continuer toutes les avarices que j'ai commencées, & dont vous avez l'imbécillité de rougir. Mais aussi vous verrez un Hôpital bien entretenu, des manufactures florissantes, mes vieilles bien vêtues, & notre école de charité qui va fort bien. Me. de Montespan habille les pauvres & les autels.

## LETTRE LXVIII.

*Maintenon, ce 12 Juillet 1681.*

J'Ai ici Mr. & Me. de Montchevreuil, Me. de Lencosme, Mlle. de Mongeron, Me. de Fontenay & M. de la Laigne. J'y ai pourtant plus de loisir qu'à St. Germain. Malgré votre disposition à dénigrer mon vieux château, vous en serez très-content. Je vois tous les jours M. Colbert; mais il trouve ce que vous demandez aussi difficile que je le trouve raisonnable; ainsi il n'est pas encore dé-

fait de moi. Que votre femme ſoit dépayſée de ſes parents. Si vous avez un autre avis, comptez que je ne m'en ſoucie gueres; j'aime mieux me gêner que vous contraindre. Vivez obſcurément : nulle part on n'eſt plus ſon maître qu'à Paris; il s'agit de bien commencer. Je ſuis ravie de la regle & de la dévotion qui eſt dans votre maiſon. Jouiſſez de l'état où vous êtes; je vous le répete, il eſt bien différent de celui que la fortune vous promettoit. Nous nous plaignons de ce que nous ſommes : hé! qu'étions-nous il y a douze ans? Ne vous cachez pas de moi; vous êtes le ſeul de mes amis dont je n'aye pas la confiance. Si vous vous ouvriez à moi, vous y trouveriez des ſecours, des complaiſances, des conſolations auxquelles vous ne vous attendez pas.

Les Fermes ſont adjugées, & par conſéquent l'affaire de M. Rouvieres conſommée. J'ai obtenu ſans effort; mais il m'a fallu faire une extrême violence pour demander. J'en ſuis trop récompenſée, puiſque vous en êtes content. Si vous êtes à Paris pour ce que je crois, vous ne pourriez mieux faire que de prendre le temps de l'abſence de la Cour pour y être *incognito*. Je voudrois être informée exac-

tement du ſuccès de vos remedes, & avertie de tout ce qui peut vous arriver. Je voudrois auſſi que vous euſſiez des enfants. Il faut tout recommander à Dieu. Vous ne direz plus que je moraliſe bien à mon aiſe : car vous êtes plus riche que moi. Nous partirons demain pour Fontainebleau. Le changement de lieu n'en apporte guere à la diſpoſition des journées. Madame la Dauphine ſe porte bien, elle n'a plus à deſirer qu'une heureuſe groſſeſſe. Adieu : j'embraſſe ma belle-ſœur. Je ne connois d'autre Chirurgien que Clément, avec qui vous n'êtes pas trop bien. Je ne crois pas que Turbier vous trompe.

---

## LETTRE LXIX.

*Ce 2 Septembre 1681.*

JE ne ſais ſi M. le Gois vous en impoſe comme à moi ; mais je puis vous dire ſans reproche que votre affaire me donne des peines & des chagrins infinis. Excellente leçon pour moi ; me voilà confirmée pour le reſte de mes jours dans la réſolution que j'avois priſe de n'écouter jamais aucune propoſition. Vous m'avez fait parler pour un homme inſolva-

ble; la tête lui a tourné dès les premieres avances; il y a huit ou dix jours qu'il est perdu : on ne sait où le retrouver. Le Gois n'a pas pris son parti si brusquement; il a encore le courage de me proposer un homme un peu moins accrédité que ce M. de Rouvieres. Je ne serai pas sa dupe une seconde fois. J'ai mis l'affaire entre les mains de M. Colbert & de M. Brunet, qui la tourneront d'une façon moins avantageuse, mais plus solide. Ils seront eux-mêmes cautions. Vous n'auriez jamais touché que la premiere année, & quelques pistoles sur les autres, à force de menaces. Ne croyez pas, malgré ce que je vous dis-là, que je me plaigne de le Gois : il a été trompé lui-même. Je le plains plus que je ne m'en plains. Mais, je vous prie, employez utilement l'argent que vous allez avoir. Les terres en Poitou se donnent pour rien : la désolation des Huguenots en fera encore vendre. Surineaux, St. Pompin & plusieurs autres vont être en décret. Si vous joignez à une année de votre pension la somme que vous toucherez bientôt du bien de votre femme, vous pouvez aisément vous établir grandement en Poitou. N'ayez là-dessus aucune soumission pour mon avis, mandez-moi le vô-

tre. Adieu. Je me porte fort bien : nous allons à la fin de ce mois à Chambord. J'embrasse Me. d'Aubigny.

---

## LETTRE LXX.

*A Fontainebleau, ce 22 Octobre.*

VOus n'imaginerez jamais les peines que j'ai eues pour votre affaire, ni les difficultés que j'y ai trouvées. M. le Gois ne sera point Chef de mon Conseil. Du reste, cent huit mille livres que vous toucherez me consolent. Vous ne sauriez mieux faire que d'acheter une terre en Poitou ou aux environs de Cognac ; elles vont s'y donner par la suite des Huguenots. Votre voyage de Paris est une bagatelle. Il est impossible que vous vous portiez bien après ce que vous avez eu. J'ai donné votre ordonnance à M. Berthelot. Si vous me permettiez de vous vendre mon crédit, je vous demanderois les cents pistoles que je vous dois : je voudrois les donner à Me. d'Aubigny. J'ai bien de la joie de la conversion de M. de Vaux : je vous prie de lui en faire mes compliments. Poignette est bonne Catholique : M. de Marmande l'est aussi.

M.

M. de Souché fit abjuration il y a deux jours : on ne voit que moi dans les Eglises conduisant des Huguenots. Ne soyez point en peine de ma santé : elle est délicate, un rien la dérange : souvent des maux, jamais de maladie. Nous partons Mardi ; on dit aujourd'hui que c'est pour Metz. Vous savez avec quelle tranquillité je me dispose aux voyages. J'ai mon équipage tout prêt, & j'espere qu'il ira gaiement. Adieu : personne ne songe à vous brouiller avec moi : Hé ! qui pourroit se flatter d'y réussir ? Madame d'Aubigny ne m'écrit guere : je l'embrasse de tout mon cœur.

---

## LETTRE LXXI.

*A Incishem, ce 20 Octobre 1681.*

Quoique je croye avoir raison dans ce que je fais & dans ce que j'exige de vous, je vois pourtant que ma conduite a quelque chose de dur. Je m'éloigne de tout ce que j'ai de plus proche & de plus cher. Vous savez l'estime que j'ai pour M. de St. Eugenes : j'ai cru ne rien hasarder en lui ouvrant mon cœur. Il vous dira mes raisons, que je ne puis vous

écrire. Il me semble que vous traitez assez cavaliérement votre conscience. Vous avez, dites-vous, assez de temps pour vous convertir. Il ne faut qu'un moment, il est vrai ; mais Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui le demandent. Je ne comprends point les gros présents que prétend Me. d'Aubigny. Pour M. le Gois, vous ne lui devez que de la pitié. Ce que j'ai fait pour vous n'est pas un effet de ses soins & de son application : son affaire s'est terminée à la banqueroute de M. de Rouvieres. Pourquoi donc prétend-il avoir sa part à un bienfait particulier du Roi qui ne regardoit que nous, qui n'est point dépendant de l'affaire de Rouvieres, qui est une pure gratification de Sa Majesté? Soyez en repos là-dessus ; ce n'est point à vous à réparer ni ses malheurs ni ses sottises. Je ne sais ce que vous voulez dire quand vous rebattez souvent dans vos lettres qu'il est des gens qui veulent vous brouiller avec moi, & d'autres qui disent que nous ne sommes pas trop bien. Je n'ai jamais varié à votre égard : je vous traite souvent de mauvais ménager, & quelquefois je vous cite comme un exemple du peu de commerce que je puis avoir avec mes proches, pour me défaire de leurs plaintes & de leurs importunités ;

est-ce cela? Moquez-vous de tout ce qu'on vous dit : je vous aime : je vous le dis, & je dois être crue. J'ai lu avec plaisir tout ce que vous me mandez de Maintenon. Charlot est très-joli : si vous aviez envie de l'avoir, vous en êtes le maître. Si vous me le laissez, je le mettrai bientôt au College. Adieu, mon cher frere. Dites à M. de St. Eugenes que je ne puis écrire au Procureur-Général, mais que je demande à Me. la Duchesse de Richelieu de lui recommander son affaire de ma part. S'il veut lui porter un placet, elle le donnera; & je suis assurée qu'il sera content de la Duchesse. Quand vous vous trouverez malheureux, songez aux plus malheureux que vous : la recette est infaillible.

## LETTRE LXXII (1).

*A St. Germain, ce 8 Décembre 1681.*

MOnseigneur est toujours mal; mais on espere que nous en serons quittes pour beaucoup de langueur tout l'hy-

(1) L'adresse : *A M. le Comte d'Aubigny, Gouverneur de Cognac, à Cognac.*

ver. Madame la Dauphine a eu un petit retour de fievre, qu'on ne peut remarquer que dans une Dauphine. Si vous pouvez finir avec le Lieutenant-Général par la douceur, n'hésitez pas; sinon écrivez à M. de Croissy. Faites vos plaintes vous-même : tout ce que je puis faire, c'est de solliciter pour vous si vous avez raison, & de me taire si vous avez tort.

Notre petit neveu (1) est Catholique. Je l'ai chez moi : il fait fort bien sa cour, & j'espere que le Roi lui fera du bien : il est très-joli. J'attends St. Hermine: je n'oublierai rien pour le convertir. J'ai su que Mademoiselle a parlé au Roi pour Mlle. de Jarnac : on n'a rien conclu à cause des voyages. Il s'est répandu depuis quelques jours qu'elle est très-laide; voilà tout ce que j'en sais.

Mandez-moi souvent de vos nouvelles : les miennes sont très-bonnes en toutes façons. Réjouissez-vous; vivez en Chrétien & en repos. Vous avez trop d'esprit pour douter que tous les états n'ayent leurs peines. Mille amitiés, je vous prie, à Me. d'Aubigny. Je ne puis vous écrire séparément : la premiere de mes lettres s'a-

(1) M. de Murçai, fils aîné de M. de Villette.

dressera à elle. Faites mes compliments à Me. de Mioffens, & demandez-lui si je lui ferois plaisir de lui donner un portrait du Maréchal d'Albret à mettre au bras.

## LETTRE LXXIII.

*A St. Germain, le* 19 *Décembre* 1681.

JE me joindrai à M. de Louvois pour l'affaire de St. Lazare. Je ne sais si vous aurez encore quelque exclusion pour ce bienfait-là.

Vous auriez bien pu vous passer de donner sur les dévotes en faisant le portrait de Me. d'Aubigny. On ne peut avoir trop de soin de soi, quand d'ailleurs on fait son devoir. Ne soyez jamais en peine de ma santé, quoique vous entendiez dire : si j'étois malade, ne vous le dirois-je pas ?

Il y a long-temps que le petit de Murçai est Catholique. M. de St. Hermine est arrivé aujourd'hui; il me donnera plus de peine. J'aurai dans peu de jours Mlles. de St. Hermine, de Caumont & de Murçai. J'espere que je n'en manquerai pas une. Mais j'aime Minette (1) que j'ai vue

(1) Depuis Me. de Mailly.

à Cognac. Si vous pouviez me l'envoyer, je la convertirois aussi. Il n'y a plus d'autres moyens que la violence. On sera si affligé dans la famille de la conversion de Murçai, qu'on ne me confiera plus personne. Il faudroit donc que vous obtinssiez d'elle de m'écrire qu'elle veut être Catholique. Vous m'enverriez cette lettre-là. J'y répondrois par une lettre de cachet, avec laquelle vous prendriez Minette chez vous, jusqu'à ce que vous trouvassiez une occasion de la faire partir par le moyen de M. de Xaintes, de M. de Marillac ou de M. de Tours. Je trouverois des amis sur toute la route. J'ai de l'inclination pour cette petite fille, & je ne puis mieux la lui témoigner qu'en lui enseignant la vérité. Je vous associe à cette bonne œuvre. Quant aux autres conversions, vous n'en pouvez trop faire; mais ne corrompez pas les mœurs en prêchant la doctrine. Adieu, mon cher frere. Mille amitiés à cette pauvre dévote. Je suis fâchée de la continuation de ses maux. Vous ne me dites rien de Me. de Mioffens.

## LETTRE LXXIV.

*A St. Germain, ce 5 Février 1682.*

VOus savez trop bien que je ne me mêle de rien, pour croire que j'aye voulu mettre Mademoiselle de R.... auprès de Madame la Dauphine. Madame d'Albret en a eu le dessein. Elle me l'a amenée dans ma chambre, où je l'ai reçue avec la considération & l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui portera le nom de ....... On dit qu'elle a un cancer au sein : c'est une assez légitime exclusion pour la Cour. Vous pouviez vous épargner tout le mal que vous en dites. Je croirai Me. de Miossens comme un article de foi en toutes choses, hormis en celles de la Religion ; je sais que dans la sienne on ne pardonne jamais à ceux qui l'ont quittée. M. de St. Hermine part Dimanche avec ses sœurs : ils ont tous fait une belle résistance, & font une belle retraite. Je suis persuadée qu'ils s'en repentiront. La petite de Murçai (1) dit qu'elle

(1) Depuis Madame de Caylus, morte à Paris en 1728.

les attend dans la basse-cour de la Laigne. Je vous recommande Me. de Fontmort, qui n'a agi en cette occasion que pour Dieu & pour moi. Elle va être exposée à la fureur de toute sa famille : soutenez-la, je vous en conjure; c'est une très-bonne femme, qui a de l'esprit.

Tout le monde est au ballet, & moi je suis dans ma chambre toute seule, où je passe une bonne partie de ma vie, & depuis quelques jours dans un repos qui me plait fort.

Nous irons à Bourbon le 28 d'Avril.

Mes compliments à Me. d'Aubigny. Je suis très-aise de recevoir de vos nouvelles & des siennes.

Lorsque vous serez ici, il faudra vous montrer quand vous le pourrez, voir M. de Louvois, quoique vous n'ayez plus besoin de lui, voir M. Colbert, qui ne vous sera jamais inutile, & vous lier avec le Marquis de Mortemar, qui est sage comme on l'est à trente ans, quand on n'a pas une si longue jeunesse que vous.

## LETTRE LXXV.

*St. Germain, ce 20 Février 1682.*

LEs affaires de Me. d'Aubigny vont leur train, & je fais là-dessus tout ce qu'on me demande. J'avois choisi un excellent rapporteur; mais on l'envoye en Poitou. Je n'ai rien fait pour Mlle. des Coyeux : on n'a nul besoin de moi quand on est parente de M. de Montauzier. J'ai vu Me. de Jarnac à votre intention, quoique je ne voye personne. La grossesse de Madame la Dauphine est très-heureuse : pas la moindre incommodité; elle n'a point encore senti son enfant; elle sera bientôt à quatre mois & demi. On ira à St. Cloud après Pâques pour y passer huit ou dix jours. Ensuite on s'établira à Versailles, pour y faire les couches de Madame la Dauphine. Elle en relevera à la fin d'Août. On ira passer le mois de Septembre à Fontainebleau, & Octobre à Chambord. De-là on reviendra passer Novembre à Versailles, & tout l'hyver ici. Je crois que ces projets s'accompliront cette année; car il n'y a pas tous les ans

un Strasbourg à prendre. Nos filles (1) vivent toujours dans une régularité qui étonne toute la Cour. Madame d'Heudicour est ici malade, & plus caduque qu'on ne l'est à soixante ans. Je suis très-heureuse : je vous en souhaite autant. Charlot m'écrit souvent : il montre beaucoup d'esprit. Les enfants de M. de Villette en ont aussi, & profitent de leur bonheur. Adieu.

## LETTRE LXXVI.

*A Versailles, le 8 Mai 1682.*

RIen de nouveau sur l'affaire que vous me proposez. Vous savez ce que je fis à Fontainebleau, & la passion que j'avois de réussir. Aujourd'hui même importunité & mêmes raisons. Plus on a d'une certaine faveur en ce pays, & plus on est hors d'état de faire certaines affaires. Je ne vois plus M. de Bonrepaux, ni qui que ce soit, sans nulle exception.

Je serois ravie que vous pussiez rac-

(1) Les Filles d'honneur de Madame la Dauphine.

commoder M. de Villette & Me. de Fontmort : je suis bien de votre opinion sur la douleur qu'il montre de ses enfants ; il se félicite dans le fond du cœur de les voir avec moi malgré lui. Ils sont très-jolis & parfaitement bien nés. Si la petite de Murçai a deviné sur l'ennui de la basse-cour, je serai toujours prête à aider les St. Hermine.

Il faut bien que l'on s'accoutume à mon personnage. Ma vie est fort tranquille, très-solitaire & très-assortie à mon humeur.

Mille amitiés à Me. d'Aubigny ; elle ne m'écrit ni assez souvent ni assez librement.

La pauvre Mlle. de Jarnac a de la peine à s'accoutumer à la fatigue de la Cour. Elle a les jambes enflées ; & l'on craint une hydropisie.

## LETTRE LXXVII.

*A Versailles, le 14 Mai.*

J'Ai reçu une lettre de vous pleine de compliments & de remerciments. Je n'en veux point : je suis contente pourvu que vous le soyez, & que vous fassiez un bon usage de tous les biens qui vous

arrivent ; ils ne ſont pas inépuiſables ; c'eſt un ruiſſeau que le moindre temps de ſécchereſſe peut tarir. J'ai fait un petit voyage à Maintenon, où j'ai fait des projets merveilleux pour le bien public. Charlot eſt embelli, & a tout-à-fait de l'eſprit : il écrit mieux que moi, & je l'admire depuis que nous avons ſon baptiſtaire ; je le croyois plus vieux. L'idée que vous vous faites de Ruel eſt aſſez juſte : c'eſt un lieu admirable où je me divertis fort ; Dieu bénit tout ce qui s'y fait : le ſuccès paſſe nos eſpérances : la police féminine y triomphe ; vous n'en feriez pas étonné. On ne parle ici que de guerre ; pour moi je ne la crois point, parce que je ne la deſire pas, & que j'ai l'humeur aſſez heureuſe. Meſſieurs de Murçai & leur ſœur réuſſiſſent fort bien. Je ſuis fâchée qu'aucun St. Hermine ne partage leur bonheur : j'aime leur mere & leur nom. Point de nouvelles. Ma ſanté eſt bonne, & mon viſage mauvais : c'eſt Ruel & Verſailles. Adieu : mille amitiés à Me. d'Aubigny. Vous m'apprenez de ſingulieres nouvelles de ma faveur : les Nouvelliſtes en ſavent plus que la Favorite.

## LETTRE LXXVIII.

*Ce 21 Octobre 1682.*

JE n'ai garde de vous dire si je penche pour Aubigny ou pour Sainte-Gemme. Je ne connois ni l'une ni l'autre. Je ne puis que vous conseiller d'acheter l'une des deux. Quant à l'argent, vous avez vingt mille liv. d'une part, dix-huit mille de l'autre pour commencer : il ne sera pas impossible de vous faire avancer une année de dix-huit mille liv. par M. Brunet : vous vendrez la maison de St. Cloud neuf mille livres. En voilà plus qu'il n'en faut pour entrer en négociation. Du moins sais-je bien qu'ayant mon argent tout prêt, j'ai été trois ou quatre ans à payer Maintenon : & encore ai-je fait le dernier payement si mal-à-propos par un excès d'exactitude, que je le ferai encore une fois. Voilà ce que j'ai pensé sur vos affaires. Si j'ai eu tort, il n'y a encore rien de gâté. Vous auriez la tête bien prête à tourner, si vous comptiez pour quelque chose ce que l'on vous dit sur mon compte. On est peu instruit de mes projets : & comment le seroit-on ? Je n'en

ai aucun. Chassez toutes ces imaginations là. Faites ce que vous voudrez : mon étoile est d'être éternellement contrainte ; mais mon humeur est de ne me contraindre que le moins que je puis, & de ne jamais contraindre les autres. Je vous enverrai un cachet. Je désapprouve fort l'affectation que vous avez de mettre les armes de la mere de votre grand'mere ; car c'est de-là que sont les Saint Hermine. Adieu, je voudrois de tout mon cœur que votre acquisition fût faite. Vous vous en occuperiez peut-être, & ce sont des plaisirs de tout âge ; je sais celui que Maintenon m'a donné, quand j'ai pu y penser.

---

## LETTRE LXXIX.

*A Versailles, ce 28 Mai.*

J'Ai fait depuis peu connoissance avec M. le Marquis & M. l'Abbé d'Aubigny de Tigny : ils m'ont instruite de notre maison. C'est apprendre bien tard qui l'on est ! mais cela n'est jamais indifférent : il y a douze ans que le Maréchal d'Albret m'en avoit dit quelque chose. Je n'ai pu voir sans plaisir une généalogie de quatre cents ans très-bien prouvée par des

contrats de mariage, & l'endroit où nous nous sommes séparés (1). Ces Messieurs m'ont appris que la terre d'Aubigny est à vendre, celle de Sainte-Gemme, qui étoit à l'aîné de la maison, & celle de la Jousseliniere dont ils sont sortis. Il me semble que si vous vouliez placer votre argent, ils seroit bon de rentrer dans quelqu'une de ces terres qui seront à bon marché : ils prétendent que vous auriez les deux premieres pour quarante mille écus. Mandez-moi si vous avez d'autres vues, ou si vous voudriez que je suivisse celle-là. L'argent que vous devez toucher à la fin de l'année, les vingt mille francs que j'ai à vous, & le bien de Madame d'Aubigny qui ne sauroit être mieux placé, vous feroient aisément entrer en possession. Je me porte à mon ordinaire : souvent la migraine, jamais d'autres maux. Rien de nouveau, si ce n'est que M. le Duc du Maine a eu le Gouvernement de Languedoc par la mort de M. de Verneuil, dont on prend le deuil Dimanche pour quelques jours. On dit que nous passe-

(1) Voyez la généalogie d'Aubigné & de Madame de Maintenon, dans le premier Livre des Mémoires, & le sixieme Volume contenant les Pieces justificatives.

rons l'hyver à Versailles, parce que St. Germain n'est pas prêt.

## LETTRE LXXX (1).

*A Versailles, ce 25 Juin.*

J'Ai reçu votre triste lettre; mais je connois trop bien les vapeurs pour m'en effrayer. Leur effet le plus ordinaire est de faire envisager une mort prochaine; mais cet effet est corrigé par la propriété qu'elles ont de la faire envisager longtemps. Je me ferois pourtant scrupule de vouloir vous en effacer entiérement la pensée. Il est bon de s'y préparer, sur-tout quand on a de grands comptes à rendre. C'est-là ce qui doit nous occuper, & non ce qui se passera après nous. Ces migraines ne méritent pas l'inquiétude que vous en avez. C'est le seul tribut que mon tempérament paye à la nature. C'est en être quitte à bon marché. J'ai toutes les connoissances possibles & certaines de notre maison : je vous en enverrai la généalogie. On les met en ordre. Je vou-

(1) L'adresse : *A M. le Comte d'Aubigny, Gouverneur de la Ville & Château de Cognac.*

drois que vous euſſiez cette terre : l'argent ne vous manqueroit pas. La terre d'Aubigny vient d'être vendue à un Chapitre ; & il n'y a qu'un temps limité pour la dégager. Il faudroit auſſi que le Chapitre ne ſût pas que vous en avez envie : il ſeroit à craindre qu'il ne s'en prévalût. M. de Caumont & ſon fils feront leur abjuration demain : j'en ai une grande joie ; car c'eſt un très-bon Gentilhomme, & qui a du ſervice. Si Mlle. de Caumont ſe trouvoit ébranlée par l'exemple de ſon pere, rien ne manqueroit à ma joie. Adieu, mon très-cher frere. J'embraſſe Me. votre femme : écrivez-moi de vos nouvelles, & tâchez de vous divertir. C'eſt le ſeul remede pour les vapeurs.

---

## LETTRE LXXXI.

*A St. Germain, ce 8 Avril.*

ALnes & Saujeon, qui ſont les deux terres que M. le Duc de Richelieu avoit en Saintonge, ne ſont plus à lui. Pour les acheter, vous auriez affaire à Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, qui eſt toute hériſſée de difficultés & de chicanes. Voilà vingt mille francs que le Roi

vous donna hier. Vous en auriez autant de M. Brunet. Le tout feroit une somme considérable, mais facile à dissiper. Faites mille amitiés pour moi à Me. d'Aubigny, je vous prie. Je voudrois bien qu'elle se sentît un peu des bienfaits du Roi. Je ne lui envoye plus rien, parce que vous êtes plus riche que moi : j'aime mieux nourrir mes pauvres que vos chevaux. Adieu, mon cher frere : je suis toujours la même pour vous. Je suis votre sœur : & vous ne me connoissez pas encore !

---

## LETTRE LXXXII.

*A Versailles, ce 18 Août.*

IL est vrai que je serois ravie que vous retirassiez Aubigny du Chapitre d'Angers qui vient de l'acheter : il me l'a fait offrir fort honnêtement. Il vous convient d'avoir une terre, sans maison à entretenir : vous n'en pouvez avoir une plus belle que le Château de Cognac.

Je suis bien-aise que M. de Ruelles ait mis ses enfants dans les nouvelles Compagnies que le Roi vient de faire. C'est un grand soulagement pour la Noblesse.

Il n'y aura point d'état ni de condition qui ne doive son bonheur au Roi.

Il faut prendre patience sur Me. de Caumont : il n'est rien que le temps n'adoucisse.

Je n'ai rien de meilleur à vous dire sur les vapeurs, que de vous conseiller de vous divertir, de n'être jamais seul, de manger peu & souvent, de vous promener à cheval, en carrosse, en bateau, de marcher peu, d'éviter toutes sortes d'épuisements, soit de corps, soit d'esprit, de ne faire aucune lecture fatiguante, & sur-tout de ne point rester couché dans cette grande chaise où je crois vous voir.

Je vous remercie de l'éclaircissement que vous me donnez sur la maison de notre grand'mere. J'en ai de reste présentement. Mais je voudrois bien savoir qui étoit M. de Cardillac : c'est ce que je trouve de plus obscur.

J'ai peine à croire que M. de Villette se convertisse : je le voudrois de tout mon cœur : mais le respect humain !

Vous aurez appris l'heureux accouchement de Madame la Dauphine : jamais on n'a vu tant de joie que Paris & la Cour en ont témoigné.

Adieu. Vous ne me dites rien de Me. d'Aubigny : vous ne serez jamais heureux

ni bien avec Dieu, si vous n'êtes bien avec elle.

On vient de m'apprendre que Messieurs les Echevins de Cognac ont un petit démêlé avec les Dames de la Charité, pour l'emploi d'un fonds destiné aux pauvres. Ce n'est point à moi à le juger; mais je vous prie, mon cher frere, d'être autant que votre conscience le voudra, dans les intérêts des Dames de la Charité. Elles sont établies par Messieurs de la Mission, dont vous connoissez le zele. Ils sont très-appliqués aux bonnes œuvres, & si droits qu'ils pourroient mieux décider que personne. J'ai tant d'estime pour leur maison en général, & pour quelques-uns d'eux en particulier, que je vous recommande cette affaire de tout mon cœur. Il est si difficile que les pauvres ayent tort! soit dit sans corrompre votre intégrité.

## LETTRE LXXXIII.

*Le 15 Octobre.*

J'Ai reçu une lettre de Me. de Miossens sur l'état où vous êtes. Il n'y a, dit-elle, aucun danger; mais vous souffrez. Quand l'esprit est attaqué par les vapeurs,

toute la machine eſt dérangée ; & cela me déſole. J'en ai tant eu, & j'en ai vu tant ! réjouiſſez-vous : c'eſt le ſeul remede. Prenez l'avis de M. Fagon, qui vous envoyoit dès cette année à Vichi. Voici une lettre de M. le Duc du Maine, qui eſt d'un ſtyle aſſez gai & la ſignature aſſez magnifique : il conſerve toujours beaucoup d'amitié pour vous. La Cour part Lundi prochain pour Chambord : Madame la Dauphine demeure ici : elle n'eſt pas encore en état de marcher, au grand regret de toute ſa maiſon. J'aurai l'honneur d'aller avec la Reine. Nous retrouverons Madame la Dauphine à Fontainebleau. L'air de Verſailles m'ôte la moitié de mes migraines. Me. d'Aubigny me fait une belle & bonne relation de vos plaiſirs ſur la naiſſance de notre jeune Prince. Je ſuis aſſurée qu'elle danſa de fort bonne grace ; au moins je la vis un jour s'y prendre fort bien. Adieu, mon cher frere. Mes compliments à vos Dames de la Charité : elles m'ont bien remerciée de ce que vous avez fait pour elles.

## LETTRE LXXXIV.

*A Chambord, le 6 Octobre 1682.*

J'Ai reçu une lettre de vous par M. de Saint-Denis, que j'ai remercié. J'ai tenu sa fille avec M. de Chevreuse : j'ai trouvé Me. de St. Denis telle que vous me la représentez. Je suis fâchée que vous n'ayez pu aller aux eaux. En attendant le retour de leur saison, assujettissez-vous aux avis que je vous ai donnés.

Je crains votre goût pour la solitude. La plus mauvaise compagnie vaut mieux que ces tristes rêveries où l'on se plonge quand on est seul. On m'a montré la déclaration de la terre d'Aubigné : le revenu est assez peu de chose : les droits en sont beaux. On peut retirer Sainte-Gemme, qui est aussi de la maison.

Allez faire un tour sur les lieux : & concertez tout avec M. de Tigny, qui est un fort honnête homme. Changez d'air & de lieu : appliquez-vous sans vous occuper : point de meilleur remede. Je vois bien que l'affaire de Cursai feroit bonne; mais il faudroit faire à M. d'Ouilly une priere que mon crédit lui feroit prendre

pour un ordre : & l'on n'est point en faveur pour faire des incivilités, des injustices ou des violences. M. Turc fait de son mieux pour ne pas nous payer. Le Roi a été reçu à Maintenon, par Nanon & la Couture, qui s'en acquitterent fort bien : j'en étois partie deux heures avant qu'il y arrivât : il le trouva fort joli. Le jardin commence à s'accommoder : les arbres & les palissades sont assez grandes : & sans les inondations de l'hyver, le potager seroit beau. Ma manufacture le divertit fort. Outre mes Normands pour faire de la toile, il vient de m'arriver vingt-cinq Flamands pour le linge ouvré comme celui de Courtrai, où j'ai débauché des ouvriers. Charlot est si embelli & si sage, que je ne le reconnus pas : il a beaucoup d'esprit, & la mémoire de sa race. La Reine lui demanda qui il étoit : il répondit : » Un petit Gentilhomme que » Me. de Maintenon fait élever ". Adieu, mon cher frere : je me porte fort bien à Chambord, & je m'y plais tout-à-fait. Nous en partons Lundi pour Fontainebleau, où je suis toujours accablée de vapeurs. J'y passe les jours à pleurer, à étouffer, à me contraindre, & à me trouver la plus malheureuse personne du mon-

de. J'ai pris un lion herminé, (1) quand j'ai vu que ce sont nos véritables armes : faites de même.

## LETTRE LXXXV.

*A Versailles, ce 1 Décembre.*

J'Ai à répondre à une lettre de vous du 7 Novembre, à une de M. de Tigny, & à une autre de M. de Vieux-Fourneaux. Je commence par la vôtre. Je suis ravie que l'Anjou vous plaise, & que vous n'ayez nulle répugnance à acheter la terre de Sainte-Gemme ou celle d'Aubigné. Ces acquisitions sont plus raisonnables que celles que vous pourriez faire ailleurs. Sans avoir une vanité ridicule, on peut préférer une terre de son nom & de ses peres : si j'avois été aussi-bien instruite là-dessus que je le suis à présent, je n'aurois pas acheté Maintenon, J'avois regardé comme une chose avantageuse

(1) Me. de Maintenon se trompoit. Le lion d'Aubigné a été herminé par les la Jousseliniere : & les d'Aubigné de Poitou n'étoient pas de cette branche. Voyez les Mémoires de son grand-pere.

tageuse que le Château d'Aubigny fût détruit, parce que je voulois que vous achetassiez du revenu sans occasion de le dépenser follement. D'ailleurs, quelle plus belle habitation que celle de Cognac! Cependant je vois par ce que m'écrit M. de Vieux-Fourneaux, que vous croyez cet air trop subtil pour vous. Voyez: déterminez-vous: agissez là-dessus sans moi. Comment ferois-je vos affaires? Je n'ai pas le loisir de penser aux miennes: j'ai perdu un procès pour ne l'avoir pas sollicité: en un mot, par cent mille raisons trop longues à déduire, je ne puis vous donner que des conseils fort vagues. Vous avez plus de loisir: l'exercice vous est bon: vous êtes sur les lieux: vous trouverez plus de facilité que moi. Si vous voulez Aubigny, voyez le marché de Messieurs du Chapitre, & concluez. Ils me prient de demander un droit d'amortissement. Ce seroit leur procurer un très-grand avantage pour les payer, de vous laisser rentrer dans une terre de votre maison. Ni grace, ni faveur, quand on veut agir avec justice. Si l'année de leur achat n'est pas expirée, vous pouvez, par le droit du nom, rentrer dans la terre: si vous ne le pouvez par droit, voyez s'ils veulent vous rendre ce ser-

nautés : chicanes, défiances, longeurs, incertitudes. J'aimerois donc mieux Sainte-Gemme. Personne ici n'a échappé aux rhumes : j'en ai eu un, mais très-léger. Laissez dire Me. de Fontenay : on parle des plus grands Princes du monde : je suis sur le théâtre, il faut bien qu'on me siffle ou qu'on m'applaudisse. Je vous souhaite là-dessus autant de tranquillité que j'en ai. Dites à Me. d'Aubigny, que si sa lettre est purement d'elle, il faut qu'elle se soit prodigieusement formé l'esprit : son style est aussi beau que ses caracteres. On ne peut écrire ni avec plus d'élégance, ni avec plus de goût, ni avec plus de tendresse. Adieu, Monsieur, songez à vous réjouir & à vous sauver.

## LETTRE LXXXVII. (1)

*Ce 29 Avril 1683.*

JE crois que vous savez fort bien que je vis encore, & même avec plus de santé que jamais. Je ne sais qui va à Vichy. Me. de Montespan devoit aller à

(1) L'adresse : *A M. le Comte d'Aubigny, à Vichi.*

Bourbon : mais ſon voyage eſt rompu. Vous avez aſſez d'eſprit pour vous conduire vous-même. Il faut bien écouter, parler peu, éviter les airs de grand Seigneur, qui ne conviennent pas même aux Rois, & prendre cet air de modeſtie & de ſimplicité, qui va ſi bien aux particuliers. M. l'Abbé d'Aubigny négocie l'affaire de Sainte-Gemme, ſans que vous y paroiſſiez. Si vous voulez une terre, celle-là me paroît belle & bonne : un prix convenable, point de maiſon, une forêt, de beaux droits, & ſortie de votre famille. Notre été ſe paſſera en voyages. Nous partons le 26 Mai pour aller en Bourgogne, & nous traverſerons toute l'Alſace. Nous allons à Betfort, & pour la troiſieme fois, à Strasbourg. Nous ſerons de retour ici le 24 de Juillet. Nous y paſſerons le mois d'Août ; & nous irons dans celui de Septembre à Chambord ; en Octobre, à Fontainebleau, & en Novembre, à Verſailles. Madame la Dauphine ne vient point : elle eſt groſſe, & tout le monde en eſt ravi. Mlle. de Laval ſera bientôt mariée : je ne ſais encore à qui : mais le Roi s'en mêle, & vous ſavez qu'il eſt accoutumé à réuſſir. M. du Maine eſt toujours fort honnête homme, & ſera du voyage. Me. de Mont-

chevreuil eſt très-languiſſante, & j'en ſuis en peine : ma vie eſt fort douce & ſolitaire. Cette Dlle. des Coublans n'eſt point notre parente : je m'en ſuis informée. Adieu.

---

## LETTRE LXXXVIII.

*A Verſailles, ce 21 Mai 1683.*

J'Ai ſu de vos nouvelles par votre Médecin. M. Fagon l'eſtime beaucoup. Je vous ai écrit par Me. la Ducheſſe de Noailles. J'eſpere que les eaux vous feront du bien. Je crois vous avoir déja mandé la diſpoſition de tout l'été, & que Madame la Dauphine le paſſera ici, par une raiſon qui plaît à tout le monde. Mlle. de Laval épouſa hier M. de Roquelaure que le Roi fait Duc comme *étoit* ſon pere. Avez-vous ſu que M. de Montchevreuil s'eſt caſſé un bras ? il ne pourra ſuivre M. du Maine. On parle de Mlle. d'Hamilton : d'autres diſent Mlle. de Leuveſtein (1), niece de M. de Strasbourg. Voilà mes nouvelles : donnez-moi des

(1) Depuis Marquiſe de Dangeau.

vôtres. Tout eſt à ſouhait, ſi vous joignez aux eaux la tranquillité qui eſt encore plus néceſſaire qu'elles. Je voudrois faire un voyage avec vous, pour vous faire avouer que toutes les femmes ne ſont pas implacables ſur les montagnes & dans les vallées. La deſcription que vous me faites de l'embarras de la vôtre m'a fait rire, & je l'ai cru voir, tant il eſt naturellement conté. J'ai affecté de ne point paroître dans l'affaire de Ste. Gemme, parce que tout ſe feroit paſſé en civilités, ſans concluſion : & il faut toujours traiter les affaires d'intérêt de Turc-à-Maure. Je ſuis fâchée que Me. d'Aubigny n'en ſache pas ſur les vapeurs autant que moi : elle vous ſeroit très-utile. Dans ces maux-là, on tire plus de ſecours des autres que de ſoi-même. Je juge bien de l'effet qu'elles doivent produire ſur un homme auſſi chagrin & auſſi taciturne que vous. Mais n'aurez-vous point d'enfants après Vichy ?

## LETTRE LXXXIX.

*A Fontainebleau, ce 7 Août 1683.*

L'Affliction générale, & la mienne particuliere ne m'empêchent pas de repondre à votre lettre, puisque vous attendez ma réponse pour vous déterminer.

M. Fagon n'est point ici pour le consulter sur Bagneres ; mais je connois assez bien ces eaux-là, pour vous dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire, & que leur grand mérite est pour les maux extérieurs. Barége amollit, Bagneres fortifie : qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec vos vapeurs? ce sont elles qui vous font voir les choses si tristement, & qui vous conseillent des eaux qui ne vous guériroient pas. Le malheur de n'avoir point d'enfants est très-médiocre pour tout le monde. Je vous crois trop raisonnable pour vous soucier que votre nom périsse. La raison qui vous empêche de me voir est si utile & si glorieuse, que vous n'en devez avoir que de la joie. Il ne me convient point d'avoir aucun commerce. Je vous ai conseillé par l'intérêt que je prends à vous

de demeurer dans le plus beau lieu du monde, où l'on vit avec le plus d'abondance, où vous êtes libre, sans affaires, au milieu de vos parents; en un mot, dans un état que je préférerois au mien, si brillant, si envié & si ennuyeux. Je ne prétends point vous contraindre : mais si vous venez ici, vous ne me verrez pas : il vaut donc encore mieux être en commerce de lettres que d'être si près l'un de l'autre sans nous écrire & sans nous voir. N'allez point réveiller vos chagrins. Si le Roi ne vous a pas fait justice, si vos ennemis vous ont fait du mal, c'est un malheur très-ordinaire. Vous êtes vieux, vous n'avez point d'enfant, vous êtes infirmes, que vous faut-il? du repos, de la liberté, de la piété : tous ces biens sont entre vos mains. Si vous voulez acheter une terre, achetez-en une; mais si vous aimez mieux manger votre revenu à Cognac, mangez-le. Vous avez plus de trente milles livres de rente pour six ans : si je vis encore, vous en aurez davantage, & si je meurs, Maintenon. Je vis à Betfort des restes de l'amitié qu'on a eue pour vous. Bien des gens ne voulurent pas prendre un sol des miens, quand ils surent que j'étois votre sœur. Charlot est toujours à Maintenon, plus spirituel

& plus petit que jamais. Vous avez raison de croire que je suis fort affligée de la mort de la Reine. Personne n'en a plus de raisons : je les sens toutes très-vivement ; & la douleur du Roi est une terrible augmentation à la mienne. On dit que Me. d'Aubigny est grosse : j'en aurois bien de la joie. Je vous aime de tout mon cœur.

---

## LETTRE XC.

*A Fontainebleau, le 7 Septembre.*

VOus aurez sans doute appris qu'avant d'être consolés de la perte de la Reine, nous avons eu à trembler pour le Roi, & que nous lui avons cru le bras cassé : il n'a été que démis, &, graces à Dieu, il est si bien rétabli qu'il n'y a rien à craindre. Cet accident l'a fait voir aussi ferme dans la douleur que dans toutes ses autres actions ; & il y a peu de différence de son sang-froid à celui de ce Philosophe (1) qui disoit : *Je vous avois bien dit que vous me rompriez la jambe.* Vous ju-

---

(1) Epictete.

gerez par ma bonne humeur que la santé du Roi n'est pas mauvaise. M. Colbert est mort : & M. le Président Pelletier va remplir sa place ; vous l'avez vu Prévôt des Marchands. Le Roi ôte les bâtiments à M. Dormois, à qui il donne cinq cents mille francs. M. de Louvois aura la Charge. On ne sait plus si on ira à Chambord : le bras du Roi en décidera ; mais Madame la Dauphine n'ira pas ; elle est trop avancée dans sa grossesse. Je me suis informée de tout sur la Mairie de Bordeaux : elle ne se vend jamais. Je vous conjure encore de vivre commodément, & de manger tous les ans les dix-huit mille francs de l'affaire que nous avons faite. Nous en ferons quelque autre. Allez à Bordeaux, si l'air en est meilleur pour vous que celui de Cognac. Il n'y a que pour son salut qu'il faut se contraindre. Je vous aime plus que je n'aimerai vos enfants : & de plus, ils auront mon bien. Plus je vis, & plus je me désabuse des soins & des projets à venir. Dieu les renverse presque toujours ; & comme ils ne sont presque jamais par rapport à lui, il ne les bénit pas. Je deviens une vieille bien relâchée & bien douce ! mangez votre revenu ; faites-en part à votre femme : vivez heureux & en paix : Dieu

pourvoira à tout, pourvu que vous le serviez : préparez-vous à la mort sans en être plus triste. Ordonnez à la France de vous mander toutes les nouvelles qu'il ramasse dans les anti-chambres : cette gazette vous divertiroit. Vous croyez bien que je suis fort aise de la grossesse de Me. d'Aubigné. Les femmes en savent plus là-dessus que les Médecins. Il faut s'habiller bien large pour qu'un enfant se place à son aise, manger de bonnes choses pour qu'il se porte bien, contenter ses envies avec modération pour qu'il ne soit ni timide, ni capricieux, ni gourmand. Adieu. Je vous aime plus que ma sécheresse ne me permet de vous le dire.

---

## LETTRE XCI.

*A Fontainebleau, ce 28 Septembre 1683.*

J'Ai montré au Roi ce que vous m'avez écrit sur son accident : il l'a reçu comme vous pouvez le desirer. Il quitte l'écharpe aujourd'hui, & est, graces à Dieu, en parfaite santé.

Voici la réponse de M. Pelletier, qui vous renvoye votre lettre à cause du Monseigneur, qu'il ne veut recevoir de

personne. Il montre une sagesse & une modération admirables : & tout le monde est ravi de le voir où il est : jamais choix n'a été plus approuvé ; nous verrons si la prospérité le gâtera.

Mr. Brunet me demanda hier s'il étoit possible que je consentisse que vous mangeassiez votre bien. Je lui répondis que je vous en avois prié. Réjouissez-vous, mon cher frere, mais innocemment. Songeons à l'autre vie, & préparons-nous à y passer avec le plus de confiance que nous pourrons. Faites de bonnes oeuvres, mais avant tout, votre devoir. Le vôtre est d'aimer & de supporter la femme que Dieu vous a donnée. Lisez St. Paul : il vous dira que les forts doivent supporter les foibles, & que vous n'êtes qu'un, votre femme & vous. Vous lui devez de la patience, de l'amitié, de la complaisance. Je vous aime beaucoup, quoique je vous le dise peu.

Je crois que la Reine a demandé à Dieu la conversion de toute la Cour. Celle du Roi est admirable. Les Dames qui en paroissoient les plus éloignées, ne quittent plus les Eglises. Me. de Montchevreuil, Mes. de Chevreuse & de Beauvilliers, la Princesse d'Harcourt, & en un mot toutes nos dévotes, n'y sont pas plus sou-

vent que Mes. de Montespan, de Thianges, la Comtesse de Grammont, la Duchesse du Lude & Me. de Soubise. Les simples Dimanches sont comme autrefois les jours de Pâques. Avez-vous des livres, & en voulez-vous? M. de Louvois expédie un peu plus que ne faisoit M. Dormois: Versailles qui n'auroit pas été prêt à Noël, le sera à la fin de ce mois. Madame la Dauphine part d'ici le 6 d'Octobre: je demeure ici pour partir le 9 avec le Roi, Madame, Monseigneur, & la Princesse de Conti. La Maréchale de Rochefort est dangereusement malade.

---

## LETTRE XCII.

*A Pont-à-Mousson, le jour de la Toussaint* 1683.

JE ne suis point surprise que vous ayez commencé par manger les dix-huit mille livres que vous devez toucher à la fin de l'année; mais je le suis de ce que vous croyez que les Fermiers-Généraux vous doivent payer par avance: c'est ce qu'ils ne feront pas. Cette affaire si considérable, si bien conduite, si assurée, ne vous mettra donc pas à votre aise? Je suis au désespoir de vous dire des cho-

ſes déſagréables ; mais comment être ſincere & diſſimuler ? Il me ſemble qu'après ce que je viens de faire pour vous, on ne peut dire que nous ſoyons brouillés. On ne le croit pas à la Cour, où ce qui s'eſt paſſé à Fontainebleau a fait grand bruit. Quelle bonté au Roi d'applanir lui-même toutes les difficultés qui naiſſoient les unes des autres ! Et vous voulez qu'il ordonne à ces Meſſieurs de vous payer par avance ! Que diroit-il de vous voir demander un bienfait avec l'empreſſement, le chagrin, la tyrannie dont vous rougiriez d'exiger une dette ? Je ne puis donc que prier M. Brunet, comme mon ami particulier, de vous faire plaiſir, s'il le peut. Adieu. Nous ſerons le 17 à Saint-Germain. Je vous dirois que je vous y verrois avec plaiſir, ſi je pouvois vous y voir content ; mais j'avoue que mes parents ſont ſi peu ſenſibles à ce que je fais pour eux, & le ſont tant ſur ce que je ne puis faire, que leur commerce ne me donne que du chagrin. Ce chagrin aura beau faire, il ne m'empêchera pas de vous aimer.

## LETTRE XCIII. (1)

*A Versailles, ce premier jour de Mars* 1684.

JE ne vous aurois pas cru si inquiet sur ma santé ! L'hyver s'est passé avec tant de plaisirs, & mes migraines m'ont si fort tourmentée, que j'ai toujours été ou à lutter dans mon lit contre la douleur, ou contre l'ennui dans les appartements du Roi. La layette doit être arrivée : elle n'est pas magnifique : vous savez que je me pique d'avarice. J'attends avec impatience la nouvelle de l'accouchement de Me. d'Aubigny. Je suis assez indifférente sur le sexe : j'ai mes raisons pour cela. Je suis très-contente de Manceau : s'il continue, nous serons long-temps ensemble. Vous m'avez fait-là un très-bon présent. La guerre m'afflige : elle nous ôtera d'ici tout l'été. Le Roi doit partir pour l'armée le 10 d'Avril. Cela est encore bien éloigné ; mais mon attachement pour lui me le rend présent. Madame la Dauphine a déclaré qu'elle veut aller sur la frontie-

(1) *A M. d'Aubigny, à Cognac.*

re, pour être plus près des nouvelles; *elle* a raiſon; mais ces petites conſolations ne m'empêchent pas d'enviſager la guerre comme un grand malheur. Adieu : écrivez-moi ſouvent, & croyez que ſaine ou malade, négligente ou ſoigneuſe, en faveur ou en diſgrace, je ſuis toujours la même pour vous. Charlot eſt un vrai original : je le mettrai bientôt au College. M. du Maine me fit hier une viſite, où il ne me parla que de vous. Il n'eſt point vrai que j'ai dit que j'étois contente de M. Arnaud. Me. de Lencoſme m'a propoſé pluſieurs affaires : j'ai tout refuſé; mais je n'ai jamais aimé à me déchaîner contre perſonne, & à préſent moins que jamais. Je verrai le Gentilhomme que vous avez converti, quand il plaira à Manceau de me le montrer. Les voyages ne m'embarraſſent point : mais je hais les campagnes. D'ailleurs, nous ferons ſi peu de temps avec le Roi! L'avis de M. le Contrôleur-Général ſeroit de placer votre argent ſur la Ville au denier dix-huit. Il croit ce parti meilleur que la caiſſe des emprunts. Conſolez-vous du retardement des couches de Me. d'Aubigny : les Héros ſont au moins dix mois dans le ſein de leur mere.

## LETTRE XCIV.

*A Condé, ce 5 Mai 1684.*

JE vous félicite de l'heureux accouchement de ma belle-sœur. Je le savois par Me. de Miossens, quinze jours avant l'arrivée de votre lettre. Je sens déja quelque chose de fort tendre pour ma niece. Je vous prie qu'elle ne demeure pas unique, afin que je puisse l'avoir quand quelque autre enfant vous amusera. On dit que vous vous en occupez fort, que vous l'allez voir plusieurs fois le jour : c'est bien fait; mais ne la tuez pas à force de la caresser : laissez-la dormir : prenez garde à ses yeux : qu'il ne lui arrive point d'accident dans la figure. J'aimerois mieux qu'elle mourût, que de la voir difforme. Je ne me tire pas si bien de ce voyage-ci que des autres. J'ai eu l'honneur d'être dans le carrosse du Roi. C'est un grand plaisir, mais toujours accompagné de quelque contrainte. L'esprit est inquiet. Je voudrois la paix, & nous avons la guerre. De-là mille maux, dont pas un n'est considérable. Mes amitiés à votre accouchée. La santé des femmes dépend

de leurs couches. Dites à la nourric qu'elle nourrit mon héritiere. Je vous em brasse de tout mon cœur.

## LETTRE XCV.

*Versailles, ce* 18 *Juin* 1684

JE vous ai conseillé de ne point vou établir à Paris, parce qu'il seroit bi zarre que vous fussiez à portée de m voir & que vous ne me vissiez pas; mai un conseil n'est point une défense. Ou tre qu'il ne me convient pas de vous e faire, je n'exigerai jamais de vous l moindre contrainte. Je desire votre bon heur aussi ardemment que le mien. No états sont différents: le mien est éclata & agité: le vôtre obscur & tranquill Le Sage préférera toujours votre médic crité, à mon élévation. C'est Dieu q m'a placée: il sait que je ne l'ai pas che ché, pas même prévu. Je ne m'élever jamais davantage, & je ne le suis dé que trop. Si ma famille en souffre d'u façon, elle en sera dédommagée de l'a tre. Je fais ce que je crois devoir fai Mes raisons peuvent être mauvaises; m mes intentions sont droites. J'aime d

votre fille, & je voudrois assez qu'elle fût héritiere; mais Me. d'Aubigny n'en demeurera pas-là. Je suis sensiblement touchée de la mort de Me. de Richelieu. (1) Dieu nous l'a ôtée: soumettons-nous, nous la suivrons bientôt: il n'est pas permis aux Chrétiens de s'affliger: & toutes ces morts doivent nous apprendre à mourir. Ecrivez-moi souvent : je vous répondrai quelquefois.

## LETTRE XCVI.

*A Versailles, ce 25 Juin 1684.*

VOus avez bien fait d'aller voir M. le Maréchal d'Estrées. Vous n'avez nulle occupation, & ce n'est pas un grand malheur. Amusez-vous, & sauvez-vous. Vous serez plus habile que ceux qui se donnent tant de peine. Moi, vous don-

(1) Anne Poussart, fille de François Poussart, Marquis de Fort, & Baron de Vigeon, Dame d'honneur de la Reine, & de Marie-Anne-Victoire de Baviere, mariée en 1646 en secondes noces à Armand de Wignerod du Plessis, Duc de Richelieu, Pair de France, morte en 1684, sans postérité.

ner des ordres ! il faudroit que je fusse folle. Je ne sais ce que vous voulez dire sur la *beauté de la cause*. (1) Voulez-vous que je vous répete ce que je vous ai déja écrit là-dessus ? Ne voyez point M. Arnaud. Il seroit bien difficile qu'un procédé tel que le sien ne vous échauffât : & ce regne-ci n'est pas propre aux violences, outre que les affaires qui roulent sur l'argent, ont toujours quelque chose de sale. En apprenant que vous étiez enfin pere, je dis : Voilà un enfant qui les unira. J'apprends avec douleur que son humeur vous choque. Et vous, croyez-vous ne rien avoir de choquant ? Pourquoi êtes-vous homme, sinon pour supporter cette enfant ? que vous sert-il d'avoir de l'âge, de l'esprit, si vous n'en êtes pas plus patient ? Ah ! que les hommes sont tyranniques ! Ils aiment une liberté extrême, & n'en laissent aucune : ils enferment pendant qu'ils courent ; ils croyent une femme trop heureuse de les recevoir quand il leur plaît de revenir ; ils exigent mille

(1) Me. de Maintenon lui avoit dit dans une des Lettres précédentes : *La cause qui m'empêche de vous voir est si belle & si glorieuse.* Et apparemment M. d'Aubigné avoit fait quelques plaisanteries là-dessus.

complaisances, & ils n'en ont que pour leurs maîtresses. Procédé imprudent avec la plupart des femmes, & cruel avec toutes. Pour moi je n'amuserois guere un mari qui n'auroit nulle attention à mon amusement. De l'aveu de toute la terre, votre femme est d'une vertu & d'une soumission qui devroient vous obliger à toutes sortes d'égards. Quand vous rentrez chez vous, faut-il être surpris des restes de l'ennui dont votre absence l'a accablée ? Essayez de mes conseils : rendez-vous propre mon expérience ; que j'aye vécu pour vous & pour moi.

Versailles me donne de la santé, & la paix avec les Hollandois, de la joie. Celle d'Espagne suivra bientôt, & je serai délivrée des inquiétudes de la guerre & de ses affreuses suites. La Cour est fort vive & fort belle : Madame la Dauphine n'est plus renfermée ; elle se donne au public avec autant d'empressement qu'elle s'y déroboit : elle a pour le Roi toute la complaisance qu'il mérite ; il en est content. La Famille Royale vit dans une grande union. Me. d'Arpajon (1) fait très-bien dans sa charge (*de Dame d'honneur de Ma-*

(1) Catherine-Henriette d'Harcourt, sœur du Marquis de Beuvron, mariée le 24 Avril 1659.

*dame la Dauphine.*) La chambre des filles de Madame la Dauphine va être complete : les étrangeres auront l'avantage sur les Françoises ; car nous n'avons rien à oppofer à la beauté de Mlle. de Leuvestein, niece de M. de Strasbourg, que l'on vient de prendre, ni à celle de Mlle. Hamilton, que l'on va nommer. Mlle. de Murçai se fait, & danse des mieux : mais en faisant tout ce que je puis pour les Villettes, je sens qu'une petite fille, vieille de deux mois, me touche de plus près : & je pense souvent au plaisir que j'aurai de la marier, si ma vie & ma faveur durent encore douze ans. Adieu : je vous embrasse, & vous aime plus tendrement que je ne vous le dis & que vous ne le croyez.

---

à Louis, Duc d'Arpajon, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général au Gouvernement de Languedoc.

## LETTRE XCVII.

*A Versailles, ce 11 Juillet.*

OU prenez-vous que je vous ai écrit une lettre mélancolique? Je n'ai aucun sujet de l'être : & naturellement personne ne l'est moins que moi. Je vous ai parlé de la mort, parce que j'y pense souvent. Je m'y prépare avec gaieté. Je voudrois vous porter à vous y préparer. C'est vous que j'aime, ce n'est pas votre vie. Ma tendresse fait des vœux continuels pour votre salut. C'est peu d'être Philosophe, il faut être Chrétien.

Le Roi ira à Chambord le 15 de Septembre : de-là à Fontainebleau jusqu'au 15 de Novembre. Prenez ce temps-là pour venir à Paris. N'écoutez point les sots discours de nos envieux. Je fais de mon mieux en tout. Je ne me reproche rien sur personne. Songez à notre état passé; voyez-vous au bout trente mille livres de rente? Que mon état présent ne trouble point la félicité du vôtre. C'est une aventure personnelle, qui, comme vous dites très-bien, ne se communique point. Vous avez du bien & du repos : tout le reste

reste n'est qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premieres places, je ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient : si vous saviez ce que c'est! Si je vis assez pour marier ma niece, elle le sera bien. Et cette idée me console de la perte de ma liberté. Vous ne me parlez point de son baptême : est-elle nommée? qui l'a tenue? elle est jolie? comment s'appelle-t-elle? je lui voudrois un joli nom (1). Je me porte bien. Je deviens un peu grasse; mais l'embonpoint sied mieux à la vieillesse que l'étisie. M. de Montauzier m'a donné une lettre que lui écrit le P. Chavrand, qui fait votre panégyrique. Je l'ai lu avec plaisir : il roule sur les vertus Chrétiennes; car pour les morales, il y a longtemps que je vous les connois. Je ne suis point dévote, mon cher frere : mais je veux l'être : je suis persuadée que la dévotion est la source de tout bien.

(1) Elle fut nommée Amable.

## LETTRE XCVIII.

*A Versailles, ce 18 Juillet 1684.*

IL faut qu'un de nos parents tienne votre fille; car attendre M. Barillon seroit un grand ridicule. Je la tiendrai avec grande joie. On ne parle que trop de moi, soit en bien, soit en mal : j'ai toujours oui dire que les femmes doivent desirer d'être oubliées. Dieu m'a fait sortir de l'ordre commun. L'air de Versailles est admirable. On y manquoit d'eau : & delà tant de maladies : aujourd'hui il y en a de bonne. Vous entendez sans doute parler des mariages de Mlle. de Murçai (1); elle n'a encore que treize ans & trois mois. Je vous dis en confidence que je prends à Noisy des Demoiselles dont le Roi paye les pensions. Je le dis le plus bas que je puis, parce que j'en serois accablée. Je voudrois bien que mon pays eût part à ce bienfait. Si l'on vous parloit de quelque Demoiselle convertie, instruisez-moi de son nom, de son âge,

(1) Demandée par le Marquis, depuis Duc de Boufflers.

de sa race & de l'état de sa famille. Me. de Brinon ne veut point de votre M. Chandelier : on ne peut être Curé & Aumônier tout à la fois. Adieu. Prenez-le vous-même. S'il vous est inutile pour vous dire la Messe, vous aurez du moins le plaisir de donner à quelqu'un deux cents francs de pension.

---

## LETTRE XCIX.

*A Versailles, ce 3 Septembre 1684.*

JE vois les choses de près : je ne puis regretter que vous soyez sans emploi. Je suis bien fâchée, non de l'exclusion, mais des mauvais offices qui vous l'ont donné. J'ai de la peine à pardonner à vos ennemis ; mais, en vérité, ils vous font un si grand bien, que j'en suis désarmée. Je ne vous interdit point Paris. Je serois bien injuste si je me servois de ma faveur pour tyranniser un frere aîné, à qui je dois du respect. Je vous l'ai dit cent fois : il ne me convient pas de vous voir souvent : ainsi je vous aime mieux en Province. Je vous le répéterai, tant que je verrai dans vos lettres des traits de chagrin & d'aigreur là-dessus. Croyez que je

ne puis que ce que je fais. J'entends dire à tout le monde que votre fille est belle. A-t-elle la bouche aussi grande qu'elle doit l'avoir, soit qu'elle tienne de vous ou de Me. d'Aubigny? Mlle. de Murçai ne sera point mariée que vous n'en soyez averti. Elle profitera peu de ma faveur. Une autre la porteroit aux nues; mais vous connoissez mon humeur. Elle sera toujours mieux placée qu'elle ne l'auroit été si je fusse restée dans le néant. Nous vieillissons : songeons à mourir : est-ce un mal quand on est Chrétien?

## LETTRE C.

*A Chambord, ce 27 Septembre 1684.*

JE ne doute pas de tous les propos qu'on vous tient. On voudroit vous exciter contre moi, & peut-être aussi vous engager dans quelque extravagance dont le ridicule tomberoit sur l'un & sur l'autre. Je ne pourrois vous faire Connétable quand je le voudrois : & quand je le pourrois, je ne le voudrois pas. Je suis incapable de rien demander de déraisonnable à celui à qui je dois tout. Je n'ai pas voulu qu'il fît pour moi-même une chose

au-dessus de moi (1). Ce sont des sentiments dont vous pâtissez peut-être; mais si je n'avois l'honneur qui les inspire, je ne serois pas où je suis. Adieu, mon cher frere. Je me porte bien, à quelques migraines près que je ne compte pas.

## LETTRE CI.

*A Chambord, le 3 Octobre 1684.*

JE suis ravie que vous soyez content de mes établissements. La manufacture & Noisy sont mes endroits favoris. Vous ne pouviez me mieux faire votre cour qu'en louant l'un & l'autre. Quant à Maintenon, il est un peu abandonné. Il est difficile de s'occuper avec plaisir d'une maison où l'on ne va jamais. Elle ne sera point mauvaise pour votre héritiere. Combien de temps serez-vous à Paris? Mandez-moi de vos nouvelles, & tous vos projets. Nous serons ici jusqu'au 12 de ce mois, & à Fontainebleau jusqu'au 15 de l'autre. On se divertit fort bien à Cham-

(1) La Charge de Dame d'honneur de Madame la Dauphine.

## LETTRE CIII.

*Dimanche, ce 3 Juin.*

LE Roi est plus incommodé de la goutte qu'il n'a jamais été : le siege va parfaitement bien : on avance tous les jours : on n'y perd personne de connoissance. M. le Prince d'Orange n'a pas encore marché, & n'est pas jusqu'à cette heure assez fort pour secourir Namur : il y a lieu d'espérer que tout ira bien, & que Dieu bénira les desseins du Roi.

Nous sommes, sans contredit, dans le plus vilain lieu du monde; mais nous y avons souvent des nouvelles : & c'est ce que nous sommes venus chercher. Je me porte fort bien.

Je suis bien fâchée des peines que Me. d'Aubigny vous donne, & je ne vous parle point de celles que j'ai. Il faut que vous & moi fassions de notre côté le mieux que nous pourrons, & que nous abandonnions le succès à Dieu. Il faut souffrir : nous ne sommes ici que pour cela : mais il faut mettre les souffrances à profit, en les acceptant en esprit de pénitence. Je passe ma vie à écrire, & je

vous connois trop pour me contraindre avec vous. Qu'est-ce qu'une lettre plus longue ? souvent un plus long ennui.

## LETTRE CIV.

*A Versailles, 9 Juin 1685.*

CE n'est point mes dévotions qui m'ont attiré un rhume ; c'est le vent de Nord, que je hais presque autant que le hait M. Fagon : je crains qu'un temps aussi fâcheux ne redouble vos incommodités : je vois peu de santés à l'épreuve du froid hors de saison que nous essuyons. Je vous assure que j'ai autant d'envie d'avoir ma niece, que vous en pouvez avoir de me la donner : mais je sens une grande peine de celle qu'aura Me. d'Aubigny en perdant tout son plaisir & son amusement: je voudrois bien qu'elle fût en état d'en espérer un autre. Je prendrai certainement Mlles. de Montalambert & de l'Estang, & quand il vous plaira : je dois connoître ces noms-là : & leur âge me convient fort. Mlle. de Saint-Osmane est sortie de Noisy, & va être Religieuse. Le Pere Chavrand est à Maintenon, pour y établir un Hôpital général : je me suis

laſſée d'y donner beaucoup, & d'entendre toujours crier que l'on y mouroit de faim. Vous ne doutez pas qu'il ne trouve des difficultés à chaque pas : il m'en a déja coûté une maiſon de mille francs, qu'il a fallu que j'aye achetée pour les pauvres, M. le Prieur Dornaville m'ayant tout ſaintement tenu le pied ſur la gorge pour profiter de l'occaſion.

M. de Bonrepaux & vous, vous encenſez à qui mieux mieux : il m'écrit de vous à peu près ce que vous me mandez de lui, & je le montre à celui à qui il eſt bon de plaire. Je fais toujours la même vie que vous avez vue. Je vais à nos chambres un jour, un autre à Noiſy, qui va à merveilles : je vais à St. Cyr, qui avance d'une maniere incroyable : on a commencé vers le 15 de Mars, & l'on couvrira mon appartement à la fin de ce mois : tous les autres corps de logis ſont élevés : le réfectoire eſt preſque fait. Je vous parle ſur tout cela, parce que vous poſſédez notre plan.

M. le Marquis de Marcilly me déſole; & cela ſans vouloir parler à la mode : il eſt ici aſſiégeant ma porte; on ne veut rien faire pour lui : il veut que je lui donne de l'argent, je le veux bien auſſi; mais je n'oſe lui en donner peu, & je n'en ai point beaucoup.

Le Roi est en parfaite santé, & fort gai : il chasse le plus souvent qu'il peut; mais vous savez que ses plaisirs ne vont qu'après ses affaires. Madame la Dauphine se promene tous les jours, & va faire collation à la Ménagerie : Monseigneur chasse tous les jours aussi, & fort souvent à Saint-Léger : le cerf le menera un de ces jours à Maintenon. M. de Louvois en revint hier, charmé des facilités qu'il trouve pour son aqueduc. Vauban m'a dit qu'il iroit plus vîte & coûteroit moins que l'on n'avoit cru; mais qu'il avoit été deux mois sans comprendre qu'on pût en venir à bout. Le parc est un fort beau Château : les vîtres y brillent comme à Versailles; on y en a mit pour cent écus. Les choses se tourneront d'une maniere utile pour nos héritiers : vous devriez en avoir encore un, sur ma parole. Maintenon m'a fait faire une digression : revenons à la Maison Royale. Monsieur est ici en meilleure santé, qu'il croit devoir à l'usage des remedes d'une Me. Mallet. Madame est très-affligée de la mort de son frere, & de ce que l'Electorat est hors de sa maison. On croit que Madame sa mere viendra ici : Monsieur lui a offert un asyle, après en avoir demandé la permission au Roi. Mademoi-

laſſée d'y donner beaucoup ... dre toujours crier que l'o ... faim. Vous ne doutez pa ... des difficultés à chaq ... déja coûté une maiſ ... qu'il a fallu que j ... pauvres, M. le Pr ... de tout ſaintement ... que le pour profiter ... ce qu'ils peu-

M. de Bonr ... d'agréable. Me. de ſez à qui mie ... e d'honneur de Mada- à peu près ... e de Bourbon, & Me. de & je le n ... iera de Madame la Ducheſſe. plaire. ... e fait pas encore. Me. de Mon- vous ... me voit ſouvent, & m'a menée un jo ... ſigny. Jeanne (1) ne m'y croyoit pas veil ... ſureté. Le Roi fait quelquefois des pro- ... menades particulieres avec la Princeſſe de Conti, moi & quelques Dames : cette Princeſſe-la ſe tourne tout-à-fait au bien. Le Doge eſt parti, charmé du Roi & de la France : je ne le vis que de ma fenêtre ; mais il y paſſa ſi ſouvent, que nous en étions à nous ſourire d'intelligence. Je vous conjure de dire à Me. de Mioſſens que j'ai parlé au Roi de ce dont elle m'a fait l'honneur de me charger,

(1) Bouffonne de Madame la Dauphine.

·'a répondu qu'il n'avoit rien
ncert avec M. de Marsan;
·e vient rarement ici :
pas le jour du Ca-
les créatures que
voyent le Li-
ies nouvelles.
.tenon : c'est mon
.ice. Adieu, mon très
jusqu'à la lettre de Juil-
ne manquerai pas à ce que
avez prescrit. Savez-vous que M.
.urçai fut bien près de gagner le prix,
. que le Roi me dit qu'il est un des plus adroits? ce que je ne croyois pas. J'ai la main très-lasse : mille amitiés à Me. d'Aubigny.

## LETTRE CV.

*A Versailles, ce 5 Août 1685.*

J'Ai bien du déplaisir de vous voir si peu satisfait d'une personne avec qui il faut que vous passiez votre vie, & que Dieu vous a donnée. C'est une occasion continuelle de mériter envers lui, & qui est plus essentielle que de donner tout son bien aux pauvres. Il faut s'en consoler

selle me voit toujours fort souvent quand elle est ici : mais elle y séjourne moins qu'à l'ordinaire.

Madame de Guise est à Alençon pour six mois. M. le Prince, M. le Duc, Madame la Duchesse & toute leur maison, sont dans la joie du mariage du Duc de Bourbon avec Mlle. de Nantes, que le Roi accompagne de tout ce qu'ils peuvent desirer d'utile & d'agréable. Me. de Langeron est Dame d'honneur de Madame la Duchesse de Bourbon, & Me. de Moreuil le sera de Madame la Duchesse. On ne le sait pas encore. Me. de Montespan me voit souvent, & m'a menée à Clagny. Jeanne (1) ne m'y croyoit pas en sûreté. Le Roi fait quelquefois des promenades particulieres avec la Princesse de Conti, moi & quelques Dames : cette Princesse-la se tourne tout-à-fait au bien. Le Doge est parti, charmé du Roi & de la France : je ne le vis que de ma fenêtre ; mais il y passa si souvent, que nous en étions à nous sourire d'intelligence. Je vous conjure de dire à Me. de Miossens que j'ai parlé au Roi de ce dont elle m'a fait l'honneur de me charger,

(1) Bouffonne de Madame la Dauphine.

lui doit, & bien éloignés de ceux que devroient avoir les enfants de gens comblés par lui de bienfaits & d'honneurs. Ceux de M. de la Rochefoucault sont les plus criminels : M. d'Alincourt y est pour sa part. Le Cardinal de Bouillon est chassé pour plusieurs raisons trop longues à déduire. Il vouloit être égal en tout aux Princes du Sang. Il est peu plaint dans sa disgrace, parce qu'il est peu estimé. Marly est fort à la mode. On y passa hier tout le jour : & j'en revins comme le spectacle alloit commencer, aimant mieux mon repos que le plaisir. J'oubliois de vous dire qu'on a trouvé des lettres de la Princesse de Conti, qui ont fait voir au Roi quelque petite ingratitude pour lui, & beaucoup de crainte de moi. Cela ne m'empêchera pas de l'aimer. Me. de Miossens m'écrit des merveilles de vôtre fille. Je meurs d'impatience de l'avoir. J'ai mis à Noisy les deux vilaines parentes que vous m'avez envoyées...... Seroit-il possible que vous les eussiez trouvées jolies? Cela me fait trembler pour ma niece. Je ne me soucie pas qu'elle soit fort belle : mais je voudrois qu'elle ne fût pas laide. Il faudroit faire toutes sortes d'efforts pour convertir Me. de Miossens : il me semble que ce seroit une femme propre à réussir ici.

# LETTRE CVI.

*A Chambord, ce 10 Octobre.*

ON met l'ardoise à Saint-Cyr à mon appartement. Ce sera un beau déménagement dont j'espere que vous serez témoin. Il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon appartement meublé; & je vous conseille de demeurer à Paris jusqu'à ce que vous soyez las d'y être, puisque vous y êtes tout porté. Mais où êtes-vous logé? Vous avez trop de goût pour ne pas admirer Versailles: il est dans un grand désordre présentement. Nous partons d'ici après demain, au grand regret des Courtisans & au mien. Je m'y porte à merveilles, & je me trouve toujours mal à Fontainebleau. J'ai été bien aise de voir la lettre de Me. d'Aubigny : elle marque une grande union entre vous. Me. de Miossens m'a mandé des merveilles de votre fille. Je la prendrai quand elle sera sévrée. Je vous assure avec vérité que je vous aime tendrement; mais peut-être n'en serez-vous pas plus heureux. Je m'expliquerai plus clairement quand nous serons ensemble. Cependant, mon très-cher

frere; comptez que la Providence, qui regle jusqu'aux moindres de nos actions, ne vous a point amené à Paris pour voir l'Opéra. Cherchez quelque homme de bien qui vous conduise à Dieu. Voyez M. l'Abbé Gobelin. S'il vous plaît, demeurez-en-là; sinon voyez le P. Bourdaloue; nous avons tous besoin de secours. Il y a peu de gens éclairés dans les Provinces. Vous voilà à la source: profitez-en: vous y trouverez le bonheur de cette vie-ci & de l'autre. Me. de St. Hilaire a fait une belle fin: je recevrai la cadette de ses filles, l'aînée n'est pas assez jeune: je me suis bien promis de n'en recevoir aucune de son âge: je ferai des mécontents; mais il vaut mieux en faire que s'arrêter en si beau chemin. Le Roi est content de vous; mais cela ne suffit pas: il faut que Dieu le soit aussi, & il n'est pas plus difficile que les hommes.

---

## LETTRE CVII.

*Ce Mercredi, 25 Octobre.*

IL me semble que je vous dis assez souvent & assez sincérement que je ne vous conseille point de demeurer ici, pour

que vous eussiez pu concerter avec moi votre départ. Ce sont ces disparates-là qui font que je vous crains près de moi : &, en vérité, vous n'êtes pas excusable ; ayant autant d'estime que vous en montrez pour moi, de ne vous pas conduire par mes conseils dans un pays que je puis connoître mieux que vous ; la chose est faite : il ne faut songer qu'à la réparer. Je dirai que vous vous êtes trouvé mal cette nuit, & que n'étant pas logé commodément vous avez regagné Paris. Il faut que vous reveniez dans cinq ou six jours ; que vous soyez autant ici à faire votre cour & à me voir : qu'ensuite vous retourniez nous attendre, & que vous veniez faire un voyage à Versailles. Vous verrez la Cour & ces appartements dont on parle tant. Cette conduite paroîtra naturelle, au-lieu que celle que vous projettez paroît chagrine ou folle. Car qui peut s'imaginer que m'aimant & ayant été cinq ans sans me voir, vous veniez m'envisager un quart d'heure, & puis, sans m'avertir, vous enfuir, ne m'ayant pas seulement parlé ? Conduisez-vous donc à ma fantaisie durant ce peu de temps : je vous le demande par votre amitié. Rien n'est bagatelle dans ce pays-ci : soyez sur vos gardes à Paris comme à la

Cour. Ne voyez guere ni Me. de Montespan ni M. de Lauzun : on dira que vous cherchez les mécontents : allez à l'Opéra ; allez voir St. Bazile ; voyez M. de Lusignan ; divertissez-vous ; ne jouez guere : voyez le P. Bourdaloue & M. l'Abbé Gobelin : venez passer la Toussaint ici, vous y entendrez le P. Bourdaloue : vous verrez le Roi faire ses dévotions ; ce qui en donne aux plus libertins. Adieu, je me faisois un plaisir de vous faire voir aujourd'hui une cavalcade de toutes les Dames après-dîné, & le bal ce soir. Si vous vouliez me croire, votre vie seroit assez agréable : & j'ose vous dire encore que vous n'avez pas assez de confiance en moi. Voyez M. de Villette, je vous en prie, & dites-lui de venir ici. J'ai plus de temps pour l'entretenir que je n'en aurai à Versailles, & il est bon que je lui parle promptement.

---

## LETTRE CVIII.

*Ce Mercredi, 5 Juin.*

JE vous rends mille graces de tous vos soins, & je vous prie de vivre au jour la journée le plus gaiement que vous

pourrez : c'eſt une aſſez mauvaiſe phraſe : mais elle exprime fort bien mon idée. Ne vous chagrinez pas par avance : les chagrins viennent aſſez-tôt. J'ai vu M. de Bonrepaux : il doit vous voir auſſi : comptez que je n'oublie rien pour faire réuſſir l'affaire de M. Brillon : ſollicitez bien celle que j'ai contre M. de Villeroi. J'aime mieux qu'il ait tort que moi. Il eſt vrai qu'à la derniere chaſſe du ſanglier, le Roi courut quelque péril : ſon cheval fut bleſſé en quatre endroits : & ſi le Roi n'eût levé la jambe fort à propos, il l'auroit été. Le ſanglier étoit furieux, & revenoit à la charge : il y vint auſſi deux fois contre Monſeigneur. M. du Maine étoit à cheval tout auprès du Duc de Villeroi, qui fut renverſé. Jugez du plaiſir que j'eus à ce divertiſſement. Il en eſt ainſi de pluſieurs états que l'on envie, & qui ont de fâcheux côtés. Après cette brillante réflexion, je vous donne le bon jour. Dites à Nanon que je lui ai fait réponſe, & que je ſerai ravie de la voir.

Pourquoi Madame votre femme ne vient-elle pas quelquefois faire ſa cour comme les autres ? Croyez que je vous aime autant que je vous le dis peu.

## LETTRE CIX.

*Ce* 15 *Mars* 1693.

J'Ai appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade, & je vous avoue que vos moindres maux me font trembler quand je fonge à l'état où vous êtes. Eft-il poffible que vous n'ayez le cœur mal fait que pour Dieu, de qui vous tenez tant de bonnes qualités, qui vous feront inutiles dès qu'elles ne feront pas employées pour lui? Vous êtes bon, humain, libéral, jufte, doux, aumônier; & tout cela fans rapport aux maximes de votre Religion: voyez M. Tiberge ou M. Brifacier, je vous en conjure, ou quelque autre homme de bien: je vous nomme ceux-là par l'eftime que j'ai pour eux, & parce que s'ils étoient contents, j'aurois l'efprit en repos. Verrai-je tout le monde fe convertir, pendant que vous demeurez dans le chemin de vous perdre? Au nom de Dieu, mon cher frere, faites quelques réflexions folides fur un fujet fi important, & pardonnez mes importunités en faveur de mon amitié. Votre fille eft en bonne fanté; mais la pe-

tite-vérole augmente tous les jours à St. Cyr. Mlle. d'Aubigné y eſt mieux que dans ſon grenier. Prenez votre parti là-deſſus. Voyez-la au parloir quand je n'y ſerai pas : vous entrerez quand j'y ſerai.

S'il eſt vrai, comme on me le veut perſuader, que M. le Préſident Bignon ſe ſouvienne encore de notre ancienne connoiſſance, je vous prie de l'aſſurer que j'ai conſervé pour lui toute l'eſtime qu'il mérite, & toute la reconnoiſſance que je lui dois des bontés qu'il avoit autrefois pour moi. Recommandez-lui les intérêts de M. le Duc de Richelieu. Je crois qu'il ne demande que la juſtice : & je ſais qu'on demanderoit inutilement toute autre choſe à M. le Préſident Bignon. Adieu, mon cher frere : vous ne répondez point aux lettres que je vous écris : peu de gens en uſent de même ; mais il faut, pour la rareté du fait, vous le pardonner.

# LETTRES
## DE MADAME
# DE MAINTENON
### A M. ET A Me. DE VILLETTE.

## LETTRE PREMIERE.

*A Me. de Villette.*

*A St. Germain, ce 7 Juin.*

JE ne sais si M. de Villette vous a mandé que son fils a été blessé légérement à cette derniere occasion; mais je sais bien que vous ne vous attendez pas au compliment que je vous en fais: j'en ai été ravie; je l'ai fait savoir au Roi & à Me. de Montespan. Quand le premier mouvement de tendresse sera passé, je suis sûre que vous penserez comme moi, & que vous vous saurez bon gré d'avoir mis un petit Héros au monde. Réjouissez-vous-en donc, ma chere cou-

ſine, puiſqu'il eſt vrai, ſans flatterie, que vous avez le plus joli & le plus ſurprenant enfant du monde. Mes amitiés & mes compliments à la famille : n'oubliez pas Me. de Montgon, que j'aime & que j'eſtime fort : vous me ferez plaiſir de me mander de leurs nouvelles : car, malgré l'oubli que vous me reprochez, je conſerve beaucoup de tendreſſe pour mes parents : vous n'êtes pas traitée en alliée.

## LETTRE II.

### *A M. de Villette.*

*A St. Germain, ce 26 Février.*

IL eſt vrai que j'ai ſenti une extrême joie d'apprendre du Roi même que vous avez fait des merveilles. J'ai connu en cette occaſion toute la tendreſſe que j'ai pour vous depuis ſi long-temps. M. de Seignelay m'a promis de faire ſouvenir S. M. dans toutes les occaſions de ce que vous venez de faire, & de ce que mes neveux promettent. M. le Chevalier de Chaumont n'en a oublié aucun : & je n'ai plus rien à deſirer de vous pour fonder mes eſpérances & mes ſervices.

Mon

Mon crédit eſt déſormais tout à vous. Mais continuez : car il n'eſt pas auſſi grand que votre bravoure, & ce que vous avez fait d'éclatant aura auprès du Roi plus de ſuccès que les bons offices de tout ce qu'il y a de Dames en France. Vous ne voudriez pas devoir votre fortune à une femme, vous qui pouvez-la devoir à votre mérite. J'ai écrit à Me. de Villette. Elle pleurera de joie. On conte des choſes étonnantes de votre fils (1). J'ai montré ſa lettre à Me. de Monteſpan, qui m'a dit qu'elle parleroit au Roi. Vous ne me dites plus rien ſur les étoffes. Vos échantillons ont été à Barege, & revinrent ici dans le temps que le Roi ſe trouva mal. On les jetta au feu ſans y penſer. Adieu, mon cher couſin ; j'attends mon frere. On me fait eſpérer un mariage pour lui. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur. Vous ſavez que les femmes aiment les braves.

(1) Il ſe diſtingua fort au combat de Meſſine, quoiqu'il n'eût que onze ans.

## LETTRE III.

*Ce 14 Janvier.*

IL n'y a ni affaire ni pareſſe qui puiſſe m'empêcher de me preſſer de vous dire une bonne nouvelle. Si vous voyiez ma joie, je m'aſſure que vous y feriez auſſi ſenſible qu'au bienfait du Roi. Voilà le billet de M. de Seignelay. Croyez, mon cher couſin, que je n'aurois pas plus de plaiſir d'un bien qui me ſeroit venu directement. Mes compliments à Me. votre femme, & à ce prodige dont on parle ici à tous moments. Mille amitiés à Me. de la Laigne : ſon fils ainé a plus obtenu que nous eſpérions ; mais on a oublié le ſecond : il faut prendre patience. J'attends le damas. Vous ſavez que les meubles m'occupent bien autant qu'autre choſe. Je n'avois pas bien lu le billet de M. de Seignelay : il n'a oublié perſonne, & a donné ſur tous les articles plus que l'on ne demandoit.

## LETTRE IV.

### *A Madame de Villette.*

*Le 25 Décembre.*

SI vous aviez été de même Religion que M. de Villette, je vous aurois priée de m'envoyer votre fille. J'aurois espéré de vous autant de complaisance qu'en ont eu M. & Me. de la Laigne, & M. & Me. de Caumont. Mais j'ai craint qu'on ne vous soupçonnât d'avoir été bien-aise de me la donner, & d'être d'intelligence avec moi sur la Religion. J'ai mieux aimé m'exposer à tout ce qu'un enlevement a d'odieux, que de vous commettre. Voilà, ma chere cousine, ce qui m'a obligée de vous tromper : & pourvu que M. de Villette ne soit point mécontent de vous, je me démêlerai bien du reste. J'espere qu'il ne prendra pas si sérieusement le rapt de Mlle. de Murçai ; & qu'il consentira qu'elle demeure avec moi jusqu'à ce qu'elle soit en âge de dire sa volonté. Ne la plaignez point : elle se trouve fort bien ici. Je suis ravie de l'avoir : elle est polie & aimable, & le

talent que j'ai pour l'éducation des enfants, sera tout employé pour elle. Adieu, ma chere cousine: votre lettre me fait pitié: votre état m'attriste; mais enfin vous êtes Catholique, & il est impossible que dans votre cœur vous ne soyez bien-aise de voir vos enfants dans le chemin où je les ai mis. Votre fils ne servira plus sur mer. Je suis sensiblement touchée d'affliger mes cousines par les marques les plus essentielles que je puisse leur donner de mon amitié: car assurément je songe à leur témoigner dans la personne de leurs enfants la reconnoissance & la tendresse que j'ai pour elles, & que j'aurai toujours, quoi qu'elles puissent faire. Elles peuvent me haïr; je les défie de m'empêcher de les aimer & de leur faire du bien.

## LETTRE V.

*A la même.*

*A St. Germain, ce 2 Juillet.*

LE Chevalier de Chaumont a apporté au Roi la nouvelle de la plus grande action qui se soit jamais faite sur mer. Il

a repassé par ici, & m'a conté des merveilles de M. de Villette, de son fils, & de nos neveux : il m'a appris aussi que mon cousin a demandé son congé, & qu'il l'aura au premier jour. Ainsi vous le verrez bientôt : je m'empresse de vous l'apprendre. Il m'est bien agréable de vous annoncer la premiere une nouvelle qui vous le sera. Comptez sur mon amitié comme sur la chose du monde qui vous est la plus assurée. Ste. Hermine doit porter une nouvelle au Roi. Mille amitiés à mes trois cousines, & à Poignette (1) aussi. Vous savez que la passion que j'ai pour elle ne finit point.

---

## LETTRE VI.

*A Madame de Villette.*

*Ce 5 Avril 1672.*

JE viens de recevoir deux de vos lettres, & je vois avec douleur que la moins douce est la derniere. Je ne m'en plains point. Avec tout autre que vous,

---

(1) Gouvernante des enfants de M. de Villette.

j'essuyerois de plus grandes aigreurs. Je ne suis point trompée dans votre procédé, & quoi qu'on m'ait pu dire, j'ai soutenu que rien ne pourroit vous emporter contre moi. Je connois votre tendresse, & je connois votre raison. L'une vous intéresse pour vos enfants, l'autre vous parle pour moi. Vous êtes trop juste pour douter du motif qui m'a fait agir. La gloire de Dieu est sans doute le premier; mais s'il eût été le seul, d'autres ames étoient aussi précieuses pour lui & moins coûteuses pour moi, que celles de vos enfants. C'est mon amitié pour vous qui m'a fait desirer avec ardeur de vous faire du bien malgré vous dans ce que vous avez de plus cher; mais je me suis servie de votre absence! & n'étoit-ce pas le seul temps où je pouvois réussir? J'ai fait enlever votre fille par l'impatience de l'avoir & de l'élever à mon gré. J'ai trompé, j'ai affligé Me. votre femme, pour qu'elle ne fût jamais soupçonnée par vous, comme elle l'auroit été si je m'étois servie de tout autre moyen pour lui demander ma nieçe. Voilà, mon cher cousin, mes intentions, elles sont pures & droites: le moyen est violent; mais le motif est plein de bonté. Vous ne sauriez désapprouver cet acte

d'autorité, non plus que je ne désapprouve votre affliction. Recevez donc avec tendresse la plus grande marque que je puisse vous donner de la mienne. J'attriste l'homme que j'aime & que j'estime le plus, pour servir des enfants que je ne puis jamais autant aimer, & qui me perdront avant que je sache s'ils seront ingrats ou reconnoissants. La lettre que vous avez écrite à votre fils, a fait pleurer tous les gens d'honneur & de sens à qui je l'ai montrée. Elle est d'un caractere si tendre & si ferme, que quelque idée que je me fusse faite de votre procédé, il va encore plus loin : mais pour parler comme vous, ne traitons jamais de controverse, & gouvernons vos enfants de concert : je m'en vais pour cela vous dire ce que j'en pense, afin que nos instructions soient conformes. Votre fils a de l'esprit & du sens ; il est doux, bien né, plein de bonnes intentions, ambitieux, hardi ; & en un mot, je n'ai rien vu de mauvais en lui qu'une grande présomption. Je l'ai poussé là-dessus, & il s'est corrigé si promptement, que je le vois & ne puis le croire. Je pensois l'affliger en lui proposant l'Académie, & qu'il auroit de la peine à devenir écolier après avoir été Officier sur sa bonne foi, & depuis hom-

me de Cour. Cependant c'eſt où je vis ſa raiſon prématurée. Bernardy me fait dire qu'il en eſt très-content. Nous eûmes un petit démêlé ſur ce que j'exigeai qu'il ne ſortît que pour venir à la Cour. Je ſais qu'il ne peut plaire au Roi que par une extrême ſageſſe. M. de Fourbin me l'amene toutes les ſemaines. Une telle ſociété lui eſt plus utile & même plus honorable que d'être avec ces Princes du Sang. Nous le laiſſerons à l'Académie tant que vous le jugerez à propos. Ecrivez-lui ſouvent, exigez qu'il vous réponde, cela forcera ſa pareſſe à écrire. Votre fille eſt à peu près comme lui : je la trouve plus appliquée à ſe corriger & à plaire. Je vous conjure, mon cher couſin, laiſſez-la où elle eſt. Elle ira à Bourbon avec moi, & je lui donnerai de l'eſprit, de la raiſon & des graces. La nature a déja fait tout cela : il ne faut que le faire ſortir. Je l'ai miſe aux Urſulines de Pontoiſe avec les deux Dlles. de Montchevreuil, pour l'inſtruire à faire ſa premiere confeſſion. Réconciliez-vous avec Me. de Fontmort : pardonnez-lui pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, pour l'amour de vous-même, pour l'amour de vos enfants, une choſe qu'il étoit difficile qu'elle refuſât à la Religion qu'elle venoit d'embraſſer, à

notre amitié, &, si vous voulez, à mon crédit. Elle a cru en tout rendre un grand service à vos enfants : elle vous aime tendrement : faites tout de bonne grace. Je ne vous réponds point sur ce que vous me demandez votre fille. Jugez vous-même si je dois vous la rendre, après avoir fait une violence pour vous l'ôter. Donnez-moi plutôt les autres par amitié pour elles. Si Dieu conserve le Roi, il n'y aura pas un Huguenot dans vingt ans. Je me chargerois volontiers de tous, & je crois ne pouvoir mieux marquer la tendresse que j'avois pour ma tante, qu'en rendant à ses petits-fils le traitement que j'ai reçu d'elle. Je ne vous ai point rendu de mauvais offices auprès du Roi ; & plût à Dieu que vous n'eussiez pas pour le servir une exclusion insurmontable ! Je crois que vous aurez été bien-aise de la promotion de M. le Maréchal d'Estrées. Il me dit beaucoup de bien de vous. Je lui répondis qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau, & qu'il me feroit plus de plaisir de le dire au Roi. Je ne comprends point pourquoi vous n'avez pas appris par moi la conversion de M. de Murçai : je vous la mandai le jour qu'il fit son abjuration. Je suis, &c.

## LETTRE VII.

*A Madame de Villette.*

*Le 25 Janvier 1682.*

SI Mlle. de Murçai vous envoye tous les brouillons qu'elle fait, vous êtes accablée de ses nouvelles. Il y a long-temps que je veux vous en dire : mais je fais si rarement ce que je veux ! Je suis très-contente d'elle. J'en ferai une très-aimable personne : elle est quelquefois fort belle : elle me craint, & ne me hait pas : c'est de quoi en faire un prodige. Son caractere est très-bon : vous n'êtes pas le seul objet de ses tendresses : elle me parla hier de la misere de sa nourrice, avec des larmes qui me charmerent. Envoyez-la ici : je prendrai soin d'elle & de ses enfants. Murçai est plus étourdi, mais il est joli : il va à l'Académie : le Roi lui donnera une pension quand il saura ses exercices. Croyez que je traiterai l'un & l'autre comme mes enfants. Que leur bonheur vous console de l'état où vous êtes ! n'oubliez rien pour adoucir mon cousin : il est honnête homme, & il vous aime. Qu'il ne se prenne point à Me. de Fontmort

de ce qu'elle a fait : elle n'a pu le refuser ni à sa Religion, ni à mes prieres, & je ne pouvois avoir votre fille sans elle. Je n'ai point voulu vous mettre entre votre mari & moi, quoique persuadée que dans le fond de votre cœur, vous me remerciez de mes violences : je connois votre tendresse pour lui, & je serois au désespoir d'altérer votre union.

## LETTRE VIII.

*A St. Germain, ce 3 Février 1682.*

IL faut que l'on en veuille à Mlle. de Murçai à la Poste, ou que son écriture indéchiffrable en veuille aux yeux des Commis ; car je l'ai souvent vue vous écrire, & même de fort longues lettres. Vos enfants verront la différence des traitements que je leur fais quand ils font bien ou mal : j'avoue que ma tendresse suit toujours mon estime. Mlle. de Murçai alla il y a trois jours à Ruel : c'est ce qu'on appelle mon Couvent : elle s'y confessa hier avec plus d'instruction & de repos qu'elle n'auroit fait ici : elle en est revenue aujourd'hui. Je voudrois que son esprit fût aussi heureux que son humeur :

elle eſt ravie de tout : ce ſont les filles d'honneur qui l'ont été querir : elle aime paſſionnément Mlle. de Biron. Adieu, ma chere couſine, je ſouhaite de tout mon cœur que le petit ſecours que je vous ai envoyé vous diſe ce que je ſuis diſpoſée à faire pour vous.

---

## LETTRE IX.

*A M. de Villette.*

*A Saint-Germain, ce 16 Janvier.*

JE me ſuis trop ſouvent plainte de vos enfants pour ne pas m'en louer enfin. M. de Fourbin, qui ſe mêle de leur argent & de leurs exercices, en eſt content : M. l'Abbé Gobelin, qui a ſoin de leur conſcience, eſt très-ſatisfait de leur conduite : M. de Neſmond ne peut s'en taire. Ils voyent quelquefois M. le Duc de Bourbon, qui a un Gouverneur d'un grand mérite, & qui eſt des amis de mes neveux. Mlle. de Murçai eſt embellie, & bien plus aimable. Nous n'avons pas eu le moindre démêlé, depuis qu'elle eſt revenue de Pontoiſe. Je ne doute pas qu'elle ne vous faſſe part de ſa joie. J'ai voulu vous en donner, en vous apprenant de

leurs nouvelles. Vous en ferez part à Me. de Villette : je ne lui écris point. Je vous assure qu'il n'est rien que je ne donnasse pour vous voir dans un état qui vous permît de profiter des bontés du Maître pour moi, & de l'estime qu'il a pour vous.

---

## LETTRE X.

*Au même.*

*A Versailles, ce 30 Janvier 1683.*

JE vous écrivis l'autre jour bien succinctement : j'étois pressée. Vous ne devez point mener ici le fils de Me. de Caumont. Vous avez fort bien senti que vous feriez mal votre cour. Tenez-vous-en à cette idée. Ce regne-ci n'est pas le regne des Huguenots. Tout ce que vous montrez d'esprit, de bravoure, de prudence, augmente mon chagrin de vous voir & capable de tout, & exclus de tout. Le bien que je fais à vos enfants, ne me console point de celui que je ne vous fais pas. Je travaille à en faire des hommes, sans espérance de jouir jamais de leur mérite. Il faut donc que je renonce au vôtre, qui est à peu près de même date que le mien

& dont il me feroit si doux de jouir! Songez à cette grande affaire. Humiliez-vous devant Dieu : demandez-lui d'être éclairé. Pouvez-vous être environné de gens qui ont reconnu l'erreur, & être inaccessible aux doutes sur ce que vous appellez vérité? Convertissez-vous comme tant d'autres : convertissez-vous avec Dieu seul : convertissez-vous sur mer, où vous ne serez soupçonné ni de foiblesse, ni de complaisance : convertissez-vous comme il vous plaira; mais enfin, convertissez-vous. Je ne puis me consoler de votre état, & ma tristesse m'apprend combien je vous aime.

Adieu, mon cher cousin : j'aime toujours les eaux de senteur, & je n'aime, ni singe, ni perroquet. Voilà ce que vous avez mandé à Mlle. de Murçai de vous faire savoir. Elle est fort occupée avec ses maîtresses. Je n'en veux pas faire une Virtuose : mais que feroit-elle quand elle n'est pas auprès de moi, & qu'apprendroit-elle avec mes femmes de chambre? Les instruments lui donneront du goût pour la Musique : la danse formera son maintien, & son Maître de François lui apprendra la valeur des mots & le pourquoi des phrases. Elle croît fort. Tous les jours on me la demande en mariage.

Quand les propofitions feront quelque chofe de plus qu'un compliment, vous en entendrez parler. Elle dit qu'elle veut être Religieufe, mais elle ne dit pas vrai. Je ne vous parle point des garçons. Je vous crois mieux inftruit d'eux que moi-même ; M. de Fourbin en est content ; le Roi le fera, & vous devez l'être. Je voudrois vous voir : venez, si vous croyez votre préfence utile à vos affaires ; mais si vos enfants font l'objet de votre voyage, attendez encore. Les voir fouvent, ce feroit vous rendre fufpect, & il vous feroit bien défagréable d'avoir quelque contrainte avec eux. Adieu. Continuez à nous écrire : vos lettres font admirables ; mais au nom de Dieu, convertiffez-vous le plutôt que vous pourrez. Je vous crois fupérieur à la mauvaife honte, & aux jugements de votre parti.

---

## LETTRE XL

*Au même.*

*Ce 13 Février 1683.*

J'Approuve le voyage de Me. de Villette, s'il eft néceffaire pour fa fanté.

Je l'exhorte à l'avancer ; elle trouvera plus de secours ici qu'en Province ; mais pourquoi aller loger chez des Huguenots. Je n'oserai lui envoyer ses enfants aussi souvent, & pour aussi long-temps que je ferois ailleurs, toute Catholique qu'elle est. Je crains aussi qu'elle ne vienne dans un temps qu'ils seront tous éloignés. Pour qu'elle soit avertie des projets de la Cour, je vais lui dire ce que j'en sais : on dit donc que le Roi part pour Compiegne le 4 de Mars, qu'il reviendra ici le 20 du même mois, qu'il en partira le 15 de Mai pour aller voir camper ses troupes sur la Saône ; qu'il sera de retour ici le 15 de Juillet ; qu'il en partira le 15 de Septembre pour Chambord, & qu'il viendra le 15 d'Octobre, à Fontainebleau, qu'il y sera jusques au 15 de Novembre, & que l'on reviendra passer l'hyver ici. Pendant ces voyages-là, votre fille sera dans un Couvent, & vos Mousquetaires seront au camp. Voilà les instructions que je puis donner à Me. de Villette : si elle vient dans les temps que je serai ici, & que sa santé lui permette de s'y rendre, je la verrai avec beaucoup de joie. Adieu, mon cher cousin : je suis toute à vous.

## LETTRE XII.

*Au même.*

*A Verſailles, ce 25 Mai 1683.*

J'Ai reçu votre lettre qui ne m'apprend rien de nouveau. Ai-je jamais douté de votre paſſion pour le Roi? Il ne vous eſt pas auſſi aiſé de lui plaire que de le bien ſervir. Il connoît votre zele : je connois tout votre mérite : plût à Dieu qu'il n'y eût pas en vous un côté déſavantageux qui empêche qu'on ne faſſe valoir les autres ! Dieu, qui vous a donné tant de bonnes qualités, vous tirera enfin d'un état qui les rend inutiles pour ce monde-ci & pour l'autre.

Me. de Villette a fait un voyage utile. Elle a gagné de l'embonpoint : elle a vu ſes enfants : de moi elle n'en a guere joui. Je ne diſpoſe pas d'un inſtant de ma vie. Elle a eſſuyé toutes mes humeurs & toutes mes laſſitudes. L'admiration qu'elle a pour ſes enfants, lui a attiré quelques petites aigreurs de ma part : car j'avoue qu'ils ne me paroiſſent pas ſi aimables. Il eſt vrai que je ne ſuis que leur tante. La paſſion

que j'ai qu'ils ſoient admirés un jour, fait que je ne me preſſe pas de les admirer aujourd'hui. Il faut toujours leur perſuader qu'ils peuvent & doivent être au-deſſus de ce qu'ils ſont. Votre fils aîné eſt honnête homme, & je l'aime tendrement: il a le cœur bien fait, & de bonnes intentions : ſa perſonne eſt contrainte & de mauvaiſe grace. Marmande eſt joli & adroit : il a du cœur & de l'eſprit : je ne le crois pas ſi bon que l'autre. La petite devient plus raiſonnable. Elle croît & embellit ; mais ſon naturel eſt lent. Ses reſſemblances avec Me. de Fontmort me déſeſperent. Grande preſſe à l'épouſer. On me la demande tous les jours. Je ne la marierai peut-être pas à votre fantaiſie : car pourquoi n'aurois-je pas pour elle la modération que j'ai pour moi-même ? Je compterai pour beaucoup le mérite acquis ou apparent, & je la marierai mieux qu'elle ne l'auroit été en Poitou. A tout haſard, envoyez-moi votre procuration : car c'eſt une affaire à conclure en vingt-quatre heures. Je la laiſſe à Verſailles. Au lieu de la donner à Me. la Maréchale de la Motte qui me la demande, elle demeurera chez Bontemps, enfermée avec ſes maîtres : je fais pour elle ce que je ferois pour ma fille. Comptez que je ne ſuis

point engagée. Elle est encore trop jeune & trop délicate. Je voudrois que la paix fût faite, pour demander au Roi quelque chose avec bienséance. Je pourrois me prévaloir de mon crédit, & la marier sans dot; mais c'est une injustice que je ne ferai pas.

## LETTRE XIII.

*Au même.*

*Ce Jeudi, 14 Août.*

JE vous envoye l'acte que vous me demandez: je le crois bien: je l'ai signé: je suis ravie de ce que M. de la Rochallart est sauvé, & inquiete des fatigues de Me. de Villette. Les nouvelles que vous m'écrivez, sont très-fausses. Le Roi n'a point de galanterie, & vraisemblablement n'en aura plus. Vous pouvez le dire, sans craindre de paroître mal instruit. L'action de votre Ingénieur me paroît mauvaise: mais du Couteau me fait pitié. Je ne suis point d'avis que M. de Murçai vienne ici: je ne puis le loger: qu'il employe bien son temps, & se laisse conduire. Mlle. de Murçai a souvent la fievre. J'ai peu de santé

à Fontainebleau : l'air m'y donne des maux que je ne connoissois point. Adieu, mon cher cousin : je suis bien fâchée de ne pouvoir vous rendre heureux. Le plus grand obstacle vient par vous : vous faites un grand sacrifice, qui, je crois, ne sera pas reçu ! Il est bien étonnant que ni l'exemple de tant de vos amis qui abjurent, ni votre respect pour le Roi, ni votre amitié pour moi, ni les raisonnements de tant d'habiles Théologiens, ni les conseils de votre ambition ne vous ébranlent pas. Doutez du moins. Examinez. Instruisez-vous. Et croyez.

## LETTRE XIV.

### *Au même.*

*A Versailles ce* 16 *Juillet* 1684.

JE viens de recevoir votre lettre du 9 de ce mois. J'ai ouvert celle que vous écrivez à votre fille. Je l'ai fort grondée de ce qu'elle ne vous écrivoit pas. C'est une paresse inouie, & que rien ne peut animer. Elle vous aime & ne peut vous écrire : elle a le toucher admirable pour le clavessin, & ne peut jouer : elle a très-

bonne grace pour la danſe, & ne peut ſe remuer : elle a la prononciation excellente pour l'Eſpagnol, & elle ne le parle jamais. C'eſt un prodige que ſon eſprit, ſa vivacité, ſon inſenſibilité, & ſon indolence. Vos enfants ne vous reſſemblent point : ils n'ont rien pris de votre amour pour la gloire : du reſte, ils ſont, comme vous, ſans vices. J'ai la fille toujours auprès de moi : je l'accable de préſents, de plaiſirs, de réprimandes, & de careſſes. J'eſſaye de tout. Elle n'écrit pas plus à ſa mere qu'à vous : cela me fait trembler pour ſon cœur. Qu'en attendre, ſi elle ne vous aime pas ? Son frere aîné a le cœur fait comme le vôtre : il iroit loin, s'il avoit autant d'eſprit que de courage. Il a pourtant plus d'envie de plaire que les autres, & feroit plus capable de vaincre ſa pareſſe : il écrit fort mal : nous le verrons cette ſemaine, bien affligé de la paix. Le cadet eſt très-délicat & trop occupé de ſa perſonne : du reſte, de très-bonnes mœurs, & chéri de tous ceux qui le connoiſſent : j'aime l'aîné tendrement. M. de Seignelay meurt d'envie de vous ſervir. Tout feroit bien diſpoſé pour votre élévation, ſi vous leviez une excluſion inſurmontable. Que nous ſerions heureux ſi Dieu vous touchoit ! On me demande tous les jours vo-

tre fille. Je ne m'éblouirai pas pour elle. Je la marierai selon mon goût, puisque vous me l'avez donnée. J'ai remis votre lettre au Roi : il vous estime autant qu'il peut estimer un hérétique. Vous pourriez bien le servir si vous vouliez. Vous manquez à Dieu, au Roi, à moi, à vous, à vos enfants, par votre malheureuse fermeté. Quand la grace vous éclairera-t-elle ? J'ai été charmée de la promotion de M. l'Abbé de Luzignan. On croit Me. la Dauphine grosse. La Cour n'a jamais été plus nombreuse, ni si occupée des plaisirs. La paix va nous en donner jusqu'au degoût. L'unique où j'aspire est de pouvoir jouir de mon bonheur avec vous. On ne peut ni dîner avec ses parents, ni les servir, ni avoir le moindre commerce avec eux, sans déplaire. Voilà l'état des choses, désespérant pour vous & pour moi. Sans doute, on pousse trop loin l'aversion de votre Religion ; mais ne poussez-vous pas trop loin aussi les préventions de votre enfance ?

## LETTRE XV.

*A Madame de Villette.*

*A Chambord, ce 5 Octobre 1684.*

VOtre fille eſt aux Urſulines de Pontoiſe par punition. M. de Villette doit venir ici. Il a ſon congé. Il vous dira ce qu'elle a fait. En attendant, ne vous inquiétez point. Vous aurez peut-être ouï dire que je prends cent Demoiſelles à Noiſy, dont le Roi payera les penſions. Me. de Sainte-Palaye m'a demandé des places pour Mlles. de Montbrun ſes nieces. Sont-elles bien pauvres & bien nobles ? Nous n'en voulons point d'autres. Et j'en avertis M. de Souché, qui me veut donner deux filles de ſa femme. Répondez-moi avec autant de ſincérité que ſi Dieu vous le demandoit. Donner les places à celles qui peuvent s'en paſſer, c'eſt un vol fait à celles qui en ont beſoin. Mettre des bourgeoiſes là où le Roi ne veut que des Demoiſelles, c'eſt tromper les intentions du Roi. Il faut entrer dans le bien public, ſans écouter ni ſes haines, ni ſes amitiés. Vos enfants ſont à Orléans,

avec les Mousquetaires. Je compte qu'ils en sortiront quand nous serons à Fontainebleau. Adieu : vous m'écrivez trop rarement. Je ne puis pas toujours vous répondre : mais les embarras de ma faveur doivent-ils m'ôter les droits que j'ai à votre commerce ?

---

## LETTRE XVI.

*A la même.*

*A St. Germain, ce 24 Février.*

JE vous dois un compliment sur les prodiges que M. de Villette a faits. J'en reçus la premiere nouvelle par le Roi, qui me fit l'honneur de me dire : „ Votre „ cousin s'est fort signalé ". Ce témoignage-là est de quelque prix, ce me semble : aussi je m'abandonnai à ma joie. Je n'oserois vous peindre votre fils sur le tillac, essuyant le feu de quatre mille coups de canon, & criant au Major qui nous l'a dit : „ Voilà les coquins qui „ fuyent ". Je ne doute point que ce récit ne vous coûte quelques larmes. Pour moi, je suis enchantée qu'ils se soient faits nommer. Le Roi s'en souviendra. Les Ste. Hermines

Hermines ont aussi très-bien fait. J'en écris à Me. de la Laigne. Adieu, ma chere cousine : conservez-moi votre amitié : je voudrois bien en pouvoir jouir.

---

## LETTRE XVII.

*A M. de Villette.*

*Ce 9 Octobre.*

VOus avez raison de croire que je suis plus libre à présent : mais tout mon temps se passe à écrire : l'absence de la Cour m'assujettit à un nombre infini de lettres. Vous savez que de toutes les occupations, c'est la plus terrible pour moi. Je m'en dispense le plus que je puis, & souvent plus que je ne devrois. Je suis très-fâchée de ne pouvoir vous envoyer que la lettre que je viens de recevoir de M. le Marquis de Seignelay. Il faut que le vaisseau que vous lui demandiez ait été donné bien vîte : car j'écrivis le même jour que je reçus vos paquets. Je ne me rebuterai pas : on vous en fait espérer un autre : je parlerai dès qu'on sera ici. Je songe aussi à nos neveux, & je voudrois avoir autant de crédit que vous m'en croyez.

Mes parents s'en trouveroient, si non au gré de leurs desirs, du moins placés suivant leur mérite. L'éloignement, qui fait voir plus petits tous les objets, grossit toujours la faveur. J'ai lu l'éloquente lettre que vous avez dictée à Poignette. Je ne la prendrai pas qu'elle ne soit Catholique. Mais si elle vouloit venir passer l'hyver avec Me. de Fontmort, nous verrions de la convertir. M. de Caumont m'avoit prié de demander son congé, & je ne l'ai pas cru convenable dans l'état où sont les affaires. Le courier suivant, une lettre de lui m'a fait voir qu'il pensoit comme moi. Nous verrons dans un mois ce qu'il desirera : car ce sera une saison où il n'y aura plus de gloire à acquérir. Ne vous rebutez point de m'écrire : donnez-moi des nouvelles de votre santé : informez-moi de tout ce qui vous passe par la tête pour votre fortune : je choisirai parmi vos vues celles qui seront à ma portée. J'y travaillerai avec toute l'amitié d'une personne qui est de votre sang, qui vous a toujours aimé, & qui n'oublie point son enfance. Mes amitiés à Me. de Villette.

---

## LETTRE XVIII.

*Au même.*

*Ce 2 Août* 1681.

MOnſieur le Comte de Caylus dit encore hier au matin à Suſon que M. Delpêche gouverneroit ſon bien d'Auvergne. Le ſoir, à ſon retour de Paris, il lui dit qu'il ne le vouloit plus. Voilà l'ouvrage de M. l'Abbé. Pour ne le pas cabrer, il ne faut point lui propoſer de rompre avec l'Abbé de Lauriere. Il faut lui dire qu'il doit penſer à ſe bien mettre avec moi, puiſque c'eſt le ſeul moyen d'être heureux. Et pour cela, il faut que M. le Comte de Caylus n'aille point en Auvergne : il faut que M. Delpêche gouverne ces biens-là : il faut que le Comte ſe raccommode avec ſa mere : il faut qu'il voye avec amitié tous ſes parents : il faut qu'il prenne en tout une conduite qui nous ſatisfaſſe : il faut qu'il ſe mette dans la tête que cet état ſera très-heureux, & qu'il en tirera mille avantages. Je me ſuis levée à ſix heures pour vous dire ces trois mots. J'ai écrit auſſi à M. de Lamoi-

gnon. Dans tous les embarras que me donne Me. de Caylus, il m'eſt très-agréable de vous avoir. Vous êtes ſûr & exact. Menez-la ici, où j'aime encore mieux qu'elle ſoit qu'à Paris, où je crains toujours qu'elle ne faſſe quelque ſottiſe, ou qu'on ne lui perſuade qu'elle en a fait. Elle eſt dans l'âge de la crédulité, des imprudences, & des malheurs. Et ſa deſtinée s'annonce aſſez mal. Son caractere corrigera tout.

## LETTRE XIX.

*Au même.*

*Ce 5 Août 1687.*

NE nous rebutons pas. Allez trouver le Comte de Caylus. Il a promis à M. de Lamoignon de ne point aller en Auvergne, de n'y pas mener ſa femme, & de laiſſer à M. Delpêche l'adminiſtration de ſon bien. Tirez de lui à vous les mêmes paroles. S'il s'engage, nous aurons tous trois une conférence, où nous réglerons ſa maiſon & ſa vie. Il faut abſolument le changer. Votre fille ſera bien malheureuſe, ſi la crainte ne retient aujourd'hui M. de Caylus. Servons-nous de

la considération qu'il a pour moi, pour l'établir sur un bon pied. Je ne verrai le grand-pere qu'après le raccommodement. Faites valoir auprès de ma niece l'occupation que ses affaires me donnent. Pour toute reconnoissance, je ne lui demande que d'être sage. Adieu, mon cher cousin, je suis fort à vous.

---

## LETTRE XX.

*Au même.*

*Ce* 4 *Septembre* 1687.

PRenez garde à toutes les affaires dont vous vous chargez. Quel désagrément pour vous & pour moi, si vos exposés étoient faux! M. de Seignelay a persuadé au Roi que Mlle. de Saint-Laurent étoit sur le point de se réunir. Si elle part sans avoir fait abjuration, on en sera fort mécontent : on s'en prendra à vous : on vous prêtera des intentions que vous n'avez point. Ne vaudroit-il point mieux la remettre aux nouvelles Catholiques ? Qu'elle s'en tire comme elle vondra. Vous vous êtes converti : ne vous mêlez plus de convertir les autres. Je vous avoue que je

n'aime point à me charger envers Dieu ni devant le Roi de toutes ces conversions-là.

On prétend aussi que cette Mlle. de Boisragond n'écoute point, & qu'elle ne sera jamais convertie. Cela sera encore sur votre compte. Si vous manquez les conversions que vous entreprenez, on ne vous saura nul gré de la vôtre. Me. de Ste. Hermine n'a point communié : du moins personne ne l'a vu. C'est son mari qui l'en empêche. Je suis indignée contre de pareilles conversions. La fermeté du Chevalier de Ste. Hermine est déplorable ; mais son état n'a rien de honteux. Celui de ceux qui abjurent, sans être persuadés, est infâme. Toutes ces raisons-là ne me convient pas à mettre M. de Ste. Hermine en liberté. Faites de votre mieux là-dessus, je vous en conjure. Ne les pressez pas trop, de peur d'être coupable de leur hypocrisie ; mais ne les soutenez pas trop, de peur de passer ici pour mauvais Catholique.

J'envoye la Comtesse de Mailly à Paris : je ne puis plus soutenir l'embarras où elle se trouve : entrez dans ses affaires. Je ne veux point la revoir qu'elles ne soient réglées. Je vous enverrai le Comte de Caylus dès qu'il sera de retour d'Anet.

Je crois que M. Delpêche feroit utile dans ce Confeil-là : fi vous m'y jugiez néceffaire, parlez; mais il faut que ce foit une décifion prompte : car j'ai peu de temps à donner. Voilà des commiffions fort pénibles : mais ce font de bonnes œuvres, & il en faut faire. Vous verrez un jour que j'ai confervé pour vous la tendreffe de mes premieres années. Adieu. Vous êtes fage : c'eft le plus grand tréfor.

## LETTRE XXI.

*A Me. la Marquife de Villette* (1).

*Ce* 20 *Mars* 1707.

IL eft vrai, Madame, que le Marquis de Montaterre étoit un de mes plus anciens amis, & fa premiere femme, la premiere perfonne que j'ai aimée. Je vous conjure de remercier Me. la Marquife de l'honneur qu'elle me fait : je n'écris plus que pour le néceffaire, & vous l'affurerez mieux que moi de l'intérêt que je

(1) Defchamps de Marfilly, née en 1679, Marquife de Villette, & enfuite Vicomteffe de Bolingbroke, morte en 1731.

prendrai toujours à ce nom-là. Je serois ravie que M. de Lapay fût bien réuni à toute sa famille : j'aime la paix, & il me semble que rien ne fait tant d'honneur dans le monde, que de finir ces sortes d'affaires sans procès. L'affaire de M. de Surville n'est pas facile à raccommoder : mais il ne faut pas se rebuter : je suis assez piquée qu'il n'ait pas demandé à aller en Ecosse. Ce seroit un grand mérite pour vous, Madame, d'aimer la solitude : car vous êtes bien propre au monde. Je trouve qu'il y a long-temps que vous n'êtes venue à St. Cyr. Je n'ose vous donner de rendez-vous, de peur de n'y pas être exacte : si cependant le Dimanche de la Passion pouvoit vous tenter !

Il est inutile que M. d'Argenson me fasse voir tous les plans dont il me parle. Je me fie bien à lui : je serois pourtant fâchée d'être tout-à-fait inutile à Me. de Levy & à mes cheres filles.

Pourquoi vous faut-il un chemin singulier pour votre fils ? Pourquoi demander des bagatelles à M. de Chamillard que vous devez réserver pour les grands coups ? il ne suffit pas d'avoir du crédit : il faut savoir ne pas l'user.

## LETTRE XXII.

*A M. le Marquis de Villette.*

*Ce 1 Avril.*

L'Etat où je vous ai vu ne me sort pas de l'esprit : si vous saviez à quel point j'en suis touchée, vous verriez que la peine que vous me donnez n'a pas diminué l'amitié que j'ai toujours eue pour vous. C'est par cette même amitié que je vous conjure de bien considérer ce que vous allez faire, si vous abandonnez Murçai : vous serez obligé de demeurer à Paris : votre femme est belle : N... est dangereuse : elles seront naturellement liées : je crains pour vous une suite de déplaisirs plus cuisants que ceux que vous avez : je sais que Me. de Villette est sage : mais je connois aussi le danger des occasions. Paris est si gâté, que les meres & les maris voudroient leur fille & leur femme à Versailles, comme en un lieu de sûreté. C'est par amitié, encore une fois, que je vous conjure de faire vos réflexions sur un article dont le repos de votre vie dépend.

Il y a long-temps que je vous ai dit, mon cher cousin, que je ne croyois pas que vous eussiez rien à prétendre; & j'ai cru le voir bien clairement, quand on m'a refusé pour vous le Gouvernement de Niort : si vous étiez vraiment Philosophe, vous ne penseriez qu'à une vie douce, parmi vos amis, dans le sein de votre famille, auprès de l'aimable femme que vous avez. Soyez quelque temps sans rien demander au Roi. Je lui proposerai dans un bon moment d'assurer à Me. de Villette votre pension de deux mille écus. Il dit qu'il entend souvent parler de vos prétentions : laissez effacer cette impression-là. Je connois votre zele pour le service : montrez que vous êtes prêt à tout & capable de tout : mais encore une fois demeurez en repos. Je ne suis plus accessible, & encore moins à mes parents qu'aux autres. Vous en pénétrez les raisons : je ne puis dire tout ce que je fais : je vous renvoye à la Vallée de Josaphat. J'embrasse Me. de Villette.

## LETTRE XXIII.

*A la Marquise de Villette.*

*A St. Cyr, ce 14 Avril 1707.*

LEs deux Gentilshommes que je vous ai recommandés, Madame, me donnent beaucoup de souci : j'aime à voir clair dans les choses dont je me mêle, & je ne l'ai pu jusqu'ici : vous êtes expéditive, & vous allez au fait. Je vous conjure de m'aider. Je voudrois que vous vissiez ces Messieurs qui nous promettent des emplois depuis si long-temps, ou douze cents francs en attendant que nous les ayons. Si cette somme est payée en billets de monnoie, je vous les renverrai bien vîte, & vous en tirerez parti : car certainement, Madame, vous êtes plus habile que moi, & ce n'est pas beaucoup dire. Enfin, Madame, je vous conjure, pour l'amour de Dieu, de devenir l'Intendante de M. de Goulherre & de M. de Sarrazin, & qu'ils ne touchent plus d'argent que par moi. Je ferai vivre leurs femmes, qui sont si vives, qu'elles vous importunent vous & moi

tout ensemble. Croyez que je sens comme je dois les complaisances que vous avez pour moi : je sais faire de vous, Madame, tout le cas que vous méritez. La nouvelle d'Allemagne est très-bonne : une pareille en Flandre me rafraîchiroit le sang. Je ne me mettrai point en pieces pour M. de la Fosse : Mrs. de Noailles l'ont pris sous leur protection : ils sont plus propres que moi à le servir ; cela n'est pas vraisemblable, & pourtant rien n'est plus vrai.

## LETTRE XXIV.

*Au Marquis de Villette.*

*Ce 24 Avril.*

MRs. de Chamillard, le Moine, Rigodet, & vous, m'avez bien fait savoir que votre accommodement étoit fait : pas un ne m'en apprenoit les conditions : enfin, je les sais aujourd'hui. Vous avez beaucoup pris sur vous pour avoir la paix, & c'est le parti des sages : je souhaite de tout mon cœur que vous le soyez assez, pour réduire votre dépense au projet de recette que vous avez fait ;

& que par-là vous épargniez quelque chose pour vos deux Sophies qui ne doivent pas souffrir de leur désintéressement. On m'a dit que N... va passer l'été à Paris: cela sera bon pour elle, & ne le sera pas pour la grande Sophie: vous vous préparez des déplaisirs: & quelque bonne opinion que l'on puisse avoir d'une jeune personne, on ne doit pas l'exposer à la tentation. N... est très-dangereuse, parce qu'elle est très-aimable, douce, insinuante, spirituelle, & toute faite pour persuader: Dieu sait si je suis prévenue contre elle! mais vous n'avez que trop vu que je la connois mieux que vous: je vous aime & Me. de Villette aussi: je suis vieille & prévoyante: je vous en parle pour la derniere fois. Je ne puis vous dire ce que je sentis, la derniere visite que vous m'avez faite: l'état où vous étiez me toucha si tendrement, que je fus bien prête de pleurer comme vous. Je vous embrasse tous deux, & la petite (1), qui ne se soucie pas d'avoir des terres.

(1) Aujourd'hui Abbesse à Sens.

# LETTRE XXV.

*A la Marquise de Villette.*

*A St. Cyr, ce 22 Mai 1707.*

VOus êtes, Madame, ce qui s'appelle une brave femme, de me faire toucher de l'argent dans un temps comme celui-ci : je vous en fais mes remerciments très-humbles & très-reconnoiſſants, & je perſiſte à aimer mieux M. de Sarrazin en Auvergne qu'à Paris : j'ai trop goûté de plaiſir, dans l'idée de ſon abſence, pour m'expoſer à ſes viſites : vous en voilà donc quitte, Madame, & je ſerai au comble du bonheur, ſi vous pouvez renvoyer M. de Goulherre en Bretagne. Cette expérience m'empêchera d'avoir à l'avenir aucune prétention pour mes créatures. Je vous donne le bon jour. J'ai depuis ce matin l'inquiétude de croire le tiers de Verſailles brûlé : je viens d'apprendre que ce n'eſt rien. Donnez-moi ſouvent des nouvelles de M. de Villette : je comprends fort bien par l'attention que vous avez pour moi dans les petites choſes, ce que vous ſeriez capable de faire dans les grandes.

## LETTRE XXVI.

### *A la même.*

*A St. Cyr, ce 2 Juin 1707.*

IL eſt vrai, Madame, que Me. de Crenan me mande beaucoup de bien de Sophie ; mais je n'ai point de peine à le croire : ſa capacité n'en promettoit pas moins, & je ſuis perſuadée que ſon mérite ira toujours croiſſant. Me. de Crenan me demande des Demoiſelles de St. Cyr : je voudrois pouvoir lui en donner, car je ſais le mérite de l'Abbeſſe & la régularité de la Communauté ; mais nos filles ſont tellement prévenues contre les Abbayes, que je ne ſuis pas la maîtreſſe : faites cette réponſe pour moi, en l'accompagnant de toutes les honnêtetés que je dois. Doutez-vous, Madame, que je ne fuſſe ravie de faire plaiſir à M. Rigodet, qui m'a paru comme à vous un fort honnête homme ? mais je n'ai guere de crédit auprès de M. de Pontchartrain : & vous, vous le gouvernez, quoique vous ne vouliez pas me l'avouer : faites donc de votre mieux.

N'oubliez rien, Madame, pour le ſalut

de M. de Villette, & afin qu'il profite du temps qui lui reſte, qui ne peut être bien long : nous aimons trop la vie des gens que nous chériſſons, & pas aſſez leur ame. Oui, vous aurez beſoin des principes de St. Cyr, & vous ſerez plus coupable qu'une autre, ſi vous ne les mettez en pratique : vous ne pourrez vous excuſer ſur le manque d'inſtruction, & encore moins ſur votre peu de lumieres. J'ai nommé votre nom à Me. la P. des Urſins dans une de mes lettres : là-deſſus, elle m'écrit des merveilles de vous, Madame, qui me font voir qu'elle vous connoît plus que je ne penſois. Les nouvelles de tous côtés ſont ſi bonnes, que je me porte bien : & après la paix, ce ſera quelque choſe de ſurprenant, que la ſanté dont vous me verrez jouir.

Je n'ai pu faire réponſe à M. d'Argenſon. Je ſuis très-ſatisfaite de lui. J'ai un fond d'eſtime pour ſa perſonne, qui réſiſteroit à bien des fautes à mon égard, quand il ſeroit capable d'en faire : il ſert trop bien le Roi & le public, pour qu'il ſoit permis aux particuliers de ſe plaindre de lui.

## LETTRE XXVII.

*A St. Cyr, ce 24 Juillet, 1707.*

J'Ai bien donné ma parole à M. de Chamillard de ne lui demander jamais d'emploi, mais non de n'avoir nulle reconnoissance pour ceux qui en donneront à mes créatures sans que je leur en demande : je vous conjure donc, Madame, de témoigner la mienne à M. Desmarets : je ne l'oublierai jamais, & je ne l'importunerai ni directement ni indirectement. Quant à vous, Madame, je ne sais comment vous marquer les obligations que je vous ai : vous avez désespéré M. de Sarrazin & établi M. de Goulherre : ce sont manieres différentes qui me ravissent toutes, & me mettent en grand repos. Je voudrois bien vous dire quelque chose qui regarde M. d'Argenson, que je n'ai pas la force d'écrire ; faites m'en souvenir, je vous prie, quand nous serons ensemble.

Les affaires de Toulon me font trop de mal, pour que je vous réponde agréablement sur M. de Pontchartrain : son paquet devoit aller droit à vous, Madame : mais pour me confondre, il veut m'accabler de

ses politesses. Dites-lui, je vous prie, que je n'ai pas un assez mauvais naturel pour ne sentir que le mal, & qu'il me trouvera encore plus vive sur la reconnoissance que sur les plaintes. Je me flatte que M. Voisin nous aidera : mais les projets de la politique ne s'accordent guere avec ceux de la charité. Adieu, Madame, je vous assure tout grossiérement que vous me plaisez fort.

## LETTRE XXVIII.

*A Versailles, ce 10 Décembre 1707.*

MAdame de Goulherre est ici errante dans tous les chemins, perchée sur tous les degrés, rampante au long de toutes les murailles : j'ai cru que ce n'étoit qu'un effet de la passion que je vous ai confié qu'elle avoit pour moi ; mais elle m'a lancé un petit mot qui me fait voir qu'il y entre de la faim. Elle n'a rien touché depuis le mois d'Avril : je vous prie, Madame, de m'en informer : car je ne veux pas abandonner à cette extrêmité ma pauvre Chrétienne ; c'est ainsi qu'elle se nomme elle-même. Je prie M. de Villette de m'envoyer un mémoire de tout

ce que j'ai de connoiſſances à la Marine, afin que je le mette ſous les yeux du Roi, toutes les fois qu'il vaquera quelque choſe : c'eſt tout ce que nous autres miſérables pouvons faire, pendant que vous gouvernez celui à qui nous n'oſons même demander.

Adieu, Madame, je ſouhaite que M. de Villette ſoit en état de venir ici, & qu'il ne s'en donne pas la peine. Je ſuis, Madame, toute à vous : rendez-moi toujours de bons offices auprès de M. d'Argenſon, qui eſt fort bien avec moi, malgré ce que vous ſavez (1).

---

(1) Les dévots avoient accuſé M. d'Argenſon de corrompre par ſon exemple les mœurs qu'il devoit maintenir par ſa Charge, & d'avoir bâti une maiſon au fauxbourg St. Antoine pour être plus à portée de la Supérieure de la Magdelaine de Trainel, dont il étoit amoureux. Cette accuſation ne lui ôta ni la confiance du Roi, ni l'eſtime de Me. de Maintenon.

## LETTRE XXIX.

*A Fontainebleau, ce 21 Juin 1708.*

JE vous prie, Madame, de donner vingt louis par extraordinaire à Me. de Scudery, & dix à Me. de Conflans : si vous ne savez pas où prendre celle-ci, Me. de Caylus est en grand commerce avec elle. De la maniere dont on nous parla hier de Me. de Pontchartrain, je la crois morte présentement : vous savez mes sentiments là-dessus pour la personne qui la perd, & en particulier pour Me. la Chanceliere : acquittez-moi donc de tous mes devoirs. Tant que vous serez à Paris, vous devriez me mander des nouvelles : nous aurions besoin qu'elles fussent divertissantes : car je vous assure que nous mourons d'ennui.

Le Roi a voulu faire plaisir à Me. de Crenan, & soutenir une maison aussi réguliere : j'ai sollicité : mais, en vérité, c'est vous qui avez tiré l'argent. Je vois bien que vous voulez me surprendre en me montrant Sophie l'admirable. Adieu, Madame, je suis toute à vous : n'oubliez

ni la robe de Jeannette (1), ni votre St. Cyr.

---

## LETTRE XXX.

*A St. Cyr, ce 13 Août 1708.*

J'Ai voulu, Madame, avant de vous faire réponſe, voir Me. de Dangeau qui étoit à Paris, & qui devoit en revenir très-inſtruite de tout ce qui regarde Mlle. de . . . : elle l'a été voir, & a trouvé tout ce que ma belle veuve (2) m'en avoit dit. Si l'on détruiſoit, Madame, tous les lieux où il y a eu du mal, il ne reſteroit pas une Egliſe debout. Nous aurons plus de facilité à rectifier Mlle. de Boiſprunier qu'à établir une nouvelle maiſon : elle en a une, toute louée, à bon marché, & où il y a dix ou douze petits logements. J'accepte la protection de M. d'Argenſon que vous m'offrez, & je le prie de faire une information ſecrete des perſonnes qui ſont dans cette maiſon : j'ai été un peu choquée d'y voir une femme brouillée avec

---

(1) Aujourd'hui Madame la Marquiſe d'Hauſſi.
(2) Me. de Villefort.

ſon mari. M. & Me. de Dangeau m'aſſurent que c'eſt lui-même qui paye ſa penſion, & qu'il eſt bien-aiſe qu'elle y ſoit, parce qu'elle eſt un peu portée à la dépenſe, & qu'il eſt huit mois de l'année en Flandre : je ſerois ravie d'être éclairée par M. d'Argenſon, & qu'il me rendît compte de temps en temps de tout ce qui ſe paſſera. Mlle. de Boiſprunier eſt bonne, ſimple & facile à tromper : mais j'eſpere que ma belle veuve veille à l'honneur & à la ſûreté de ce lieu-là, qui peut être d'un grand ſecours à de pauvres perſonnes qui ont des affaires à Paris, & trop peu de bien pour donner de groſſes penſions dans des Couvents, qui d'ailleurs ſe laiſſent tromper auſſi. M. de la Reynie fit très-bien de faire ôter cette Croix. Il n'y a que trop de communautés : mais j'avoue que j'aime fort celles qui ſont utiles au public, & qui n'ont point de lettres-patentes. Il n'y a chez Mlle. de Boiſprunier que quatre pauvres petites filles qui vivent des reſtes de nos Dames, & à qui on apprend à prier Dieu & à travailler. Le paſſé eſt paſſé, Madame, & nous pouvons aiſément mettre Mlle. de Boiſprunier ſur un bon pied : elle eſt conduite depuis long-temps par le Pere Fleurian, Jéſuite, qui la mettra dans

la dépendance où elle doit être de M. d'Argenſon, & je lui en donnerai l'exemple. Vous ne me devez pas d'excuſes de la longueur de votre lettre : je ſuis trop aiſe d'entendre parler du détail de ces ſortes d'œuvres : mais, Madame, celle-ci eſt protégée par Me. la Préſidente de Nêmond, & c'eſt elle qui y mena Me. de Villefort : allez la voir, je vous prie, & vous ſerez payée de toutes vos peines. Il ne faut pas finir, Madame, ſans vous prier de remercier M. d'Argenſon de tout ce que vous me dites d'obligeant de ſa part : aſſurez-le qu'il ſe trouvera fort bien de moi : je ſuis fort raiſonnable, & il ne l'eſt pas peu. Vous me faites fort grand plaiſir de me ſacrifier l'envie que vous auriez de lui montrer St. Cyr : il eſt certain que je garde mes enfants avec beaucoup de jalouſie : il faut que l'avenir ſoit encore plus rigoureux : car les voilà avec la guimpe & le voile, & auſſi Religieuſes à l'extérieur qu'elles le ſont dans l'ame. Je relis votre lettre, & je me trouve fort offenſée de la propoſition de ce milieu entre le monde & le refuge : nous ne prétendons point quitter le monde, ni avoir l'air d'une Communauté, mais une honnête retraite où l'on vivra chrétiennement. Adieu, Madame, la joie de Gand dure encore.

## LETTRE XXXI.

*A Fontainebleau, ce* 11 *Août* 1708.

JE voudrois de tout mon cœur marier Sophie; mais le temps n'y eſt pas propre. J'ai reçu une lettre de M. de Surville, une de Mad. ſa femme, & une de Me. la Maréchale d'Humieres, toutes remplies de remerciements, comme ſi on leur avoit fait une grande fortune. Ma ſolidité eſt aſſez étonnée de ces choſes-là, quoiqu'elle dût y être accoutumée. Je conviens avec vous que je ſuis trop inquiete; & je dis ſouvent à Me. la Ducheſſe de Bourgogne qu'elle & moi pleurons des gens qui ſe réjouiſſent très-fort; au moins tout ce qui nous revient de Flandre nous aſſure du bon état de cette armée, & qu'il ne leur manque rien : il eſt vraiſemblable qu'elle ſe mettra bientôt en mouvement : car on dit que les ennemis vont faire un ſiege: nous ne ſavons pas encore auquel ils s'attacheront. Je donnerai le placet de Me. de Franclieu, & je dirai ce qu'il faut pour le faire réuſſir. On ne m'a pas dit que M. l'Archevêque de Sens ſoit venu à ma porte,

&

& je n'en ai point été surprise, parce qu'il m'a toujours paru que par une discrétion bien rare dans un Evêque, il ne me vouloit voir que pour affaires : je vous prie, Madame, de l'assurer de mon très-humble respect, qu'il me verra toujours quand il voudra, & que je l'estime & honore plus que beaucoup de gens que je vois plus souvent : vous me connoissez assez pour lui en pouvoir répondre. Vous m'avez fait une peinture de Me. de Crenan, qui fait que je vous envie le bonheur de passer vos jours avec elle. Vous connoissez, Madame, l'amitié que j'ai pour vous, depuis que vous êtes au monde.

---

## LETTRE XXXII.

*Le 7 Février 1709.*

TOut le monde a été ravi de ce que l'on a fait en Espagne pour M. le Duc d'Albe; & jamais étranger n'a été si estimé & si aimé dans une Cour, que celui-là : je suis bien fâchée des fréquentes incommodités de Me. la Duchesse d'Albe : donnez-lui ma lettre. Vous faites trop de cas de ma santé; elle est assez bonne depuis deux jours : je serai peut-être de-

main malade. Je vous donnerai un rendez-vous dès que ce temps terrible sera passé; car je vous assure, Madame, que malgré l'accablement où je suis presque toujours, je ne vous vois point sans plaisir: si vous me voyiez de plus près, vous trouveriez que je vous dis une fort grande douceur.

---

## LETTRE XXXIII.

*A St. Cyr, le 21 Mai 1709.*

Rien n'est plus triste pour vos amis, Madame, que d'avoir toujours à remercier sans rien obtenir: je vous assure que j'en suis sensiblement touchée: j'ai toujours eu le malheur de me mettre à la place des affligés; & c'est ce qui me rend si tendre, outre les raisons particulieres que j'ai de m'intéresser à des personnes d'un tel mérite & d'une telle naissance: j'ai parlé bien souvent pour eux, & je ne me rebuterai point: vous êtes très-louable dans la vivacité de votre amitié pour eux. C'est à vous que les Carmélites doivent le petit soulagement qu'on leur procure; mais je suis bien-aise qu'elles ayent vu dans cette occasion que je les

aime de tout mon cœur. Vous avez raison d'envier l'agonie des Carmélites ; mais pour mourir comme elles, il faut vivre de même. Feu M. de la Feuillade leur écrivit en mourant, qu'il voudroit bien avoir été Carmélite.

J'ai mandé à Manseau, qui est à Paris, de donner à Me. de Scuderi ce qu'elle auroit dû toucher au mois de Juillet : il est vrai qu'il est étrange que des voleurs ayent pensé à elle.

Une autre de mes protégées m'a paru bien nue ce matin. Envoyez-moi vingt aunes de poil de chevre noir. M. de Chamillard se moque de moi, quand je porte mes frayeurs sur le Dauphiné. Dieu veuille qu'il ait raison ! Je me porte bien, & je suis persuadée que vous en êtes bien-aise.

## LETTRE XXXIV.

*De Me. de Villette à Me. de Maintenon.*

JE ne puis être tranquille lorsque je sais que vous souffrez ; car, ne vous en déplaise, je suis plus sensible à vos maux qu'à vos chagrins, & je ne saurois être aussi détachée de votre santé que vous l'êtes. . . . . . . .

Je me suis acquittée de vos ordres auprès de Me. la M. d'Alluye. Elle m'a priée de vous répéter qu'elle s'en tiendroit à ce qu'elle vous a écrit: elle a trouvé les créanciers un peu opiniâtres, à leur derniere assemblée: ils sont présentement séparés, & ne se rejoindront qu'après la St. Martin: s'ils veulent continuer le procès, elle leur signifiera qu'elle ne veut point se joindre à eux. Elle croit que c'est le meilleur moyen de les mettre à la raison, & de vous marquer sa déférence. Il y a, Madame, un honnête homme de mes amis, nommé M. Bertin, qui exerce la charge où il est, depuis trente-cinq ans, avec l'approbation de tous les Ministres, sous lesquels il a servi. Je sais qu'on vous présenta, il y a quelque temps, des mémoires contre lui, dont il se justifia avec le Roi & avec M. Desmarets: les auteurs de ces mémoires étoient ses Commis mêmes, qui l'avoient volé, & qu'il avoit chassés. Ils lui suscitent encore de nouvelles persécutions, & il craint qu'ils ne fassent aller jusqu'à vous d'autres plaintes. Je vous supplie, Madame, de vouloir bien les lui envoyer, ou à M. Desmarets, qui connoît sa conduite. C'est peut-être le seul homme riche qui n'ait point voulu profiter du malheur des temps,

& dans lequel M. Desmarets a toujours trouvé des ressources : aussi lui a-t-il renvoyé toutes les lettres que ces frippons lui ont écrites contre l'homme chez lequel ils se sont enrichis. Mille pardons, Madame ; mais je sais mieux que personne que vous n'aimez que le bien, & n'autorisez jamais la calomnie.

## LETTRE XXXV.

*De la même à la même.*

QUe ne vivez-vous, Madame, avec quelqu'un qui vous ressemble ? Que la vie vous paroîtroit aimable ! Je me croyois depuis deux ans aux Lymbes : je vous vis hier, & vous vis plus gaye & plus tranquille, & je crus renaître. J'oublie tout aisément, quand j'ai l'honneur d'être auprès de vous, Madame : j'aurois pourtant grand besoin que vous m'honorassiez devant M. & Me. Desmarets ; à quelque propos que ce soit, n'importe, pourvu que, pendant votre séjour à Marly, vous me nommiez une fois, une seule fois devant eux avec bonté : si cela pouvoit aller jusqu'à un peu de considération, ce seroit encore mieux : si vous y

ajoutiez ce ton d'intérêt si brigué, je serois au comble de mes voeux; & si vous daigniez leur dire que je suis fort de leurs amies, vous me vaudriez deux cents mille francs, qui me mettroient à portée de m'en faire réellement considérer, parce que je n'aurois plus besoin d'eux. Pardonnez, Madame, la liberté que je prends : j'en use avec vous comme Beautru avec le Cardinal Mazarin; mais deux ans d'absence sont fort dangereux auprès des Ministres, & deux cents mille francs méritent bien qu'on ait recours à l'artifice. Vous êtes, Madame, pour les choses solides, & je me fais gloire de me conformer à tous vos goûts.

J'attendrai que vous m'ayez écrit quelque chose de gracieux sur le Comte du Luc (1), pour lui faire réponse sur l'affaire de M. de Ste. Croix. Notre Plénipotentiaire s'est si bien acquitté des emplois dont le Roi l'a honoré, que vous ne serez point fâchée de lui dire quelques douceurs : il a un grand desir de vous marquer son attachement & son respect, en faisant de son mieux dans une affaire à la-

(1) Ambassadeur du Roi auprès des treize Cantons.

quelle vous voulez bien vous intéresser. N'avez-vous plus ni commissions ni ordres à me donner à Paris? Tout ce qui me vient de vous, Madame, me fait un extrême plaisir; & de vôtre part, le peu est beaucoup pour moi.

## LETTRE XXXVI.

*De la même à la même.*

*De Paris, le 30 Juillet 1707.*

MOnsieur le Curé de St. Sulpice veut que je vous fasse souvenir, avant la fête, de M. l'Abbé du Plessis d'Argentré, à qui il voudroit bien que vous fissiez donner une des Abbayes de M. d'Arles, qui les va remettre au Roi, à ce que l'on dit, pour avoir l'Abbaye de St. Giles. Il y a aussi un Prieuré vacant, qui, quoique d'un petit revenu, lui conviendroit fort, parce qu'il n'auroit point de Bulles à payer. M. l'Abbé d'Argentré est un cadet de maison, prêt à s'accommoder & à se contenter de tout, même d'une pension qui lui donneroit de quoi vivre honnêtement. Je ne vous parlerai en rien de ses bonnes qualités; car je crois que M.

le Curé vous en a informée : quelque réservé qu'il ſoit dans les louanges qu'il donne, il ne ſe laſſe point de parler de M. l'Abbé d'Argentré, comme d'un des meilleurs ſujets : je crois donc rendre ſervice à l'Egliſe en vous le préſentant : il prêche ſouvent, & avec ſuccès. Je ſuis ravie, Madame, que l'air de Marly vous ait été bon, & que les inquiétudes pour la Provence diminuent.

## LETTRE XXXVII.

*De la même à la même.*

*Ce 4 Février 1709.*

JE vis hier, Madame, des gens d'autant plus ſenſible à la joie, qu'ils en avoient depuis long-temps perdu l'habitude : c'eſt M. & Me. la Ducheſſe d'Albe, charmés de la grace que le Roi d'Eſpagne leur a faite, & ravis d'une lettre écrite de la main de la Reine : vous voyez combien il vous eſt aiſé de mettre les gens hors d'eux-mêmes. Me. d'Albe vous attribue le bien qui lui arrive. Elle a une fluxion ſur le viſage, & elle m'a priée de vous dire que c'étoit ce qui l'empê-

choit de vous aller rendre ſes actions de graces : ce ſont ſes termes.

J'ai été allarmée de votre colique : ce ſont des maux que je crains, parce que je les connois : je me trouverois trop heureuſe de me conformer en tout à votre façon de penſer, hors ſur l'indifférence que vous avez pour votre ſanté & pour la vie : la vôtre, Madame, eſt auſſi néceſſaire à l'Etat qu'à moi : les meilleures têtes en conviennent. Vous faites cas de celle de M. Deſmarets, & il me paroît bien perſuadé que votre conſervation eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire. Si je ne craignois que cela ne fût trop libre, je finirois ma lettre, Madame, par vous aſſurer que j'ai une impatience extrême de vous voir : mon reſpect & ma tendreſſe pour vous augmentent tous les jours, & très-indépendamment de tout ce qui vous entoure : qui vous aime, vous aime pour vous-même, & vous faites valoir les grandeurs.

## LETTRE XXXVIII.

*A la même.*

*De Paris, ce 11 Mai.*

On m'assure, Madame, que votre santé & celle du Roi sont bonnes : grande consolation dans tous les malheurs qui arrivent, & sur lesquels je n'ai osé vous écrire : je voudrois qu'on pût toujours épargner à ce cœur si sensible tout ce qui renouvelle des idées trop affligeantes. J'ai parlé à M. d'Argenson de Me. de Bizi : il m'a dit qu'à votre considération, Madame, il lui avoit déja rendu deux ou trois services : que n'étant pas le maître de faire tirer sa loterie la premiere, il l'avoit fait mettre au nombre de celles qui étoient les plus pauvres, & qu'on la fera passer devant toutes les autres Maisons religieuses qui en ont obtenu : ainsi Me. de Bizi n'attendra que le moins qu'il sera possible. Je sais que M. d'Argenson n'a pas été absolument le maître : il a trop de respect pour vous, & trop d'esprit pour négliger les plus petites occasions de vous faire sa cour.

Me. la Comtesse de Mailly & M. de la Vrilliere me pressent de récrire à M. le Comte du Luc sur ce qui regarde M. le Marquis de Ste. Croix : j'attends que vous m'ayez fait l'honneur de m'écrire quelque chose que je puisse envoyer à notre Ambassadeur. Je voudrois vous éviter cette peine ; mais quelque confiance que j'aye dans l'amitié de mes amis, j'en ai beaucoup davantage dans le desir qu'ils ont de vous plaire : ce desir seroit encore bien mieux fondé, s'ils avoient, Madame, l'honneur de vous connoître comme moi.

Le temps de la Pentecôte n'en seroit-il point un favorable pour obtenir un petit voyage de St. Cyr ? C'est le lieu du monde le plus propre à bien passer une grande fête : en attendant que cela me soit utile pour l'autre monde, je ne sais rien de plus agréable en celui-ci.

fusse les siennes, & qu'elle ne se console de la mort de ce petit Connétable, dans l'espérance que Me. d'Albe, n'ayant plus d'héritiers, ira établir incessamment un St. Cyr en Espagne. Je desire, aussi vivement qu'elle, qu'il y en ait par-tout.

---

## LETTRE XL.

### *A la même.*

*Ce 1 Juin.*

OUi, Madame, je trouverois fort mon compte à me sauver par de bonnes œuvres : il est bien plus facile de secourir son prochain, que de le supporter. Je vous rendrai compte de l'affaire de cette pauvre Religieuse. Me. de Bizi m'a adressé une lettre pour M. Desmarets, auquel je parlerai dès demain; car il est du moins autant le maître que M. d'Argenson : je placerai ma demande à la suite du compliment dont vous me chargez pour Me. Desmarets. Votre faveur, Madame, de ce côté-là n'est pas si sujette aux orages, que du côté de M. de Pontchartrain : on auroit trop d'affaires de vous raccommoder ensemble; mais je se-